

Fille d'octobre

Bostrom Knausgard, Linda

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LINDA
BOSTRÖM
KNAUSGÅRD

**FILLE
D'OCTOBRE**

EN LETTRES D'ANCRE

GRASSET

LINDA BOSTRÖM KNAUSGÅRD

FILLE D'OCTOBRE

roman

*Traduit du suédois
par Terje SINDING*

BERNARD GRASSET
PARIS

J'aurais voulu tout raconter sur l'usine. Malheureusement, je n'en suis plus capable. Bientôt je ne me souviendrai plus de mes jours ni de mes nuits, bientôt je ne me rappellerai plus pourquoi je suis née. Je peux seulement dire que j'ai fait plusieurs longs séjours dans ce lieu entre 2013 et 2017, et qu'on m'a envoyé assez d'électricité dans le cerveau pour s'assurer que je n'écrirais jamais sur ce que j'ai subi. D'abord un traitement intensif de douze séances. C'étaient les mots qu'ils utilisaient. Des mots pour édulcorer la réalité et diminuer l'angoisse du patient. Ils disaient que la thérapie était sans danger, qu'on pouvait la comparer à la réinitialisation d'un ordinateur. Ils utilisaient vraiment des images aussi minables. Ce langage, ils l'avaient créé pour se persuader que leur technique pouvait apaiser la souffrance humaine. Ils étaient pris dans une routine, ils oubliaient leurs interventions aussi facilement que leur dernier mensonge. Ils faisaient vingt séances par jour. Ce travail à la chaîne était le nec plus ultra d'un business échappant à tout contrôle. Ils se livraient impunément à leur saccage, ils se disculpaient de leurs échecs en affirmant que le patient ne répondait pas au traitement. Et ils s'empressaient de vanter leurs réussites. Ils fermaient chaque brèche ouvrant sur le monde réel. Terrorisés à l'idée de se faire critiquer, ils rejetaient la responsabilité sur le patient. Unetelle était caractérielle. Untel était à un stade trop avancé. Telle autre était dans un état désespéré. La vieille dame souffrait de maladie chronique, à une autre époque elle aurait tranquillement pu fréquenter ses semblables en menant une vie adaptée à ses besoins. Trois heures de promenade dans le parc, au bras d'une infirmière qui ne lui aurait fait aucun reproche. Ces temps-là étaient révolus, plus aucun service n'accueillait les malades chroniques. Il fallait montrer des résultats, et on les obtenait par l'électricité qui était la réponse à tous les maux. Ils vendaient leur thérapie à des patients obligés de croire sur parole le médecin-chef quand celui-ci acceptait enfin de s'adresser à eux. Une consultation de dix minutes par semaine, sans possibilité de poser des questions. Aux importuns, on augmentait l'intensité du courant. Tout le monde le savait.

Une faiblesse en moi, une infirmité dans mon caractère m'ont amenée à fréquenter ces endroits-là.

J'avais déjà été soumise à l'électricité. Je savais tout sur le traitement.

À cinq heures du matin, on venait vous poser un cathéter. À la façon dont on baissait la poignée de la porte, vous saviez déjà si on allait vous faire mal. Zahid avait peur, il se mettait à transpirer et ratait toujours la pose. Après tout, ce n'était peut-être pas si étonnant, car la chambre était mal éclairée. Que ses collègues parviennent à trouver une veine tenait presque du miracle. Zahid finissait en général par vous poser le cathéter sur le dos de la main, où les veines étaient bien visibles. Mais il s'agissait aussi de l'endroit le plus douloureux. Quand c'était Maria qui ouvrait la porte, vous étiez à l'abri de la souffrance. Elle glissait le cathéter sous votre peau de façon totalement indolore et vous lui adressiez un sourire de gratitude. Aalif posait le cathéter d'un coup sec. Il ne ratait jamais l'opération et vous lui en étiez reconnaissant, mais l'élancement était si violent que vous perdiez momentanément le sens du réel. Certains s'y prenaient plusieurs fois, car ils ne trouvaient jamais la bonne veine. C'étaient toujours les mêmes qui se montraient maladroits. D'autres procédaient sans prévenir. Dans ce cas, je hurlais. J'avais besoin de me préparer mentalement, de les entendre dire « je vais vous piquer » pour vider mes poumons avant que l'aiguille ne pénètre dans ma chair ; ça me permettait de faire disparaître la douleur, ou du moins de la juguler. Quand le cathéter était en place, ils fixaient avec un sparadrap l'embout préalablement rincé à l'eau salée. Il devait permettre le passage du médicament qui anesthésierait votre esprit et vos fonctions corporelles. Une capitulation totale.

Mais d'abord. Le trajet. Nous ne marchions jamais seuls. Un infirmier nous accompagnait. En général, c'était Aalif qui venait me chercher. Je l'aimais bien. Il était sympathique. Il venait des pays chauds, il avait fui la guerre. Ensemble, nous parcourions une vingtaine de mètres. Après avoir quitté le service, nous faisions trois pas vers la gauche et nous nous engouffrions dans le bref tunnel qui menait à l'usine.

Flanqués de nos accompagnateurs, nous nous installions les uns à côté des autres dans la salle d'attente. Tout se passait à une vitesse folle, les médecins étaient parfaitement organisés. Comme je l'ai déjà dit, ils parvenaient à caser vingt malheureux patients dans une matinée. Pendant que nous attendions, je gardais le silence. Ou alors nous parlions du pays d'Aalif. Je l'interrogeais sur la guerre, je lui demandais s'il se plaisait chez nous. N'était-ce pas trop dur de se retrouver dans un pays où personne ne passait les soirées dehors, où

les gens ne s'adressaient la parole que pour montrer leur supériorité ? Aalif répondait avec un geste résigné : C'est mieux ici. C'est mieux pour la famille.

La plupart du temps, je me contentais de regarder fixement la porte qui s'ouvrait à intervalles réguliers. Un interne blond aux dents blanches y apparaissait, criait un nom. Soit vous restiez assis sur votre banc. Soit ce nom était le vôtre et vous vous dirigiez vers la porte, suivi de votre accompagnateur.

À l'intérieur on ne vous laissait pas le temps de réfléchir. Allongez-vous ici ! Êtes-vous à jeun ? Portez-vous des prothèses dentaires ?

Pendant qu'on vous prenait la tension, l'infirmière vous fixait les électrodes sur la poitrine et sur le front. L'interne vous posait le masque à oxygène, l'anesthésiste vous annonçait que vous alliez bientôt vous endormir, et un liquide froid se répandait dans votre corps à travers le cathéter. Comme si vous buviez l'obscurité.

C'est par Aalif que j'ai appris ce qui se passait pendant notre sommeil. Après la pose d'un protège-dents nous empêchant de nous mordre la langue, on nous injectait un sédatif musculaire pour prévenir tout soubresaut du corps. Par conséquent, il fallait pousser au maximum le courant pour obtenir une convulsion. L'envoi de l'électricité était rapide. Cette électricité en laquelle ils étaient si confiants. Cette électricité si salvatrice aux yeux des médecins. Cette électricité sans effets secondaires qui nous soulagerait comme aucun médicament ne pourrait le faire.

Cette électricité qui, pendant quelques secondes ou une minute entière, produirait une convulsion sans laquelle il n'y avait pas de traitement réussi.

La suite, je vous la raconterai plus tard. Pour l'instant je me contenterai de dire que nous étions tous allongés sur des brancards, les uns à côté des autres. Les brancards étaient si serrés que nous aurions pu nous toucher. Chacun était plongé dans son obscurité, dans un sommeil insondable. Nous étions cachés derrière des rideaux. Les patients qui pénétraient dans la pièce ne devaient pas nous voir. Le traitement était sans danger, il ne fallait pas les effrayer, mais j'ai plusieurs fois aperçu les dormeurs, et l'idée de me retrouver parmi eux, incapable de me rendre compte de ce qui m'arrivait, me terrifiait encore plus que l'électricité.

Après les séances, il y avait de grandes plages de temps dont je ne me souvenais pas, mais c'était le cadet de leurs soucis. Les pertes de mémoire étaient contrebalancées par l'effet du traitement. Et que

pèsent les souvenirs ? Comment les mesurer ? Quelle est leur valeur ? À l'usine, ils n'avaient pas la cote. On préférait vous traiter à l'électricité pendant quatre semaines plutôt que de vous laisser tituber dans les couloirs pendant des mois. Obtenir des résultats procurait un sentiment d'ivresse à ceux qui s'occupaient des marges de l'humain ; ça leur permettait d'accéder à une forme de respectabilité.

À l'époque, j'étais écrivaine. Un métier exécrable. Aucune satisfaction. Aucun apaisement. Aucun repos. Aucune joie. Seulement le souvenir de l'endroit où j'écrivais, et des images ainsi que des mots qui parfois tombaient juste. J'écrivais si peu qu'il me paraissait ridicule de me dire écrivain, mais c'est ainsi que je me présentais. Écrivaine était mon second choix. J'ai d'abord voulu être comédienne, et je me suis essayée à ce métier dans ma jeunesse. Mon talent était inégal. Parfois j'étais excellente, et alors je me sentais libre, j'éprouvais un bonheur indescriptible. Il n'y avait pas de mot pour cette allégresse. Être libre tout en sachant ce qui va se passer. Être en sécurité parmi les autres et entièrement concentrée sur soi-même. C'était le paradis sur terre.

Pourtant, j'avais le sentiment de ne pas avoir choisi le théâtre. Je ne m'étais pas emparée de ce métier toute seule. Ma mère m'avait précédée et j'ai fini par ne plus vouloir marcher dans ses pas. Il y avait des soirs où j'alignais péniblement mes répliques comme une débutante sans talent, avec l'angoisse pour seule compagnie. C'était insupportable. Je ne comprenais pas comment on pouvait être aussi inégal. Ma raison me disait d'abandonner mon rêve et de me tourner vers ce qui avait toujours été là. Vers l'écriture.

Pendant mon enfance j'écrivais davantage. Aujourd'hui, je n'ai plus rien à dire. Je traverse une sorte de crise. Il n'y a pas que le traitement et les journées passées à errer dans les couloirs : je suis aussi entièrement sans défense.

Je n'ai aucune compagnie en dehors de moi-même. Dans la ville où j'habite je n'ai pas d'amis, et mon mari m'a quittée. Il en a eu assez d'être le seul à parler aux enfants. À table, il s'efforçait de plaisanter avec eux pour leur faire oublier que je ne disais pas un mot. Ni pendant le repas, ni le reste du temps. Sauf quand je me lançais dans un flot de paroles qui ne tarissait jamais. J'étais souvent absente. J'ai fait plusieurs séjours à l'hôpital. Ma maladie nous tirait vers le bas. Il n'a plus voulu vivre comme ça. L'amour était devenu un pull qui grattait. Il fallait s'en débarrasser. Sans le pull, tout s'arrangerait.

Pendant ce temps je n'ai pas prié. Ai-je oublié de prier pour que mon amour dure toute la vie ? Comment expliquer ma négligence ? Pourquoi n'ai-je pas été de meilleure composition pendant notre vie

commune ?

Je l'ignore.

Tu sais combien d'humeurs cohabitent en moi. À la fin, mon état a empiré.

Je veux considérer ma nouvelle situation comme une épreuve divine.

Au lycée, j'ai rédigé deux mémoires, l'un sur Sophocle et l'autre sur Job. Je me vois maintenant entrer dans l'ère de Job.

Devoirs, travail et un ciel obstrué.

Un jour je me suis retrouvée seule dans une maison, ne sachant plus comment continuer à vivre. Je ne valais rien, puisque personne ne m'aimait. Je n'avais plus de forces. Ma solitude était si grande que je me demandais comment vivre ma propre vie. Ma vie n'était celle de personne. Je n'étais personne. Je faisais semblant de vivre, mais je ne vivais pas. Je m'imaginais disparaître, mettre fin à mes jours en faisant croire à un accident. Bien que je ne m'en souvienne pas, j'ai dû chercher sur le Net comment me procurer une arme, car la US Army m'a envoyé un message. Il commençait ainsi : « You can't stand all this freedom. » C'était parfaitement exact. Cette liberté n'était pas pour moi. Ensuite on me disait que, pour une somme rondelette, on pouvait me vendre tout ce que je désirais. Alors j'ai compris que ce n'était pas la US Army qui m'écrivait, mais un marchand d'armes du même nom. Je me suis dit que la manière la plus simple de me tuer serait de me tirer une balle dans la tête. J'en aurais été capable, mais comment aurais-je pu faire croire qu'on m'avait tiré dessus ? Non sans agacement j'ai commencé à réfléchir à d'autres solutions. J'étais pourtant trop lâche pour les envisager sérieusement. Je me sentais incapable de me jeter dans le vide du haut d'une falaise, et je ne me voyais pas non plus avaler toutes les pilules que je gardais dans une petite boîte métallique. J'ai fini par contacter la pègre. J'ai pris le train jusqu'à la plus grande ville de la région. Je savais où aller. Tout le monde le savait. Je me suis approchée d'un type entouré de toutes sortes de sbires et je lui ai demandé combien il me prendrait pour me pousser sous un train. On venait de m'accorder une bourse, j'avais donc un peu d'argent. Il m'a ri au nez quand je lui ai dit ce que j'étais prête à payer. Qui prendrait un tel risque pour un montant aussi dérisoire ? Si je m'avisais de le déranger à nouveau, il me faudrait lui proposer cent fois plus. Je m'en suis allée, penaude comme un chien battu. Qui étais-je ? Où étais-je tombée ? Comment me tirer de ce bourbier ?

Je me suis concentrée sur les enfants. Je me donnais du mal pour leur faire à manger et je les gardais auprès de moi autant que possible. Mais ils se sentaient en prison. Les deux aînés ne pensaient qu'à rejoindre leur père. Quand ils étaient chez lui, nos conversations téléphoniques étaient plutôt agréables. J'en étais soulagée, mais je ne cessais de me faire des reproches. Tout était de ma faute. C'était moi qui détruisais nos liens.

Les deux plus jeunes voulaient bien rester avec moi. Être proche d'eux et combler leurs désirs m'apportait un semblant de joie. Avec les petits je me débrouillais mieux ; avec les grands, c'était plus compliqué. Ils exigeaient de vraies réponses à leurs questions. Ils n'acceptaient pas mes faux-fuyants. Et je n'étais pas entièrement présente ; je sombrais dans une sorte de no man's land où aucune vie n'était possible. Mon grand problème, c'était de ne pas oser pleurer. Je refusais d'apparaître comme la perdante que j'étais. Pas de larmes. J'essayais de me persuader que tout allait bien. Pourtant, je n'acceptais pas la façon dont leur père prenait ses distances. Je n'avais peut-être pas tort, mais en vérité j'étais pétrifiée.

Parallèlement à ce qui m'arrivait, mon nouveau livre a eu du succès. C'était déconcertant. Une sorte de bonheur au milieu du malheur que je m'efforçais d'ignorer. Publier des livres n'est pas pour les âmes inquiètes. Pas pour les âmes inquiètes en détresse, du moins.

Au bout de quelques mois j'ai été hospitalisée en urgence.

J'avais pris le train de nuit pour aller voir mon éditeur, Kristofer. Ensemble nous allions couper la moitié des passages que j'avais accepté de couper. J'avais tout mélangé. Le même soir j'aurais dû être à Oslo et à Washington. J'étais censée participer à des rencontres, à une soirée dans une bibliothèque. Tout ça pouvait être reporté.

En revanche, pas question d'annuler un autre projet : peu après, j'étais invitée à Jérusalem avec deux autres auteurs. L'organisatrice du voyage allait nous accompagner, nous devons faire une lecture dans un café et ensuite nous rendre à Tel-Aviv pour rencontrer Amos Oz. J'avais commencé à lire ses livres, *Les Voix d'Israël*, *Une histoire d'amour et de ténèbres*.

Par chance, on avait décidé de nous laisser assez de temps libre pour explorer les deux villes. Depuis que j'étais adulte, je lisais tout ce que je trouvais sur Jérusalem. J'allais maintenant me promener dans la ville sainte, visiter les lieux saints, tout voir. Je pensais avoir l'idée d'une pièce de théâtre. On m'avait commandé un texte pour la scène, mais j'hésitais encore à m'y mettre. J'imaginai une pièce parlant de l'origine commune des trois grandes religions monothéistes. Je voulais

inventer une suite à un récit précis, je ne vous dis pas lequel. J'avais compris que ce serait étrange de voir le vieux Jérusalem cohabiter avec les boutiques franchisées qui surgissent partout dans le monde. Le choc serait forcément violent, mais il ne fallait pas que je me laisse distraire par ça. J'avais recommencé à lire la Bible et acheté un énième guide touristique sur la ville sainte.

En réalité, je ne savais pas autant de choses sur cette ville que je voulais le faire croire. J'avais des lacunes, mais il me restait encore du temps pour les combler.

Un matin je me lèverais de bonne heure, j'irais poser mon front contre le mur des Lamentations et je demanderais de l'aide.

Il était encore tôt quand je suis arrivée à la gare centrale. Dans mon souvenir suivant je me trouve dans un magasin d'antiquités. J'admire trois icônes posées sur une table au milieu de livres. Je les achète toutes les trois avec de l'argent que je n'ai pas. Je suis ravie. L'archange Gabriel, saint Michel, saint Georges et le dragon. J'ai enfin la protection dont j'ai toujours eu besoin. Je quitte le magasin, pleine de confiance. C'est ce qu'on appelle un tournant. À partir de maintenant, ma vie sera différente. Les icônes me le disent. Ensuite je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je vole la broche de Kristofer. La broche qu'il porte toujours, celle où figure le chiffre 1984. Je me dis que c'est mon année. La broche est à moi. Je la prends, puis je me retrouve dans une salle d'attente avec des dorures au plafond. Quand je me réveille, ma mère est là. Je suis allongée sur un lit et elle vient vers moi comme elle l'a déjà fait huit, onze, trente fois. Elle me caresse les cheveux et je suis à l'hôpital et elle me rend visite et tout est comme d'habitude. Sauf que je ne suis pas dans la ville où je devrais être.

Où vous soigne-t-on d'habitude ? C'est important que vous soyez dans un établissement où l'on vous connaît. Comme si ces gens-là pouvaient apprendre à connaître qui que ce soit. Ceux qui me connaissent, ce sont mon ex-mari et puis qui d'autre ? Pas ceux de l'hôpital au bord de la mer, en tout cas. On passe un coup de fil et on me fait monter dans un avion sanitaire. Trois personnes ne cessent de me surveiller pendant le voyage. Je suis ligotée sur un brancard, ils imaginent quoi ? Que je vais détourner l'avion ? Le crasher contre une paroi rocheuse ? C'est exactement ce que j'aurais fait si je n'avais pas été trop lâche. Et si j'avais été capable de réfléchir.

On m'a admise en urgence à l'usine. Il fallait agir vite et avec fermeté.

J'ignore combien de temps j'ai dormi. En me réveillant, je ne savais plus qui j'étais, ni où, ni pourquoi. Ils m'ont pris trois de mes neuf vies. Je m'en étais déjà ôté cinq, il ne m'en restait donc plus qu'une seule. Pour eux, c'était sans importance.

Dix-huit séances. Je ne me souviens plus de grand-chose. De rien, ou presque. Ça leur est égal. Ils me reprochent de me plaindre, mais je le fais quand même. J'en parle au médecin quand il m'accorde dix minutes d'entretien. Ce n'est jamais le même médecin. Personne ne veut rester dans ce service, où règne une odeur de confusion et de peur. Seuls quelques aides-soignants et infirmiers ne changent pas, Zahid, Aalif, Maria, Lennart, Christian avec qui je joue aux échecs, et Mohammed qui apparaît parfois tel un Dieu parmi nous autres mortels. Il va de service en service, on fait appel à lui en cas de crise violente. Comme le jour où Thobias a voulu me frapper parce que je suis passée devant sa porte au moment où il pensait à sa femme.

C'était l'été, il faisait beau et le service tout entier transpirait à cause de la chaleur que laissaient passer les fenêtres en plexiglas. Avec le jeune homme que j'appelais Trudy, je m'étais réfugiée sur le balcon grillagé au bout du couloir. Je n'ai pas cessé de répéter à quel point je trouvais magnifique le va-et-vient des ferries sur le détroit, et énervante la proximité du château de Kronborg, où Hamlet avait vécu.

Tu te rends compte ? Nous sommes juste en face de ce château et nous n'y sommes jamais allés. C'est inouï, c'est un manquement grave, c'est une manifestation de paresse, c'est un péché mortel ou presque.

De quoi tu parles ? a demandé le jeune homme en promenant son regard sur la mer. Alors j'ai compris que j'avais rencontré une personne ne sachant pas qui était Hamlet. Cela ne m'était jamais arrivé. Là, derrière les grilles censées nous empêcher de nous jeter dans le vide, je me suis dit que je devais lui raconter l'histoire du jeune prince. Mais que lui dire ?

Hamlet vient de perdre son père. Le spectre de celui-ci lui apprend qu'il a été tué par son propre frère, qui a ensuite épousé la reine, mère d'Hamlet. Ne souffre pas cela.

Trudy – il détestait se faire appeler ainsi – a approché son visage du mien. J'ai reculé et je l'ai abreuvé de citations d'Hamlet, car il me troublait. Un adolescent, avec tout ce que peut renfermer le cœur d'un garçon de cet âge.

The time is out of joint ; O cursed spite ! That ever I was born to set it right. Être ou ne pas être. Le pâle éclat de la pensée.

Trudy a pris mon visage dans ses mains et j'ai laissé tomber Hamlet. Dans cette lumière filtrée par le grillage, j'ai ressenti une sorte

d'insouciance, une ivresse, et j'ai tourné le dos au détroit d'Öresund. Le visage du jeune homme était tout près du mien et nous nous sommes embrassés.

Notre long baiser avait dû me détendre, car Thobias a immédiatement songé à sa femme en me voyant passer devant sa porte. Pute, a-t-il crié. Je me suis retournée et j'ai marché droit sur lui. Thobias s'est levé pour me frapper. Sans l'intervention du jeune homme, il m'aurait certainement renversée et abreuvée de coups de pied. Le jeune homme faisait du kickboxing. Il a eu assez de cran pour se planter devant Thobias, qui a penaudentement regagné son lit. Ainsi, la scène s'est terminée comme elle avait commencé. Pour une fois, quelqu'un prenait ma défense. Plus jeune, je m'étais retrouvée dans une situation analogue, mais à l'époque on m'avait maintenue au sol au lieu de voler à mon secours. J'avais pourtant espéré que mes camarades me vengeraient, qu'ensemble nous frapperions celui qui m'avait humiliée devant tout le monde. D'ailleurs, il s'appelait également Thobias, cet acteur trapu et agressif qui m'avait traitée de pute sous prétexte que je lui avais demandé de se montrer moins grossier avec moi et mes amis. J'ai écrasé ma cigarette sur sa joue, et il m'a envoyée au tapis. Un crochet du droit.

Peut-être dois-je admettre une bonne fois pour toutes que les Thobias ne sont pas fréquentables. J'ai cependant travaillé avec un homme très sympathique qui se prénommait ainsi. La manière dont on porte son nom dépend-elle uniquement du caractère de la personne ?

Le Thobias de l'hôpital faisait une fixation sur moi. Dès qu'il me voyait, il voulait me frapper. C'est pourquoi on a fait venir Mohammed. Thobias mesurait un mètre quatre-vingt-dix, ne disait rien et s'enfermait dans une colère difficile à contenir, même pour Mohammed. Et on ne pouvait pas le garder continuellement attaché ; il y avait un règlement. Mohammed pratiquait lui aussi le kickboxing à haut niveau, et il faisait régner dans le service un calme que j'appréciais. Avec ses deux mètres et sa façon de marcher, il n'avait pas l'air tout à fait humain. En le voyant pour la première fois, je lui ai dit :

Tu ne sembles pas être de ce monde.

Mohammed était la placidité même. Je me réfugiais auprès de lui dès que je voyais Thobias s'approcher. En fait, je me réfugiais auprès de lui tout le temps.

Le plus souvent il était plongé dans un livre en arabe. Quand il

sentait qu'une altercation se préparait, il terminait d'abord son paragraphe. Puis il posait son livre, se levait et allait rétablir le calme par sa seule présence. Sans se presser, mais prêt à affronter n'importe quoi.

Je bavardais souvent avec Mohammed. Je lui parlais de tout ce qui me passait par la tête. Des jours et des nuits qui se confondaient, des saisons qui paraissaient abolies, de la nourriture, des légumes bouillis au goût de flotte, de l'ennui et de la raison, de la solitude. Quand je lui ai demandé s'il connaissait l'usine, il m'a longuement regardée. Puis il a dit :

De quoi tu parles ?

Il t'est arrivé de franchir la porte, de faire trois pas vers la gauche et de t'engouffrer dans le tunnel ?

Mohammed a réfléchi. J'aimais sa façon de prendre son temps.

Ici, à l'hôpital, tu veux dire ?

Oui. Tu connais cette pièce où l'on commence par nous assommer pour tenter ensuite de nous faire renaître grâce à l'électricité ? Tu as déjà transporté des patients endormis sur des brancards ?

Oui, a-t-il répondu. Je travaille ici.

Mohammed s'en est allé. Personne ne veut rester avec moi, ai-je pensé. Pas même les masques qui me hantent la nuit. Ils sont partout. Depuis combien de temps suis-je morte ? Suis-je enterrée, à quel moment ai-je été ensevelie ? Ai-je fait fuir Mohammed ? La honte m'a envahie. J'avais tenté de lui forcer la main. Pourquoi un homme comme lui voudrait-il parler avec quelqu'un comme moi ? Il avait sûrement autre chose à faire. Et pourquoi m'attacher à Mohammed ? Que faisait dans cet hôpital un homme qui pratiquait le kickboxing à haut niveau ? Mohammed n'était rien pour moi. Un nul qui ignorait totalement comment aider les gens qui en avaient besoin. C'était pourtant son métier ; il était infirmier.

À peine avais-je formulé cette pensée qu'il est revenu s'asseoir à côté de moi. Il était peut-être allé aux toilettes.

En une fraction de seconde, la joie de le revoir a chassé mon sentiment de honte. Je n'étais pas bannie. Il supportait mes bêtises, tout était comme avant. Une sorte d'ivresse m'a envahie. Depuis des années je m'étais entraînée à ne pas obéir à mes impulsions. J'avais appris à ne pas bouger quand une idée s'emparait de moi. J'étais plus concentrée. Moins agressive. J'étais de passage ici, n'est-ce pas ?

Seule dans mon obscurité avec mes hantises, je me laissais déborder

par tout ce que j'avais dit et renoncé à faire. Je m'enfonçais dans les exagérations et les mensonges. Dans mes mensonges. Je ne pouvais pas rester là. Je devais me lever, m'en aller, retourner dans ma chambre. Je trouverais bien un prétexte. Tout à coup j'avais plein d'idées. Un courant d'air, le besoin de me préserver. Ce n'est pas ce qu'on dit ? Ça ne sonne pas bien. Peu importe. J'ai soudain eu le sentiment de me retrouver dans un paysage en miniature. Je m'y promenais telle une géante parmi les Lilliputiens. Il ne leur restait plus que quelques secondes à vivre, j'allais les écraser sous mon pied.

Non. C'était moi qui paraissais minuscule sous le ciel que je n'avais pas vu depuis longtemps. Sauf à travers les grilles de ce balcon où je taxais mes compagnons d'une cigarette. Quand j'étais seule, je fouillais dans le bac à fleurs. Il y avait toujours plein de cigarettes non entamées, car on n'avait pas le droit de fumer à cet endroit. En principe. Quel rapport avec tout le reste ? Arrête de chercher des miettes de pain par terre. Ça suffit. Maintenant ça suffit.

Pour ne pas rester muette, j'ai dit :

Mohammed est un dieu qui se contente de sourire, mais qui ne sait pas aimer.

Qui t'a raconté ça ?

J'ai répondu, conformément à la vérité, que c'étaient les paroles d'un poète palestinien. Je lui avais posé la question, bien sûr. Je n'avais cessé de l'interroger alors qu'il s'apprêtait à entrer en scène pour lire ses poèmes.

Un poète palestinien. Je comprends.

Mohammed est-il un dieu qui se contente de sourire, mais qui ne sait pas aimer ?

Prophète, a répondu Mohammed en continuant de lire. Mohammed est le prophète.

C'est bien ce que je dis.

Pourquoi suis-je incapable de réfléchir avant de parler ? Pourquoi ne puis-je pas me taire ?

Est-ce que tu ne sais pas aimer ? ai-je demandé.

J'ai l'air de sourire ?

Tu souris peut-être intérieurement.

Pas en ce moment, en tout cas, a dit Mohammed en se dirigeant vers l'accueil.

Mohammed ne m'intéresse pas. J'ai autre chose à faire que de rester ici à m'étaler. Je ne dirai rien de plus. Plus rien je ne dirai. J'ai fermé les yeux, je me suis efforcée de me vider la tête, comme j'avais appris à le faire enfant, et je me suis immédiatement endormie. J'ai dormi du sommeil des innocents, je n'avais plus de frayeurs. Tout était comme d'habitude. Mon mari dormait à mes côtés. Il faisait nuit. Je me suis levée pour aller voir les enfants. Ils étaient plongés dans un sommeil profond, comme toujours. Je leur ai pris la main. Je les ai longuement regardés en leur tenant la main. Les cheveux dénoués et emmêlés des filles. Leurs joues. Le visage lumineux du garçon. Ils étaient si beaux. Ils ignoraient encore ce qui allait se passer à leur réveil. Nous allions tous nous asseoir à la table, tu allais leur annoncer que nous avions décidé de nous séparer. Avec le temps, nous nous étions éloignés l'un de l'autre, allais-tu dire. Tout va bien se passer : ce seraient les seuls mots que je réussirais à prononcer. Rien sur ce qui nous arriverait quand nous nous serions levés. Ou plus tard, au bout de six mois ou d'un an. Que ferions-nous à ce moment-là ? Quelqu'un devrait me l'expliquer, il était de la plus haute importance que je puisse tout savoir. Trois semaines se sont écoulées depuis ton annonce. Un an et demi, je veux dire.

J'ai descendu l'escalier où dormait notre chatte. Notre chatte sibérienne qui refusait de s'installer sur nos genoux, qui donnait des coups de griffes quand on essayait de la prendre dans nos bras. Elle rapportait à la maison des proies plus extraordinaires les unes que les autres. Un jour, nous avons découvert un animal décapité devant la porte d'entrée. Nous n'avons pas su l'identifier. Un putois ? Non, ils étaient plus petits. Un blaireau heurté par une voiture ? Impossible de s'en rendre compte, tellement le corps était abîmé. Tu es allé chercher ton appareil pour photographier le cadavre. Tu étais tout excité. Je ne sais pas pourquoi tu as voulu faire une photo. D'habitude tu n'en faisais jamais. C'était moi qui photographiais. Qui développais et agrandissais les photos des enfants, qui faisais des albums. À quel moment ai-je arrêté ? À partir d'un certain âge, nos enfants n'ont plus laissé d'images. L'angoisse m'a envahie. Il fallait que je me remette à la photo. Il fallait rétablir une sorte de continuité. Il fallait qu'ils se voient grandir. Anna, qui était toujours assise dans l'arbre avec sa meilleure amie – comme moi quand j'étais petite et me réfugiais dans le parc. Me réfugiais ? Pourquoi ce mot mélodramatique ? Au printemps, j'y allais acheter des glaces comme tout le monde.

Il faut que je le réveille !

Il faut lui faire comprendre qu'il est le seul à le vouloir. Ni moi ni les enfants ne le voulons. Tu dois t'expliquer, ai-je dit. Tu ne peux pas présenter les choses comme un fait acquis et ensuite te taire. Pourquoi

pas ? as-tu rétorqué. Je les présente comme je veux.

Je suis retournée dans la chambre. Je me suis blottie contre toi. Tu dormais comme une souche. Tu n'as pas senti mon corps contre le tien. J'ai pris ton bras et je l'ai posé sur moi. J'ai pensé à notre premier hiver, quand nous faisions de la luge sur les dunes de la plage.

Notre étonnement devant ce paysage nouveau. Il ne ressemblait à rien de ce que nous connaissions. Le soleil sur la neige et sur la mer. L'horizon, où le ferry pour la Pologne n'était plus qu'un point. En voulant descendre la dune en luge, tu as dévalé la pente jusqu'à la plage et tu t'es retrouvé dans l'eau.

Mohammed me donne une tape sur l'épaule. Tout à coup je suis parfaitement réveillée. Les yeux de Mohammed. Comment décrire leur couleur ? Parfois ils sont lie-de-vin, comme le sang. Ou comme la pensée. De l'or sombre. Je me demande ce que je ressentirais si j'étais comme lui. Si j'étais capable d'affronter tout ce que la vie me réserve.

Debout, dit-il. Je ne bouge pas.

Tout de suite.

Sa voix me semble venir de loin. J'entends à peine ce qu'il dit.

Moi ?

Oui. Toi.

Je me lève. Mohammed me tend une corde à sauter. Je me demande où il l'a trouvée. Comme tout le monde, il sait qu'un tel objet n'a rien à faire ici. Une corde à sauter, c'est une aubaine pour toute personne qui fantasme sur *Last Exit Sweden* à longueur de journée. La dernière sortie de l'autoroute avant le pont menant au Danemark, pays de la liberté. Sans possibilité de revenir en arrière. Oui, un dernier pas. N'importe lequel. Hamlet me poursuit, il se manifeste à travers cette corde à sauter. Non. Je refuse. Croient-ils me leurrer aussi facilement ?

Il va falloir garder la tête froide, ne pas céder à la paranoïa, ne pas voir des signes partout.

Je prends la corde à sauter. Je vois s'ouvrir devant moi une foule de possibilités. Mohammed m'offre-t-il une porte de sortie ?

Non, non et non.

Pourrai-je déjouer ses plans ?

Saute !

Mohammed a l'air furieux. Il a toutes les raisons de l'être. Il a sans

doute lu dans mes pensées. Mon Dieu. Pauvre Mohammed.

Tu as besoin d'exercice. Saute !

On n'a pas à me donner des ordres. Je n'ai aucune intention de sauter.

Je saute.

Je ne sais pas pourquoi j'obéis. Nous sommes à l'extrémité du couloir, près de la sortie. Maria passe devant nous. Elle me sourit en brandissant son trousseau de clés. Ça me met en colère. Je ne réponds pas à son sourire. J'ai peur, une peur bleue de ce que je pourrais faire avec cette corde. Mon cœur bat fort. Un, deux, trois. Je n'entends plus rien. Mohammed compte. Je ne peux pas. Je ne peux pas le faire. J'arrête. Dix, compte Mohammed. Je me rebiffe : Je n'ai pas envie de sauter. Je lui rends la corde.

Alors tu vas courir.

Nous courons dans le couloir. C'est pourtant interdit, je le sais. Courir avec Mohammed me fait un drôle d'effet. Il court aussi lentement que moi. Juste derrière mon dos, comme pour me pousser, m'obliger à continuer. Nous passons devant le bureau des infirmières, avec son armoire à médicaments fermée à clé. Nous continuons jusqu'à la salle commune, qui est vide. Pourquoi n'y a-t-il personne ? Où sont les gens ? Nous poursuivons notre chemin devant les portes numérotées, devant les cabinets de consultation fermés et nous arrivons à la salle de garde où quelqu'un travaille sur son ordinateur, le dos tourné. Pourquoi cet homme n'a-t-il pas tiré les rideaux ? Pourquoi rester ainsi à la vue de tout le monde ? Nous courons jusqu'au coin fumeurs, puis nous faisons demi-tour. Après plusieurs allers-retours j'en ai marre, je veux arrêter. Je me sens ridicule à courir ainsi dans le couloir. Mohammed me pousse. Je recommence. Maintenant il court à mes côtés.

Si tu ne fais pas un effort tu ne guériras jamais, dit-il. Si tu renonces, tu privas ton corps de toute possibilité de guérison. Quand tu veux abandonner, quand tu crois ne plus avoir de forces, tu as encore des réserves. Continue. Je te dirai quand tu peux arrêter.

J'ai eu le sentiment de courir pendant des heures. Nous avons fait des allers-retours jusqu'au moment du goûter. Tout à coup il y avait du monde partout, des gens qui voulaient des feuilletés danois et des jus de fruits. J'en avais envie aussi.

Quand nous nous sommes enfin arrêtés, Mohammed m'a donné une tape sur l'épaule. La corde à sauter était enroulée autour de son poing.

Pendant la période où nous courions dans le couloir, les journées devenaient plus claires. Plus lumineuses. Sans humiliations. C'est du moins ce que je voulais croire. La porte de Thobias était ouverte, il refusait de la garder fermée. Je suis claustrophobe ! disait-il en brailant assez fort pour que tout le service l'entende. C'est parce que tu es enfermé dans ta tête, ai-je crié un jour en passant devant sa chambre. Je comprends pourquoi ta femme t'a quitté, tu ne sais pas parler. Mohammed a essayé de me faire taire, mais je n'ai rien voulu savoir.

Si tu continues comme ça, je ne veux plus courir avec toi.

Je me suis arrêtée. C'était ton idée, ai-je dit en faisant mine de tourner les talons. Il m'a retenue.

Tais-toi, dans ce cas, a-t-il dit en recommençant à courir.

J'aimais bien défier Thobias, maintenant que Mohammed était là. Pourquoi pas ? *Fuck him*. Quand il s'est levé pour sortir, Mohammed a tranquillement fermé la porte de sa chambre. Quelques semaines plus tard j'allais regretter les mots que je lui avais jetés à la figure, mais à l'époque je ne pouvais pas savoir ce qui allait se passer. Je l'ai rencontré au kiosque de l'hôpital. Il était seul et il s'est montré tout à fait aimable. Il m'a demandé pardon, puis il m'a annoncé que sa femme était enceinte de quatre mois. Ils allaient essayer de se rabibocher, m'a-t-il expliqué en remplissant de bonbons un sachet en papier. J'étais là pour la même raison que lui. Laisant mes bonbons se répandre par terre, j'ai regardé fixement son sachet rempli à ras bord. J'étais paniquée.

Je suis contente pour toi, ai-je dit. Puis je me suis enfuie en courant.

Je tremblais encore en arrivant dans ma chambre.

Je me suis assise sur le lit et j'ai fondu en larmes. Sois gentille avec tout le monde, ai-je répété comme un mantra. Il n'y a pas que le présent, il y a aussi un avant et un après. Un jour ton tour viendra, et personne ne prendra ta défense.

Ça, je ne le savais pas quand je courais avec Mohammed. Je me sentais invincible. Quand on n'est pas dans son état habituel, on devient parfois insensible. Euphorique. Il n'y a plus d'obstacles. Je n'avais besoin de personne. De personne. J'étais libre. Je serais l'artisan de ma fortune. Je serais capable de changer l'eau en feu. De tremper l'acier. Tout irait bien. Tout finirait par s'arranger dans la maison près du château d'eau. On en avait pourtant chassé les habitants, elle était ouverte aux quatre vents et le jardin résonnait des cris nocturnes des corbeaux et des corneilles. Ces oiseaux répugnants.

Pourquoi pas ? Les choses allaient s'arranger. Je me sentais déjà mieux. Personne ne pourrait m'empêcher d'avancer. Rien ne pourrait me faire reculer. Les enfants et moi, on redeviendrait heureux. On serait encore plus proches les uns des autres. On retrouverait la sérénité. J'y croyais vraiment, de tout mon cœur. J'étais prête à tout endurer, car je le voulais. Je transformerais mon mal de vivre en une marche de triomphe. J'ignorais de quoi j'étais censée triompher, mais personne n'était là pour endiguer mes pensées et j'ai continué à battre la campagne. Leur confiance. Voilà ce que je devais reconquérir. Leur confiance, leur joie, l'accès à leurs rêves, à leur imagination. Ce n'était pas bien compliqué. Nous nous promènerions à cheval sur la plage, nous fondrions des soldats de plomb. Et plus jamais je ne leur ferais peur. Il m'arrivait de passer d'une profonde dépression à l'euphorie en l'espace d'une heure. Mais c'était fini. J'étais entièrement fiable. Nous prendrions le train jusqu'à ma ville natale, je leur montrerais le parc de Humlegården, la bibliothèque royale, le théâtre. Nous assisterions à des spectacles pour enfants, nous applaudirions les acteurs et rendrions visite aux amis qui m'étaient restés fidèles.

Ici, parmi les ombres, je n'avais fait que tremper les doigts de pied. Mes contours semblaient tracés à l'encre. Je pouvais étirer le temps. Je pouvais le faire défiler en avance rapide jusqu'au jour où ils seraient obligés de me rendre à moi-même, à mes idées claires. À ce moment-là ils auraient depuis longtemps cessé le traitement. J'abandonnerais l'hôpital en courant. Mohammed allait m'aider.

J'ignorais que Mohammed devait bientôt nous quitter, en même temps que Thobias.

Thobias allait être transféré. Le personnel a poussé un soupir de soulagement. Mohammed n'avait plus besoin de veiller sur nous. J'ai pleuré à l'idée de ne plus pouvoir me réfugier auprès de lui. Pourquoi avaient-ils décidé de transférer Thobias ?

Avant de partir, Mohammed m'a dit qu'il prierait pour moi. Puis il a rejoint son nouveau poste. Il m'a manqué au-delà du raisonnable. Grâce à Mohammed j'avais appris des choses que j'ignorais totalement. Il m'a raconté le Coran. Pendant qu'il me parlait, je me suis dit que cet endroit était peut-être ce qu'il y avait de mieux pour moi. Il m'a expliqué le pouvoir de la prière. Quand je lui ai demandé s'il priait ici, dans le service, il m'a répondu oui. Comment ça ? Je ne t'ai jamais vu prier. Et alors ? a-t-il rétorqué. Sa voix donnait envie de l'écouter. Elle donnait envie d'être près de lui.

Mais tout a une fin.

Un jour il a disparu. Quand je m'engueulais avec quelqu'un, ce n'était pas lui qui arrivait, mais un infirmier avec une seringue.

Britt, Charlotta, Varg, Elsa, Christian ou Sofia. Eux, ils étaient toujours là. Bien sûr, mes préférés étaient Aalif et Mohammed – Mohammed que je ne reverrais peut-être jamais. Celle qui parvenait pourtant à me faire dire ce qui se passait en moi, c'était Maria. La plupart des infirmiers étaient sympas, mais ils refusaient de prendre le moindre risque. Pas question de faire des vagues. Pas question d'intervenir auprès des médecins. Personne ne se demandait pourquoi j'étais enfermée, pourquoi on me plaçait en contention. Sauf Maria. J'avais le sentiment qu'elle voulait me garder auprès d'elle. Mais elle aurait sans doute préféré que je retrouve mon univers et suive mon propre destin.

C'était toujours elle qui venait me chercher quand je devais affronter le médecin. C'était toujours elle qui me traînait dans le couloir quand nous courions après celui qui était de garde. Débarquant dans le service, ses dossiers sous le bras, il s'installait le dos bien droit dans un bureau dont l'aménagement prouvait le peu de cas que l'on faisait de nous. Une table, quelques chaises et un néon bourdonnant au plafond.

Je dormais d'un sommeil muet, je refusais de me nourrir, je mourais chaque fois que je posais la tête sur l'oreiller. Je craignais de ne plus me réveiller après les séances de traitement. Je m'enfonçais dans une sorte d'apathie. Dans une douleur silencieuse dont je ne me remettrais jamais. Mourir. Ce mot ne cessait de résonner dans ma tête. Mourir, dormir, rêver peut-être.

Et si la mort n'était pas la fin ? Que faire, dans ce cas ?

C'était un jour comme un autre. Maria a soudain ouvert la porte de ma chambre en m'annonçant que l'heure était venue. Elle m'avait déjà prévenue plusieurs fois : si je ne me levais pas immédiatement, elle serait obligée de chercher des renforts. Pardon, ai-je dit en quittant le lit. Ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. Pour me calmer et me préparer à une entrevue qui serait sans doute terminée avant même d'avoir commencé, j'ai compté mes pas. À cinquante-quatre je me suis retrouvée devant une porte qui s'est ouverte aussi rapidement qu'elle s'est refermée derrière moi.

Cet imbécile de médecin a fait semblant de consulter mon dossier tout en me parlant :

Vous devez être contente d'avoir retrouvé votre calme. Il a fallu plusieurs séances à intervalles rapprochés, mais le traitement est un

succès.

Je lui ai dit que j'étais écrivain, que j'avais besoin de mes souvenirs.

Il a fini par lever les yeux. Vous allez les récupérer, a-t-il répondu. On les récupère toujours. Tôt ou tard. Peut-être pas tous. Sûrement pas tous. Mais il est difficile, sinon impossible, de trouver un traitement sans effets secondaires. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? Et puis, vous n'avez qu'à inventer. C'est bien ce que font les écrivains, non ?

Ma vue s'est brouillée, je ne savais plus où me mettre. Malgré mes efforts pour me retenir, j'ai fini par me jeter sur lui et lui serrer le cou. J'ai pris plaisir à voir la panique dans ses yeux.

Bien entendu, on m'a punie. Surveillance spéciale. C'est le régime des patients qu'il ne faut pas quitter d'une semelle. Je n'ai pas tardé à remplacer les deux mots par le sigle SS.

C'était insupportable. Ma propre compagnie me suffisait amplement. Quand il y a tout le temps quelqu'un, je ne peux plus rien faire. Je n'arrivais plus à lire. Je n'arrivais plus à écrire. Je n'arrivais plus à penser. Tout cela était parfaitement idiot. Les infirmiers se relayaient. Pour eux aussi, c'était pénible.

La nuit, on nous éclairait parfois avec une lampe de poche pour vérifier que nous respirions. Sous surveillance spéciale, nous y avions droit toutes les cinq minutes. Une vitre ronde à la porte de la chambre permettait aux infirmiers de nous observer.

Dérangée par la lumière à ce rythme-là, je ne trouvais plus le sommeil.

La lumière me frappait les yeux avant de balayer ma chambre comme celle d'un phare éclairant la mer.

Tranquillisants, nouvelles séances de traitement, surveillance spéciale pendant des semaines et des mois.

En croisant de nouveau le médecin que j'avais agressé, je ne l'ai pas reconnu.

Maria m'a conseillée de battre le rappel de mes souvenirs. Le plus tôt serait le mieux. Elle n'était pas convaincue par le traitement : je traînais dans les couloirs et sursautais dès qu'on me touchait. Elle m'a demandé si je me souvenais de mes enfants. Bien sûr que oui, ai-je dit.

Comment s'appellent-ils ?

J'ai essayé de lui répondre, mais en prononçant le nom d'Anna j'ai senti une douleur derrière les yeux. Je n'ai pas pu retenir mes larmes.

Pense à tes enfants, m'a exhortée Maria.

Pour elle, mes pleurs étaient bon signe.

Pense à ce qu'ils font pendant que tu es ici.

Où sont-ils en ce moment ?

Sanglotant de plus belle, je me suis blottie contre elle. Elle m'a serrée dans ses bras. Au bout d'un moment, elle a dit :

Tu devrais peut-être penser à l'époque où ils étaient petits. C'était une période heureuse, si j'ai bien compris.

J'ai sans doute eu tort de me dérober. Je nous ai vus, Anna, Olivia, Josef, mon mari et moi, comme sur une photo. Nous étions en vacances. Des vacances bien méritées. Mon mari avait travaillé nuit et jour sur un livre, il l'avait enfin terminé et nous étions soulagés de retrouver une vie normale. Fini de courir après les enfants, de les obliger à rester encore quelques minutes à table, de ruser pour qu'ils aient leur nourriture et acceptent de se mettre au lit. Je croyais que tout allait redevenir comme avant. Je ne savais pas ce que je découvrirais par la suite : ce n'était qu'un début, la fin serait bien pire.

Tu étais à moitié endormi quand tu as réservé le voyage. Tu avais toujours rêvé des Maldives. Je ne suis pas près d'oublier le trajet en avion, avec ce passager ronchon qui se plaignait parce que nous ne parvenions pas à faire taire les enfants. Ils avaient trois, cinq et six ans, on ne pouvait quand même pas exiger d'eux qu'ils ne fassent aucun bruit. Je n'ai jamais su maîtriser mon agressivité, et j'ai fini par engueuler le gros homme aux yeux de porc :

Ça ne m'étonne pas que vous ne compreniez rien aux enfants en bas âge, vu qu'aucune femme n'accepterait de vous toucher.

Tu détestais les esclandres. Tu as essayé de calmer les choses : ce n'était pas si grave, les enfants adoraient voyager, ils criaient à peine. Mais le gros homme est reparti à l'attaque. Manifestement, il n'attendait que le moment de faire réentendre sa voix.

Je lui ai coupé la parole :

Les vieux comme vous, ils ne sont pas un peu durs d'oreille ?

En arrivant à l'hôtel, nous voyions que des palmiers et de la verdure, de l'ombre et des collines.

Contemplant le paysage, tu as dit :

Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Il s'est avéré que nous étions à l'île Maurice, et non pas dans l'archipel de tes rêves. Avec les enfants, j'ai passé toutes les vacances à l'ombre en m'exclamant :

Ah, comme on est bien à l'île Maurice !

À l'île Maurice. À l'île Maurice. Tant pis pour toi, me suis-je dit. On n'avait rien à faire aux Maldives. D'autant que je ne supportais pas le soleil.

Nous étions enchantés par nos vacances et je me suis bien gardée de penser à ce qu'elles nous avaient coûté. L'argent nous avait toujours laissés indifférents, et nous avions souvent fait un détour par le mont-de-piété après avoir déposé les enfants à la garderie. Mais les livres de mon mari se vendaient maintenant comme des petits pains, et nous étions tout à coup devenus riches. Enfin, pas vraiment riches, mais suffisamment à l'aise pour ne pas être obligés de compter. Et pour ne plus être embêtés par certains messieurs.

Vous n'avez pas réglé celle-ci, disaient-ils en brandissant une facture. Ni celle-là. Elle a été mise en recouvrement il y a un moment, déjà. Avez-vous des ressources ? Des œuvres d'art ? Du mobilier ? Des biens immobiliers non déclarés ?

Comment appelle-t-on ces hommes ? Des huissiers ?

Ma mère m'avait appris à me montrer particulièrement aimable avec ces gens-là. Nous habitions Malmö, dans un cinq pièces que nous avions obtenu en échange du bel appartement de Stockholm où elle avait vécu avant de le céder aux nomades que nous étions alors.

Tu as débarqué en Suède avec une bibliothèque trois fois plus importante que la mienne.

Dans ce magnifique appartement nous avons mélangé nos livres pour la première fois.

Que ma mère ait fini par regretter son deux pièces de Regeringsgatan, en face d'un célèbre club de jazz, c'était le cadet de nos soucis. Nous représentions l'avenir.

Je veux une ribambelle d'enfants, as-tu dit. Moi aussi, j'en voulais plusieurs. Une grande famille.

Entrez donc, disais-je aux huissiers.

Je comprends, leur disais-je.

Très bien. Merci beaucoup !

Nous sommes un peu désorganisés. Nous sommes écrivains. Nous allons payer tout de suite. Dès demain. Dès que nous pourrons.

Merci de votre visite. Merci de vous être dérangés.

Je vous souhaite une bonne journée. Merci, merci.

Je refermais la porte derrière eux et nous éclatons de rire. Nous avions descendu la vieille table que ma mère m'avait laissée. Ils pourraient peut-être prendre l'armoire aussi, as-tu suggéré.

Non. Pas l'armoire, elle fait partie de ma vie depuis toujours.

Quelques années plus tard, cette armoire allait se retrouver dans ton bureau, noircie par la fumée des cigarettes. Tout comme la fameuse table.

Pourquoi as-tu toujours aménagé tes lieux de travail avec les meubles de ma mère ?

Par la suite, nos enfants allaient considérer ces vacances comme les plus belles de leur vie. Des tortues et des anguilles se faufilant entre nos pieds quand nous pataugions dans l'eau. L'immense jardin zoologique. Les soirées mauves et les nuits d'un noir profond. Si seulement les choses avaient pu continuer ainsi !

C'était un souvenir sans danger, c'est sans doute pour ça qu'il a surgi le premier. J'ai dit à Maria que je voulais rentrer chez moi tout de suite, mais elle m'a répondu que ça n'avait pas de sens. Tu dois rester ici, tu dois te reposer, on te laissera partir en temps voulu. J'ai protesté, j'ai crié, j'ai bousculé un malheureux patient qui ne m'avait rien fait et j'ai encore eu droit à une piqûre. Avant de sombrer dans l'inconscient j'ai vu Maria se pencher au-dessus de moi. Elle me parlait en chuchotant. Je t'en supplie, essaie de ne pas te rappeler trop de choses pour l'instant.

J'ai fait une pause, j'ai cessé de vouloir récupérer mes souvenirs. D'ailleurs, je me perdais entre ce que je me rappelais et ce que j'avais oublié. Pour y voir clair, il aurait fallu que je retrouve la vraie vie. Plusieurs mois plus tard, j'ai assisté à une conférence sur l'importance de la lecture pour le développement de l'imagination et le futur équilibre psychique des enfants. Cela s'est passé dans l'aula de l'école. À la fin de la conférence, on nous a invités à rejoindre la salle de classe de nos enfants respectifs pour discuter avec leurs enseignants. Tout à coup je me suis rendu compte que je ne savais pas où j'étais. Trois de nos enfants étaient scolarisés dans l'établissement ; je devais donc décider dans quelle salle de classe me rendre. Je me suis aperçue que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Où se trouvaient les salles en question ? Et qui étais-je censée rencontrer ? Pendant que l'aula se vidait, je n'ai pas bougé. Finalement je me suis avancée vers la directrice de l'école et je lui ai demandé de m'indiquer la salle de classe de mon fils. Ce qu'elle a fait sans laisser paraître le moindre signe d'étonnement.

Mais c'était bien plus tard. Pour l'instant, j'errais encore dans les couloirs de l'hôpital et je n'avais aucun souvenir de ce qui s'était passé depuis l'été. Si, je me souviens de l'avion sanitaire. Tu en es certaine ? Non. Peut-être pas. Qu'est-ce que j'ai dit ? Si, je m'en souviens. Le vrombissement du moteur, les hommes, le matelas. J'étais attachée, les bruits résonnaient dans ma tête. Les années à la campagne, je ne peux pas en rendre compte non plus. Je me souviens des enfants, je me rappelle que tu étais dans ta maison d'écrivain, je sais que j'écrivais aussi et que nous recevions parfois des visites.

Je me rappelle que tu as payé la maison en liquide, comme un gangster.

Je me souviens des gens qui travaillent dans ce service, car je les ai vus lors de mes séjours précédents. Il faudrait que ça se termine. Il faudrait que ce soit la dernière fois. Sinon, ils poursuivront le traitement jusqu'à me transformer en une femme de pierre. Comme celle que j'ai aperçue, assise dans le couloir, lors de ma première hospitalisation. J'étais jeune à l'époque, je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. L'image de cette femme continue de me hanter jour et nuit. J'aurais préféré l'oublier, mais elle reste gravée dans mon esprit tel un cauchemar qui ne cesse de me tourmenter.

C'était une patiente. Une femme âgée qui passait ses journées immobile sur une chaise. Son teint. Sa peau grise. Elle était là, elle respirait, elle me faisait penser à une montagne vivante. Ses yeux éteints ne bougeaient jamais. Une taie blanchâtre les recouvrait. En la voyant, on comprenait qu'il s'agissait d'une morte vivante.

Ils essayaient de la réveiller avec l'électricité. Mon esprit s'alarmait facilement, il se mettait à gamberger pour un oui ou pour un non et je détournais le regard quand on la ramenait après les séances. Je ne voulais pas imaginer les horreurs qu'on lui faisait subir. Envoyer du courant électrique dans la tête de quelqu'un ! On poussait son brancard devant la salle commune où nous nous contentions de ruminer nos malheurs, et je sentais dans tout mon être qu'il n'était pas normal qu'on nous la montre dans un tel état de fragilité. À la voir traverser le service, nous savions sur elle des choses qu'elle-même ignorait. Grosse comme une baleine, elle tenait à peine sur le brancard, et il fallait les efforts de quatre aides-soignants pour la transporter jusqu'à sa chambre et la mettre dans son lit.

Son corps sous la couverture jaune de l'hôpital. Qu'on la trimballe ainsi me mettait au désespoir. Elle était là, exposée aux regards, inconsciente, plongée dans un profond sommeil. C'était injuste. Je le

savais.

Qu'on m'ait ensuite transportée de la même façon, profondément endormie, au vu et au su de tout le monde, m'a paru moins grave. Je ne sais pas pourquoi. J'ai essayé de m'imaginer sur mon brancard, offerte aux regards, à la sortie de l'usine. Mais nous étions désormais si nombreux à nous retrouver dans cet état que plus personne n'y prêtait attention. Tout le monde s'y était habitué.

Les médecins disent que le traitement est efficace, mais qu'ils ne savent pas pourquoi. Ils mettent en avant le soulagement immédiat qu'éprouve le patient. Cette sorte d'euphorie que l'on interprète comme un pas vers la guérison.

Si le traitement à l'électricité est à ce point merveilleux, comment se fait-il qu'il soit interdit dans certains pays ? Dans plusieurs États américains, aux Pays-Bas ou en Allemagne on n'y recourt qu'exceptionnellement. En Italie il est prohibé.

J'irai vivre en Italie. Peut-être y serai-je en sécurité.

Ce traitement est surtout prisé dans les pays nordiques et anglo-saxons.

Cela tient sans doute à des conceptions fondamentalement différentes de l'être humain. De sa dignité. De son âme. De ses souvenirs.

Le traitement à l'électricité a été mis en œuvre pour la première fois en 1938 par un psychiatre italien. Il en avait eu l'idée dans un abattoir en observant des porcs dont on calmait l'agitation avec des électrochocs. Maintenant on applique ce traitement aux plus misérables des hommes. À ceux qui ne peuvent pas se défendre.

Pour les chercheurs qui s'y opposent, l'euphorie est en réalité le symptôme d'une lésion cérébrale. Cette thèse est contestée par d'autres chercheurs. Il s'agit d'une bataille où l'électricité apparaît comme le grand vainqueur. En tout cas dans la partie du monde où je vis.

Les cellules du cerveau sont-elles détruites, comme le disent certains, ou se régénèrent-elles en réalité très vite, comme le prétendent d'autres ? Les cellules du cerveau humain se renouvellent constamment et sont extrêmement sensibles à l'électricité. Ces salopards le savent. Les neurologues disent tout et son contraire, et personne ne sait comment tel ou tel individu va réagir. Les plus critiques considèrent le traitement à l'électricité comme une catastrophe neurologique.

Voilà le nœud du conflit.

Tous s'accordent cependant à dire que la mémoire est particulièrement affectée par le traitement. Tous.

À l'époque j'ignorais encore cela. On ne m'a donné aucune information, à part celles que j'ai déjà mentionnées. La thérapie était sans danger. On pouvait la comparer à la réinitialisation d'un ordinateur. Pour résister aux médecins, il faut être très fort. Et la force n'était pas vraiment ce qui caractérisait les patients du service. Par ailleurs, aucun consentement n'est requis quand on est hospitalisé sous contrainte, ce qui était mon cas. Alors c'est buffet à volonté. La table est mise, on vous accueille les lundis, mercredis et vendredis.

La Suède est le pays au monde qui pratique le plus grand nombre d'électrochocs par tête d'habitant.

Je vais vous dire quelque chose d'important : n'ayez pas peur. Ce que je craignais a toujours fini par m'arriver. C'est pourquoi je vous le dis : la peur est nocive. J'ai beaucoup réfléchi à la liberté et je suis parvenue à une conclusion : pour être libre il faut avoir le sens des responsabilités, du respect de soi et un cœur ferme et généreux.

Je pourrais m'arrêter là, mais je vais pousser les choses un peu plus loin, si vous le voulez bien. Vous pourrez à tout moment interrompre la lecture de ce récit ; ça fait partie du contrat si particulier qui nous lie. J'ai encore un conseil à vous donner : prenez bien soin de vos rêves. On dit souvent que rien n'est plus ennuyeux que d'entendre quelqu'un raconter ses rêves. Comment les gens peuvent-ils être si différents ?

Pour moi, rien n'est plus excitant. Surtout quand il s'agit d'une personne qui m'est proche. Pouvoir accéder à ses fantasmes et voir comment ils éclairent sa vie éveillée.

Parfois nos rêves déterminent nos choix sans que nous en soyons conscients. Voici le rêve que j'ai fait avant de me décider à devenir écrivain. J'étais désespérée. Ma carrière d'actrice était fichue. Je ne ferais plus jamais du théâtre. Je me le suis promis avec le plus grand sérieux, et ces promesses-là, on les tient toujours. On avait encore une fois refusé mon admission dans cette école de comédiens qui m'attirait tant. On m'avait dit que j'étais incapable de travailler en équipe. Dans le train de nuit qui m'emmenait à la belle ville au climat rude où je vivais alors, je me suis longuement examinée. À quel moment avais-je refusé le travail en équipe ? Était-ce en préparant la dernière audition ?

J'ai fouillé dans ma mémoire et j'ai fini par comprendre.

C'était pendant la lecture à la table. Il m'avait semblé qu'on y passait trop de temps.

Il faut qu'on bouge, avais-je décrété. Sinon on sera encore assis devant nos brochures quand il faudra jouer devant le jury.

Un des profs a passé la tête par la porte pour nous regarder travailler, et j'ai dit :

On peut arrêter de chuchoter ?

Ce devait être à ce moment-là.

C'était le fameux Polonais, le grand pédagogue avec qui je m'étais retrouvée dans l'ascenseur pour monter au sixième étage. Il m'a regardée dans les yeux, puis il a dit :

Tu as peur, hein ?

Le soir, avant de me coucher, j'ai rompu avec le garçon qui partageait ma vie. Sachant à quel point j'étais anéantie, il était pourtant venu me chercher à la gare. Je lui ai demandé de quitter l'appartement, puis je me suis endormie et j'ai fait le rêve suivant :

Je passais l'été sur deux îles de l'archipel. J'étais dans un état d'insouciance totale, je ne doutais de rien, je ne me perdais pas dans les tergiversations et ne ruminais pas mes actes passés. Les îles étaient proches et je prenais un petit ferry pour aller de l'une à l'autre. Le trajet ne durait que quelques minutes et je me promenais l'esprit léger. Je bavardais sans crainte avec les gens et les vacances semblaient devoir durer éternellement. Pourtant, la paix a fini par céder la place à l'effroi – comme toujours lorsqu'on jouit depuis longtemps d'un bonheur paradisiaque. Soudain mon père est revenu ; il était là, devant moi, comme s'il était encore vivant. Il me paraissait un peu plus âgé que moi. Je ne cessais de fixer son gros ventre, de regarder ses yeux verts. D'un geste, il m'a fait comprendre que c'était lui qui commandait sur l'île. Il a levé le bras devant la foule agglutinée et j'ai compris que ma vie était finie. Il était enfin devenu le grand homme qu'il avait toujours rêvé d'être. Il était le roi de l'île. Il était plein de mépris. Je me suis tournée vers l'embarcadère, mais aucun ferry n'était à quai. Je ne sais pas pourquoi on m'a permis de rester là. De toute façon, je n'avais nulle part où aller. J'ai scruté la mer. Pendant un long moment je n'ai pas bougé, et j'ai vu un monstre marin surgir des flots.

D'abord est apparue une locomotive noire. Les wagons ont suivi, formant la queue du monstre. La locomotive brillait au soleil, mais elle a soudain replongé dans les abysses. Pour quitter l'île je devais

monter dans ce train, je le savais. Il m'effrayait pourtant jusqu'au plus profond de mon âme. Au lieu de me jeter à l'eau pour rejoindre les wagons, j'ai voulu peindre un tableau qui m'aiderait à garder le souvenir de la locomotive noire surgissant des flots. C'est ainsi que j'ai fini par rester dans l'île, où mon père allait me tourmenter jusqu'à la fin des temps. Quand je me suis réveillée au milieu de l'après-midi, le facteur était passé. J'ai trouvé sur le paillason une lettre m'annonçant que j'avais été admise dans une école de création littéraire. Je ne me souvenais même pas d'y avoir postulé.

Au moins, on acceptait ma candidature quelque part.

Il faut bien le dire : en un sens, j'étais contente. J'ai toujours cru au destin, et c'était un soulagement d'apprendre que j'allais pouvoir me consacrer à quelque chose qui m'intéressait vraiment. C'est ainsi que les choses ont commencé. Après un an et demi dans l'île j'ai terminé mon premier livre. J'avais l'impression de l'avoir écrit dans mon sommeil. Cela m'a fait peur, je me suis dit que j'ignorais tout du métier d'écrivain. Ce sentiment ne m'a jamais véritablement quittée, mais j'ai peut-être fini par m'y habituer.

Je sais que je suis incapable de résister quand une voix intérieure m'ordonne de faire quelque chose. Pendant plusieurs années j'ai été amoureuse d'un homme vivant de l'autre côté de l'Atlantique. Je me suis demandé comment j'allais pouvoir continuer à vivre, car il m'a laissée tomber comme si je n'étais rien. Il m'avait pourtant fait venir auprès de lui. Quand il m'a écrit pour reprendre contact, j'ai exulté de bonheur, mais quelques semaines plus tard j'ai reçu une nouvelle lettre où il me disait que la vie à mes côtés serait « *a bet no one could recommend* ». Comme tant d'autres fois je me suis retrouvée dans les limbes, et j'y suis peut-être encore. Il a été le premier à pointer du doigt cette faiblesse en moi dont j'allais apprendre le nom à l'usine. J'étais perdue, à la dérive, je rêvais de lui prouver qu'il s'était trompé. Que j'étais parfaitement normale et équilibrée. Toutes mes tentatives ont été vaines. Je lui ai écrit des lettres incohérentes qui n'ont fait qu'aggraver mon cas. Il a fondé une famille, j'en ai fondé une de mon côté et j'ai juré mes grands dieux que je ne lui donnerais plus jamais de mes nouvelles. Je n'ai pas tenu parole. Nous avons échangé des photos de nos enfants et je lui ai envoyé la traduction anglaise d'un de mes livres. Il ne m'a même pas remerciée. Plus tard, quand tu m'as quittée, je me suis dit que c'était devant toi que j'aurais dû faire mes preuves. J'aurais dû te montrer que j'étais entièrement là pour toi et pour les enfants. J'étais si proche d'eux que je percevais les moindres nuances de leurs expressions et attitudes, mais je n'ai cessé de les

trahir en les abandonnant. Comment ai-je pu préférer l'usine aux personnes que j'aimais ? Que suis-je venue chercher dans ces couloirs, alors que j'avais tout ce que je désirais ? Pour la première fois de ma vie j'étais entourée d'une vraie famille. Qu'est-ce qui me poussait à la fuir ? Qui sait comment les chemins se croisent ? Que faire pour rester dans le seul endroit où l'on veut être ? La dépendance et la liberté ne s'excluent pas réciproquement. On ne peut pas recevoir que de l'amour.

En marchant, je sens mes cuisses frotter contre ma robe. Je pense que je pourrai m'en aller d'ici.

C'est une journée ordinaire. Aalif aide une vieille femme à se relever. Il l'appelle My Lady.

Dans l'endroit où je rêvais d'être, il y avait des patineurs, des thermos remplis de café, des oranges. Les brise-glaces auxquels j'avais dit adieu à Stockholm, je les ai retrouvés à Luleå. Comment tenir le coup ? On pleure. On refait les choses. On compte ses pas. La neige recouvrait le sol depuis des mois. Tu m'as jeté le cadeau nuptial à la tête comme si j'étais un chien. C'était peut-être un premier signe. Cette journée a un goût de fer. Nous savons que nous sommes seuls. Les enfants sont venus les uns après les autres. Pourvu qu'il ne leur arrive rien. Leurs mains tendues vers le ciel. Nous avons cueilli les étoiles. Nous avons fait la vaisselle. Nous nous sommes dévorés mutuellement. Nos rêves ont fait le deuil de leur origine. Nous avons chassé nos souvenirs pour faire de la place. Avions-nous peur de la mort ? Sans doute. Mais nous craignions encore plus la vie.

Je suis fatiguée. Fatiguée de tout. Les moustiques sont si nombreux que nous ne voyons plus à travers la fenêtre.

Où est la clé de l'armoire à fusils ? Je dilapide ma vie en dormant. Zahid me donne des médicaments. Apparemment, l'électricité ne suffit pas. Les médicaments habituels, qui me causent des éruptions sur tout le corps et me dessèchent la peau. Ils me font plus de mal que de bien. De l'hyperthyroïdie et même des abcès. Un jour je me suis retrouvée dans un festival littéraire aux îles Lofoten avec un abcès aux fesses qui m'empêchait de m'asseoir. C'est un endroit incroyable, les îles Lofoten. Une mer limpide comme le cristal. Des nuits claires et des montagnes escarpées. Un endroit aussi beau que dangereux. Dans le Västerbotten, où mon père a grandi, ma maladie s'appelle le mal du soleil.

Tu aurais dû rester là-haut, papa. Tu sais que j'ai raison.

Les rideaux bougent. Pourtant, il n'y a pas de fenêtre ouverte. Évidemment.

Tu es là ? Il m'arrivait de reconnaître mon père dans les traits d'un

passant, au milieu d'une foule, parmi les passagers d'un train. Parfois il était partout. Ai-je été trop dure avec toi, papa ? Je ne sais pas, Linda. Tu as été dure avec moi ? Je te faisais peur quand j'étais vivant ? Tu penses quoi ? Tu te souviens quand nous étions seuls dans l'appartement, et que j'allais me coucher à cinq heures de l'après-midi pour te fuir ? À l'époque, tu me posais la même question. Je te fais peur ? Non. J'ai simplement sommeil, papa.

Zahid parcourt le service d'un pas rapide. On entend de loin le bruit de ses sabots en plastique. Il me regarde et me demande comment je vais. Au lieu de répondre, je lui retourne la question. Il m'explique en souriant qu'il est nerveux, car il doit retourner en Afghanistan pour le mariage de son frère. Est-ce qu'il préférerait rester ici ? Oui, mais, tu sais... Soudain je me sens comme une gamine qui refuse de faire ses devoirs, de se projeter dans l'avenir. Pardon, dis-je. Zahid éclate de rire :

Il y a sans doute beaucoup de gens à qui tu ferais bien de demander pardon. Mais pas à moi.

Il attend que j'aie avalé mon comprimé, puis il repart avec son chariot. À demain matin ! me lance-t-il. J'appréhende déjà la douleur quand il me fera la piqûre.

Un jour, après une séance, je me suis réveillée avec les pupilles inégalement dilatées : l'une était grande ouverte, tandis que l'autre n'était plus qu'un minuscule point. À l'usine, c'était l'affolement. Ce qui m'arrivait n'avait rien de normal, on allait me faire une radio du cerveau. Je me suis regardée dans une glace. Maria m'observait, l'air attristé. Il se pourrait que je reste comme ça, m'a-t-elle annoncé. Ça m'était égal. Mes pupilles n'intéressaient pas grand monde. Quelle importance si l'une laissait passer toute la lumière et l'autre se fermait presque complètement. Des pupilles bipolaires, en somme. Ce n'était peut-être pas plus mal, comme ça on verrait quel genre de personne j'étais.

En tout cas, c'est le malheureux Zahid qui a dû me poser le cathéter. Son trac était encore plus fort que d'habitude, il a raté son coup et le sang nous a éclaboussés tous les deux. Il s'est excusé et je lui ai répondu que ce n'était pas grave. Pâle comme un linge, il a essuyé le sang en m'annonçant qu'il devait recommencer. À l'usine on n'avait pas droit à l'erreur. Les infirmiers et aides-soignants n'étaient pas assez nombreux ; au lieu de me planter à nouveau sa grosse aiguille dans le bras, Zahid aurait déjà dû distribuer les médicaments rangés dans les casiers portant les numéros de nos chambres. Il m'a piquée comme s'il y allait de sa vie. À son grand soulagement, il a tout de suite trouvé la bonne veine, puis on m'a transportée à un autre étage,

où un médecin excessivement barbu m'a installée sur un brancard.

J'espère que vous n'êtes pas claustrophobe, m'a-t-il dit. Puis il a examiné mes pupilles en secouant la tête : décidément, ses collègues s'y étaient pris comme des manches. Quelques secondes plus tard on m'a engouffrée dans un long tube pour photographier mon cerveau. De retour dans ma chambre j'ai demandé à voir la photo, mais on l'avait déjà remise au neurologue. L'incident a été vite oublié, au bout de quelques jours mes pupilles sont redevenues normales et on a pu reprendre le traitement.

J'étais de nouveau assise dans la salle d'attente aux côtés d'Aalif. Je lui ai demandé s'il s'ennuyait. Il m'a répondu qu'il ne s'ennuyait jamais. J'ai fait mine de me lever, mais il m'a doucement empêchée de quitter le banc. Comme d'habitude, il riait. Tout va bien, a-t-il dit. Tout est sous contrôle.

C'est Maria qui a eu l'idée de me faire travailler ma mémoire. Le temps qu'elle passait à m'interroger sur l'endroit où j'avais grandi ou sur mes réactions quand mon mari m'avait annoncé qu'il voulait divorcer, elle le rattrapait en posant les cathéters plus vite que ses collègues. Et elle avait des gestes si sûrs que les patients ne sentaient rien. D'origine autrichienne, elle parlait de son pays natal comme d'un paradis sur terre. L'air limpide, les paysages verts et vallonnés. Et quels écrivains ! Je ne pouvais que lui donner raison. Que Maria me témoigne autant d'affection me paraissait assez étrange : à l'usine elle fixait aussi les électrodes avec beaucoup d'empressement.

Elle m'a encouragée à écrire. Elle disait que ça m'ouvrirait une porte de sortie. Pourtant, quand je m'asseyais devant les feuilles de papier qu'elle m'avait données, les mots ne venaient pas. Que j'aie perdu la mémoire la contrariait, je m'en rendais compte, et elle faisait tout son possible pour que je la récupère. Les enfants, disait-elle. Pense aux enfants. En revoyant leur image, je fondais systématiquement en larmes. Pour elle, c'était bon signe. Elle me sermonnait : Ne recule pas devant ce qui est douloureux. La lâcheté ne te mènera nulle part. Et cesse de t'apitoyer sur toi-même.

Charlotta m'a annoncé que j'avais rendez-vous avec le médecin-chef le lendemain matin. Charlotta boitait légèrement, et elle était incapable de dire non quand les patients lui demandaient de petits services. Si on lui donnait de l'argent, elle achetait du chocolat, des cigarettes, des cartes postales, des timbres, tout ce qu'on voulait, elle était gentille et se débrouillait toujours pour distribuer ses emplettes sans être vue. Elle allait bientôt partir à la retraite. On ignorait

quand : serait-elle encore là le jour suivant ? Je ne lui ai jamais demandé de me faire des achats. Je frémissais d'horreur à l'idée de fumer une cigarette, mais si on m'en avait offert une je n'aurais pas hésité. Quand nous vivions ensemble, je fumais presque autant que toi. Une fois par jour j'allais te retrouver dans ta maison d'écrivain pour fumer une cigarette et échanger quelques mots avec toi. Tu voulais qu'on te laisse tranquille, mais nous n'aurions jamais pu bavarder un peu si je ne t'avais pas brusqué. Ça ne t'aurait pas manqué, je le savais. Mais à moi, si.

Je m'affolais toujours avant de voir le médecin. On disposait de quelques minutes seulement, et il était difficile de dire tout ce qu'on avait sur le cœur. D'autant qu'il monopolisait la parole au lieu d'écouter le patient. Cette fois-ci j'avais une question précise à lui poser. Et j'avais décidé de me montrer optimiste et raisonnable pour éviter de me voir infliger une nouvelle série de traitements. Je savais que je n'y parviendrais pas, mais j'ai quand même essayé, il ne fallait pas aggraver mon cas. Depuis quelque temps j'étais sujette à des attaques – je ne sais pas comment le dire autrement. Je ressentais un poids sur la poitrine, comme si le pied d'un géant m'écrasait le torse et m'empêchait de respirer. Ça pouvait survenir à n'importe quel moment, mais les attaques étaient particulièrement violentes quand j'essayais de dormir. Pour me soulager un peu, le seul moyen était de me lever et de faire quelques pas. Je ne dormais presque pas, je me sentais faible et apeurée.

J'ai appris par cœur la phrase que j'avais préparée avant de me retrouver devant le médecin. C'était encore un nouveau. Il a commencé par me dire qu'il avait étudié tout mon dossier médical depuis ma première hospitalisation. Je l'ai félicité, puis je me suis empressée de poser ma question. À quoi étaient dus mes problèmes respiratoires, d'où venaient mes accès de panique ? Il m'a dévisagée : quand cela m'était-il arrivé pour la dernière fois ? Juste avant d'entrer dans son cabinet, ai-je répondu. Vous devriez essayer de respirer au carré, a-t-il dit. Et il y a aussi une autre méthode efficace : écraser de la glace avec ses doigts. Voulez-vous que je vous commande des poches de glace ? Je l'ai remercié : je préférerais encore respirer au carré. Puis j'ai pris mon courage à deux mains : bien sûr, on pouvait momentanément dévier ses pensées pour éviter le sentiment d'étouffement, mais remplacer une douleur par une autre ne permettait en rien d'agir sur la cause de mes difficultés à respirer. C'était d'ailleurs vrai pour toute souffrance humaine : il nous fallait comprendre pourquoi nous étions affligés de douleurs au point de ne plus vouloir vivre. Et à quoi bon me prescrire un traitement à

l'électricité quand le seul résultat était de me faire oublier tout ce qui me paraissait important ? Là-dessus, on m'a annoncé que la consultation était terminée. En me faisant sortir, le médecin a noté dans mon dossier qu'il fallait reprendre les séances.

Je dormais de plus en plus mal. Et pas seulement parce que le pied du géant me comprimait la poitrine. Quand je sentais venir les difficultés respiratoires, je suivais le conseil du médecin. Je respirais au carré jusqu'à les faire disparaître. Mais les somnifères ne me faisaient plus aucun effet. Je restais parfaitement éveillée, ma nervosité s'aggravait et j'ai fini par réclamer des médicaments plus forts. Or, au moment précis où les pensées cessaient de tourner dans mon cerveau épuisé, où le sommeil approchait et où j'allais plonger avec gratitude dans un rêve, je me réveillais en sursaut. Cela m'arrivait plusieurs fois par nuit. Je n'étais plus qu'une ombre, j'avais de gros cernes noirs. Moi qui avais toujours mangé de bon appétit, même à l'hôpital, je ne pouvais plus rien avaler. La faim qui me taraudait avait complètement disparu et je passais mes journées allongée sur mon lit. Seule Maria osait désormais m'obliger à arpenter les couloirs pour faire un peu d'exercice. Au bout de quelques jours, je suis devenue une véritable loque. Je ne parvenais plus à calmer mes pensées, elles m'assaillaient avec une violence que je n'avais jamais connue. Et on a décidé de suspendre le traitement.

Un matin, alors que je contemplais le mur, allongée sur mon lit, Maria est arrivée en trombe dans ma chambre. Arrête de te comporter comme une petite vieille ! a-t-elle crié. Elle s'est un peu calmée, puis elle a poursuivi : Je te le répète, tu n'es pas à plaindre. Je ne vais pas encore te rappeler à quel point tu es privilégiée, mais essaie quand même de penser à tout ce que tu as. Ton apathie est grotesque. Tu t'abaisse. Prouve d'une manière ou d'une autre que tu veux vraiment quitter cet endroit.

En l'entendant prononcer ces mots, je me suis levée d'un bond. En aucun cas je n'aurais frappé Maria, je le savais, mais j'ai voulu lui faire peur. Qu'est-ce qu'elle avait, à me sermonner sur mes devoirs et responsabilités ?

Au lieu de la frapper, j'ai crié aussi fort qu'elle. Comment allais-je pouvoir quitter cet endroit si elle continuait à me poser des électrodes tous les deux jours ? Nous avons entendu des pas dans le couloir, et trois surveillants ont pénétré dans ma chambre. On ne tolérait pas les éclats de voix. Je me suis dit que Maria allait rejeter la responsabilité sur moi, mais elle a expliqué qu'elle venait de faire la leçon à la personne pourrie-gâtée que j'étais.

Après ses admonestations, ma fatigue s'était évaporée. Elle avait

réussi à me réveiller, et j'ai constaté avec honte que ses reproches étaient parfaitement justifiés.

Je suis sortie dans le couloir et je suis tombée sur Zahid, qui se dirigeait vers l'accueil. Je lui ai demandé ce qu'il fallait faire pour pouvoir partir. Il m'a dévisagée, puis il m'a brièvement répondu qu'il n'en avait aucune idée. Il n'était qu'infirmier.

Je ne sais plus quelle a été ma réaction, et je ne me rappelle pas comment je me suis retrouvée dans mon lit ce soir-là. À l'époque j'avais peur de mes rêves.

Bonjour, a dit Zahid. Je viens te poser le cathéter.

Ses mains tremblaient. Pour le calmer, je lui ai parlé d'autre chose. Je lui ai demandé quand il allait retourner en Afghanistan. Tout en me frottant le dos de la main il a répondu qu'il partait le lendemain matin. Et tu vas y rester combien de temps ? Deux semaines. Toute ta famille sera là ? Oui. Enfin, non ; pas ma mère. Elle n'a pas le courage d'y aller, a-t-il expliqué en m'enfonçant l'aiguille dans la veine. J'ai pris sur moi pour ne pas lui montrer à quel point il me faisait mal. C'est pourtant le mariage de son fils, lui ai-je fait remarquer pendant qu'il rinçait l'embout et le fixait avec le sparadrap. Quand on arrivait à l'usine, tout allait très vite ; l'embout devait déjà être en place. Ils n'avaient pas le temps de poser des cathéters. Il y a des choses dont je ne veux pas parler, a dit Zahid en quittant ma chambre d'un pas rapide. J'ai de nouveau entendu la voix de Maria : tu te conduis comme une petite fille gâtée, arrête de jouer les adolescentes, tu es adulte et mère de famille. Tu dois rentrer chez toi et t'occuper de tes enfants au lieu de rester ici où rien n'a de sens pour toi. Je me suis précipitée dans le couloir pour demander pardon à Zahid, mais il avait disparu. Un surveillant dont je n'ai jamais pu retenir le nom m'a prise par le bras et m'a fait regagner ma chambre. La séance n'est prévue qu'à dix heures, vous pouvez encore dormir un long moment. J'étais furieuse contre moi-même. Je me suis dégoûtée, je lui ai dit que je pouvais marcher toute seule. Je n'aurais jamais dû. Je faisais souvent ce genre d'erreur. Je devais me conduire de façon irréprochable si je voulais qu'ils ouvrent un jour la porte et me permettent de retrouver ce monde extérieur que j'hésitais à rejoindre. Ce monde que je n'avais jamais réellement choisi.

Est-ce que je le voulais ? Évidemment. Ne voulais-je pas plutôt rester ici ? Je ne sais pas. Tu te comportes bizarrement. C'est vrai. Je ne le ferai plus. Plus d'esclandres. Je le promets. Je me tiendrai à carreau. Quand ils n'auront plus rien à me reprocher, ils me laisseront partir. Et qu'est-ce que tu feras, une fois dehors ? Tu veux retrouver quoi ? La maison. Imagine que tu y pénétries. Que se passera-t-il dans

ta tête ? Tu t'assieds sur le canapé, et puis ? Je veux revoir les enfants. Nous allons vivre ensemble dans la maison. C'est ça. Qu'est-ce que tu leur diras quand ils viendront vers toi ? Tu as été absente longtemps. Tu te connais mal. J'ai toujours été proche d'eux. Tu as pris un gros risque en mettant les pieds à l'usine. Tu y as déjà séjourné plusieurs fois. Te promener dans les couloirs, ça t'apporte quoi ? Ton traitement, ça t'apporte quoi ?

J'étais devant mon lit. Le surveillant dont je n'ai jamais pu retenir le nom m'a dit de m'y allonger. Il a eu un petit rire, puis il est sorti.

Je ne comprends pas pourquoi ils s'obstinent, alors que le seul résultat du traitement est de me faire perdre la mémoire. Peut-être s'acharnent-ils à me faire tout oublier, même leurs noms. En tout cas, j'oublierai le mien. J'oublierai le temps que j'ai passé ici. J'oublierai l'usine.

On frappe à la porte. Aalif passe la tête par l'ouverture. Trois minutes, dit-il. Que suis-je censée faire pendant ces trois minutes ? Réfléchir ? Me préparer à franchir les quelques pas qui me séparent de l'usine ? J'attends. Il frappe de nouveau. On y va, My Lady, dit-il en souriant. Il a une couverture jaune sur le bras, on m'en enveloppera pour m'éviter de prendre froid quand je serai endormie. Je me lève. En sortant, je laisse la porte de ma chambre ouverte. Je marche aux côtés d'Aalif. Si je lui fausse compagnie on me rattrapera. Si je cours m'engouffrer dans un ascenseur, il ne démarrera pas. L'alarme se déclenchera et quatre, six, sept, dix surveillants arriveront en courant. Au tout début, quand j'ai essayé de m'enfuir, Mohammed a été le premier à accourir. Je vous ai déjà parlé de Mohammed ? Il avait l'air déçu. Comme si je lui avais réellement fait de la peine. Il m'a donné une tape dans le dos en me disant de marcher dans la bonne direction. Si on n'obéit pas, on se fait coincer. Il n'y a aucun moyen de se soustraire au traitement.

J'ai franchi les vingt pas qui me séparaient de l'usine. Je me suis cuirassée au-delà du raisonnable. Comme si j'allais au-devant de la mort. Peut-être espérais-je mourir, d'ailleurs. Avec l'anesthésie, il y a toujours un risque. Les médecins le savent. Ils font très attention, mais il arrive que des patients meurent sous narcose. J'ignore s'il y a eu des cas ici, mais je sais que le risque existe. Pendant qu'ils posent leurs questions – êtes-vous à jeun, portez-vous des prothèses dentaires ? – on nous prend la tension. Comme la mienne est basse, on me demande toujours si j'ai des vertiges en me levant. Je réponds invariablement que je n'en ai jamais eu. Il vaut mieux ne pas en avoir ; on tient à se montrer sous son meilleur jour devant les anesthésistes. C'est étrange qu'ils ne me reconnaissent pas. Depuis le

temps ils devraient savoir que je n'ai pas de vertiges, mais ils persistent à me regarder comme s'ils ne m'avaient jamais vue. L'anesthésiste fait un signe de la tête à l'étudiant qui se tient prêt avec le masque à oxygène. Pendant que je respire à fond, comme ils me l'ont demandé, je me dis que le produit ne va peut-être pas agir, qu'ils vont m'envoyer le courant alors que je suis encore éveillée. Je respire de nouveau à fond, j'imagine la douleur, j'essaie d'ôter le masque pour poser une question. Et à cet instant précis ils injectent le produit. Une ombre noire et froide étouffe ma conscience, puis ils me remettent entre les mains du neurologue, qui envoie le courant sans hésiter.

Je me demande ce qui se passe en moi quand je suis allongée à côté des autres endormis. Est-ce que j'éprouve un malaise ? Est-il possible de ne pas ressentir le va-et-vient que nous cachent les lourds rideaux ? Je pense que chacun d'entre nous perçoit la présence des autres. Peut-être croyons-nous que les personnes qui nous entourent sont nos frères et sœurs. La profonde léthargie dans laquelle nous sommes plongés nous empêche de nous retourner pour éviter de nous toucher. Tu dors d'un sommeil imposé, dans tes rêves évoluent les gens qui peuplent habituellement ta conscience et tu t'approches de plus en plus d'un lieu que tu crois être la mort. Tu assistes à tes propres obsèques, mais à l'instant où l'on va te porter en terre tu te retrouves soudain dans une chambre au sol plastifié fraîchement récuré.

On t'y a transportée sans que tu ne t'en sois rendu compte. L'infirmière y pénètre. On t'a fait basculer dans ton lit, à moins que tu n'aies pu t'y allonger sans quitter ton sommeil. Finalement tu es réveillée par ton propre cri. Tu ne sais pas où tu es. Tu ne reconnais rien. Ta panique lorsque tu te réveilles et t'aperçois que le monde réel est bien pire que tes rêves.

On ne s'habitue jamais au traitement. On commence par faire des rêves ouatés, mais au bout de quelques heures de confusion on se réveille en poussant un cri. Un de ces cris qui résonnent si souvent dans ce service.

Tu te réveilles à la vie comme un nouveau-né. Qui sont tes parents ? Qui t'apprendra à vivre cette vie que tu reçois en partage ? Personne. Personne ne te l'apprendra. Ici, ta vie n'est celle de personne ; c'est tout ce qu'on attend de toi.

Petite, il n'y avait pas grand monde à qui j'avais envie de ressembler. J'observais attentivement ma mère, mais je ne voulais pas être comme elle. Instinctivement, je savais que nous n'avions rien en commun. J'ai très vite compris qu'il me fallait une tâche à accomplir.

J'étais encore une enfant, mais je voulais faire quelque chose de vrai. Je ne pouvais pas me contenter de grandir et d'aller à l'école. À la campagne j'ai connu une fille qui avait quatre ans de plus que moi. Elle s'appelait Therese. Elle fréquentait une école du spectacle et m'a montré toutes les danses qu'on lui avait apprises. J'étais fière d'avoir une amie plus grande, mais elle n'a jamais voulu m'expliquer à quoi ressemblait la vie d'une fille de son âge. Elle m'acceptait parce que je faisais tout ce qu'elle me demandait. Nous étions peut-être dépendantes l'une de l'autre. Elle, des services que je lui rendais, et moi, de ce qu'elle m'apprenait. En compagnie de Therese, je savais ce que j'avais à faire. C'était tout.

Je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Ni heureuse. Mon enfance n'a été celle de personne. J'ignorais qui je voulais être, et cela me rendait vulnérable. J'attendais une sorte de révélation, et un jour elle s'est produite.

Nous étions allés dans l'archipel avec des amis de ma mère.

Ils étaient très politisés. De gauche. Ma mère ne parlait jamais d'elle-même, elle s'adaptait aux circonstances et souriait gentiment à tout le monde. On appréciait sa manière d'être. Elle avait beaucoup d'amis. Elle manifestait pour les droits des femmes, mais son engagement était superficiel. Elle n'était pas comme les autres militantes. D'ailleurs elle n'avait pas le temps de militer. Le théâtre occupait une grande partie de sa vie, puis elle devait veiller sur moi ainsi que sur mon frère et parer aux agissements de mon père. Elle n'avait pas une minute à elle.

Toujours est-il que les amis de ma mère n'ont cessé de discuter politique. Ils parlaient avec tout leur corps et je ne savais pas où me mettre. Daniella, leur fille, s'est approchée de moi. Elle m'a prise à l'écart. Elle était bien plus grande que moi, elle a dû se pencher pour me parler : Quand les enfants sont couchés, ils jouent de la guitare et fument de la marihuana. Elle a montré du doigt une serre : Ils la font pousser là-dedans. Elle m'a regardée dans les yeux. Elle attendait sans doute une réaction de ma part. Comme je n'ai pas répondu, elle m'a expliqué que c'était illégal. La police pourrait venir arrêter ses parents.

Il s'est passé quelque chose ce soir-là. Après le dîner, nous devions faire un tour en barque. Qui voulait venir ? J'ai levé le doigt. Je ne sais pas pourquoi, l'ambiance était étrange et je ne cessais d'observer Daniella, qui évitait mon regard. Anders, son père, a éclaté de rire. Ici, on n'a pas besoin de lever le doigt, a-t-il déclaré. J'ai demandé pardon. Ma mère était gênée, elle a eu un petit rire nerveux. Ma chérie, a-t-elle dit en englobant l'ensemble des convives dans un large geste, il n'y a que de gentilles personnes ici. On a tout laissé sur la table. Anders a

agité sa serviette pour annoncer que nous allions passer à autre chose. Il a pris sa guitare, qui était posée sur un fauteuil en rotin, et s'est mis à chanter. Nous avons tous joint nos voix à la sienne. Même Daniella. C'était une chanson dans une langue étrangère, une langue que je croyais connaître, mais que je n'arrivais pas à identifier. J'ai fermé les yeux pour essayer de me rappeler où je l'avais entendue. Je n'y suis pas parvenue, peut-être parce que le paysage et les gens qui m'entouraient ne s'accordaient pas avec la chanson. Celle-ci m'a paru familière, comme tant de choses qu'on a écoutées sans vraiment y prêter attention. J'étais toujours mal à l'aise quand ma mère chantait, je trouvais qu'elle chantait faux. Et puis, elle feignait de s'intéresser à la politique. Tout ça me troublait beaucoup.

Je marchais derrière les autres en donnant des coups de pied dans les cailloux. Je m'entraînais à les faire s'entrechoquer et voler en éclats. Quand j'y parvenais, on entendait un bruit de détonation. J'avais aussi l'habitude de frotter deux pierres l'une contre l'autre pour les rendre magnétiques. Ça créait un champ de force. Elles voulaient se rapprocher, mais finissaient par se rejeter. Le phénomène ne durait que quelques secondes. J'aimais bien l'observer. L'air semblait chargé d'une énergie dont j'ignorais le nom. Je me reconnaissais peut-être là-dedans. Dans ce désir de se rapprocher des autres sans en être capable.

Nous nous dirigeons vers la mer. Je ne me souviens pas s'il faisait encore jour ou si la nuit tombait déjà. La voix de ma mère résonnait en tête du cortège. Tout le monde riait et s'interpellait. Je me suis dit qu'ils se suffisaient à eux-mêmes. Puis une pensée m'est venue : j'allais pouvoir ramer. Je n'étais pas douée pour grand-chose, mais je savais ramer. J'y ai pensé si fort que les autres devaient certainement m'entendre.

L'eau était calme. Grise et luisante. J'aimais les promenades en barque. J'en ressentais le plaisir dans tout mon être. Et j'adorais les lacs. La mer ne me plaisait pas. Les vastes étendues, les horizons infinis me laissaient indifférente. En revanche, j'aimais beaucoup les lacs au goût de fer, je ne sais pas pourquoi. Les lacs, les pontons en bois, les nénuphars et les gerris qui marchent sur l'eau, comme Jésus. Ils y font des ronds avec leurs pattes. Je les aime sans doute plus que tout.

Mais ici je n'en verrais pas, ce n'était pas de l'eau douce. Quand l'eau n'est ni salée ni douce, quand elle est sans force ni caractère, on l'appelle comment ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, nous sommes toutes les deux emparées des rames, Daniella et moi. Elle s'est précipitée pour me rejoindre sur le banc de nage. Elle ne pouvait pas rester là, elle aurait dû le comprendre, mais elle s'est contentée de

regarder droit devant elle sans faire mine de vouloir se déplacer. J'ai voulu parler, mais je n'ai pas trouvé les mots. J'ai senti une brûlure dans ma tête, dans tout mon corps. J'ai fini par me lever, et j'ai dit que je voulais ramer seule.

Il y a eu un grand silence. Je ne me rappelle plus exactement ce qui s'est passé : m'ont-ils dévisagée, ont-ils échangé des regards ? Ma mère a eu un rire nerveux. Le père de Daniella a voulu arranger les choses : Ne pourriez-vous pas ramer ensemble, prendre chacune une rame, la barque est assez lourde. Je n'ai pas répondu. Je suis restée debout et j'ai senti une douleur derrière mes yeux, dans mes poignets. Ma mère s'est approchée d'un pas hésitant. Elle m'a caressé les cheveux : Qu'est-ce qui t'arrive ? Puis, comme je ne bougeais pas, son ton est devenu de plus en plus angoissé : Quelle importance, on va seulement faire un tour en barque. Sa voix enjôleuse quand elle m'a demandé de me rasseoir : On va seulement faire un petit tour. Tout le monde avait les yeux braqués sur moi, je le sentais, mais il était hors de question de me rasseoir, j'étais allée trop loin. Vous pourriez vous relayer, a continué Anders. Tu pourrais commencer. J'ai évité les autres du regard. Pour retenir mes larmes, j'ai compté à voix haute. Si je restais muette, elles jailliraient aussi inévitablement que la nuit succédait au jour, je le savais. Et comme je ne voulais rien dire, j'ai compté. J'ai compté d'une voix aussi forte que possible. Une fois lancée, je n'ai pas su m'arrêter. C'était le seul moyen d'empêcher les larmes d'inonder mon visage. J'aurais voulu disparaître, je regrettais de m'être mise debout, mais je ne pouvais plus revenir en arrière. L'humiliation était partout. Dans l'air que je respirais, dans mes pensées. J'implorais un miracle. Que faire ? La douleur se frayait un chemin derrière mes yeux. J'allais perdre, les sanglots allaient gagner la partie. Je ne parvenais plus à briser le silence en comptant. Quand mes larmes ont fini par couler, j'ai sauté de la barque. L'eau n'était pas profonde et j'ai pu gagner le rivage en pataugeant. Gênée par mes vêtements trempés, j'ai couru jusqu'à la route. Je savais qu'ils ne chercheraient pas à me rattraper. Ma mère dirait « laissez-la tranquille » ou quelque chose comme ça, puis ils s'éloigneraient dans la barque et je ne serais pas là. Et leurs paroles ne pourraient plus m'atteindre. J'étais consciente d'avoir détruit quelque chose, mais ça m'était égal. Tout m'était égal, mes larmes imbéciles et mon angoisse aussi.

De retour à la maison, je me suis demandé quoi faire. La table du jardin était toujours encombrée de verres et d'assiettes sales. Je suis allée dans les toilettes du dehors, je savais où elles se trouvaient. J'ai fermé la porte à clé et je me suis tout de suite sentie mieux. Assise sur le couvercle, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Puis le silence est retombé. En réfléchissant à ce qui s'était passé, j'ai conclu que

j'étais insupportable. Je n'étais ni une grande personne, ni une petite fille à qui on pouvait trouver des excuses. J'étais quelqu'un que je ne voulais pas être. J'étais trop enfantine pour une fille de dix ans, mais mon sérieux me barrait la route comme un mur. Je ne faisais rien pour me faire aimer, je ne souriais jamais, je ne répondais pas quand on me parlait, je me laissais entraîner par mes sentiments, j'étais nulle, mais je me croyais supérieure aux autres. Je m'imaginais un avenir grandiose, j'allais devenir une pop-star, j'écrivais des poèmes sur des bouts de papier froissés que je serrais dans ma main comme une arme. J'avais hâte que quelqu'un les lise. Pas ma mère, elle ne comptait pas, mais un personnage fictif avec lequel je m'enfuirais. J'essayais en vain de me figurer ses traits. Je me disais que mon véritable père finirait peut-être par découvrir mes poèmes et les apprécier. Je rêvais intensément d'un père différent.

À une époque, ma mère était en couple avec un homme appelé Tom. Il habitait une vieille maison située dans un quartier où je n'avais jamais mis les pieds. Il avait un cheval. Il faisait de l'équitation plusieurs fois par semaine. J'aimais son allure quand il allait à son club. Ses bottes, sa culotte à fond de peau, sa veste qui sentait le cheval. Tout le vestibule sentait le cheval. Je m'arrangeais pour permettre à ma mère de passer autant de temps qu'elle voulait avec Tom. Je me rendais compte que ça lui faisait plaisir. Tom me parlait d'égal à égale, il me traitait presque comme une adulte. Il ne comprenait pas pourquoi ma mère avait des rapports si superficiels avec moi. Il lui reprochait parfois sa façon de se comporter avec moi et mon frère. Quand il était question de ses enfants, le sang de ma mère ne faisait qu'un tour. Qu'il se mêle de ses affaires ; notre éducation, c'était son domaine. Assise dans le jardin broussailleux de Tom, je les ai entendus s'engueuler. Il devait y avoir une fenêtre ouverte, ou alors ils prenaient le café dehors. Tu n'as pas d'enfants, a-t-elle crié. Tu n'y connais rien. Tu n'as pas à me donner des conseils sur la façon de les élever. Ce sont mes enfants. Dans ma cachette, j'ai souhaité qu'elle meure. Comme ça, nous aurions pu nous installer définitivement chez Tom, mon frère et moi.

Au fond de moi, j'ai même souhaité que mon frère succombe à une maladie incurable. Nous l'aurions pleuré et je serais restée seule avec Tom.

Un jour, nous sommes descendus jusqu'à Mariatorget. Nous avons mangé des glaces italiennes ; elles étaient délicieuses et nous étions tous de bonne humeur, je ne sais pas pourquoi. Je me suis dit que j'allais peut-être avoir une petite sœur. J'avais toujours pensé que

j'aurais eu une position plus enviable si je n'avais pas été la benjamine de la famille. Avoir une petite sœur m'aurait bien arrangée. Mais rien, dans leurs paroles, n'a confirmé mes espoirs. Nous passions un bon moment, c'était tout. Pour un peu, je me serais crue à l'étranger. Les glaces étaient vraiment excellentes ; j'aurais voulu y retourner tous les soirs. Je n'ai pas arrêté de harceler ma mère. C'était l'été, le théâtre était fermé, elle ne jouait pas dans des festivals, elle n'avait aucune excuse pour ne pas passer son temps avec moi. J'étais heureuse. Je savais que c'était le bonheur. J'aimais beaucoup Tom ; je lui ai demandé si je pouvais l'accompagner au manège. Finalement, cela ne s'est pas fait, je ne sais pas pourquoi. Mais je me souviens d'un sentiment de sécurité. Le jardin. Mariatorget. Il m'a peut-être dit non, mais je ne crois pas. Puisqu'il me parlait comme à une égale. Une égale dont il avait la charge, mais une égale quand même. Il n'était pas gêné par notre différence d'âge. Pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi enfant qu'en sa compagnie. J'ai cru comprendre que l'équitation était son domaine réservé. Il voulait garder ça pour lui. C'était peut-être sa façon de se préserver, d'être seul pour réfléchir à ses rapports avec ma mère, qui ne voulait pas d'autres enfants. Comment l'aimer, alors qu'elle faisait tout pour éviter les sujets sérieux ? Mon père était depuis longtemps à l'hôpital et n'en sortirait sans doute jamais. Il ne prenait pas ses médicaments, il refusait l'aide des psychologues ; il s'est même braqué quand ma mère a réussi à lui obtenir un rendez-vous avec un célèbre professeur de psychiatrie. Il ne voulait pas guérir. Il avait décidé de rester à Beckomberga jusqu'à la fin de ses jours, disait-il à qui voulait bien l'entendre. Des repas à heures fixes et des gens qui s'occupaient de lui. Même si c'étaient des professionnels. Au service 86, il était chez lui. Il pouvait y organiser des tournois d'échecs qu'il gagnait toujours, faire croire à tout le monde qu'il avait eu une vie fabuleuse et se plaindre des injustices dont il s'estimait victime. Qu'il disparaisse, avec son infirmité et sa manière d'envahir notre existence. Lui qui ramenait des prostituées dans l'appartement de ma mère quand elle n'était pas là. Lui qui un jour a ouvert le gaz. Qu'il pourrisse dans les couloirs de l'hôpital. Ainsi je pourrais commencer une nouvelle vie avec Tom comme père. Rôle qu'il a bien voulu jouer jusqu'au jour où mon frère lui a lancé un couteau à la figure pendant le petit déjeuner. Terrorisée, je suis restée figée sur ma chaise, mais je me suis vite ressaisie. Je me suis dit qu'ils verraient enfin le vrai visage de mon frère – une petite crapule violente qui cherchait toujours la bagarre. Pourtant, ma mère a éclaté de rire. Elle a caressé la joue de mon frère, comme si elle prenait son parti. Puis elle a renversé son bol de lait caillé sur Tom. Ma mère faisait parfois ce genre de choses. Elle était impossible.

Tom s'est levé et nous a plantés là, ma mère, mon frère et moi. Tout

est redevenu comme avant. Le rêve dans lequel je m'étais complue a volé en éclats. Tom a compris que ma mère ne l'admettrait jamais dans notre triangle des Bermudes où tout finissait par faire naufrage et se briser. Je n'ai jamais osé demander à Tom si je pouvais habiter chez lui. Je n'ai jamais osé lui dire qu'il m'était impossible de vivre avec ma mère et mon frère. Je le savais, car j'avais connu le paradis. J'avais vu ce que c'était qu'une vraie famille. J'ai voulu crier, mais aucun son n'a franchi mes lèvres. Comme dans les cauchemars, je poussais des cris muets. Tom n'est pas revenu. J'ai compris qu'il me fallait lutter plus fort que jamais. Je devais résoudre ce conflit que ma mère balayait sous le tapis en riant, mais je n'ai rien osé faire. Vous entendez ? Je n'ai rien osé faire. Jamais je n'avais été aussi heureuse qu'avec Tom. Je voulais m'installer dans sa vieille maison, je voulais être sous sa garde. Tom allait me protéger de mon père. Mieux que ça : il allait devenir mon père.

Ma mère et Tom ont rompu ce jour-là. Couchée sous l'escalier, je les ai entendus parler. La voix calme de Tom : Le couple, c'est nous. Toi et moi, nous sommes des adultes. On ne va pas se laisser terroriser par ton fils. Tu ne peux pas le défendre quand il me lance un couteau à la figure. Peu importe qu'il soit en colère, il n'a pas le droit de faire ça. Et tu ne peux pas te contenter de rire comme si ce n'était rien. Pourquoi n'oses-tu pas le remettre à sa place ? Il a onze ans. Tu es sa mère. Assume ton rôle. Il ne demande que ça. Ce n'est pas à lui de régenter notre vie. Tu le comprends ? Je ne suis pas un homme mauvais. Je ne veux que votre bien. Je voudrais continuer à vivre avec vous. Es-tu sûre que tes enfants n'ont pas besoin d'aide ? Rien n'est normal dans vos rapports. Ton fils joue les chefs et ta fille ne dit jamais ce qu'elle pense. Tu ne t'en es pas aperçue ? Elle évite les sujets qui pourraient te déplaire. Et de temps à autre elle a des accès de violence. Je m'inquiète pour elle.

J'avais beau être terrifiée à l'idée que tout était gâché, je savourais chaque parole de Tom. Il parlait de moi. Il s'intéressait à moi. Il se demandait comment j'allais. C'est peut-être cette dernière querelle entre eux qui m'a fait comprendre que je devais arrêter mes bêtises et devenir une enfant qu'on pourrait aimer. Il fallait que je sois aussi indomptable que ma mère. Aussi forte. Mais en même temps je lui serais supérieure, puisque je serais aussi intelligente que Tom.

Des années plus tard, quand j'ai demandé à ma mère de me parler de Tom, elle a répondu avec désinvolture : À la longue, ça n'aurait jamais marché entre nous. Puis elle a ajouté – et ça m'a fait mal, alors que j'étais adulte et aurais dû le comprendre : Je ne l'aimais pas vraiment. Ce n'était pas aussi sérieux que tu l'imaginais.

Les toilettes du dehors sentaient le sucré, le bois vermoulu et le soleil. J'ai décidé de tout laisser tomber. La barque. Les autres. Ma façon de prendre des initiatives et de me retrouver coincée par mes propres bêtises. Cette manie exaspérante de pousser les choses si loin que je ne pouvais plus revenir en arrière. Je me suis tournée vers la petite fenêtre donnant sur le pré. Je me suis dit que tout s'arrangerait si je voyais un chevreuil. J'ai longuement contemplé le pré. De l'herbe haute, quelques fleurs, un silence absolu. Je me suis remise à compter, mais je me suis vite arrêtée. Finalement, j'en ai eu assez de surveiller le pré et j'ai pris le journal qui se trouvait en haut de la pile posée contre le mur. En le feuilletant j'ai soudain eu peur : et si je ratais l'apparition du chevreuil ? J'ai de nouveau levé les yeux. Je ne lisais pas le journal, je me contentais de regarder les photos en jetant un coup d'œil par la fenêtre de temps à autre. Au bout d'une heure je ne pensais plus au chevreuil. Il pouvait surgir et disparaître aussitôt, ça m'était égal.

Plongée dans le vieux journal décoloré par le soleil, j'ai soudain entendu des voix s'approcher. J'ai fixé des yeux la photo d'une petite fille. Je me suis demandé si c'était moi, elle me ressemblait beaucoup. J'ai eu le temps de lire ce qu'on disait d'elle, puis je me suis allongée sur le sol en faisant semblant de dormir. C'était mon truc pour échapper aux situations qui me paraissaient insupportables.

Seuls les mauvais souvenirs revenaient. J'aurais volontiers oublié les jours de mon enfance, mais je suppose qu'ils avaient été gravés dans mon cortex, où l'électricité ne parvenait pas. J'inventais plein de choses. Dans bien des domaines, j'ignorais tout. Comment se comporter dans une relation amoureuse, comment construire sa vie, comment entretenir ses connaissances ? Je n'avais rien appris. J'avais des périodes bonnes et mauvaises. Les mauvaises devenaient de plus en plus fréquentes, les bonnes de plus en plus rares. Moi qui avais toujours été incapable de rester assise longtemps, je passais désormais ma vie accroupie. J'essayais de fuir par tous les moyens. Je ne me supportais pas. Dès que je me mettais à réfléchir, mes erreurs revenaient me hanter. À quoi m'avait-il servi d'être si proche de mes enfants quand ils étaient petits ? J'espérais pourtant que le souvenir de cette époque leur permettrait de construire leur avenir, car je n'ai pas toujours été très présente par la suite. Je ne me contentais pas de me faire mal, comme à l'adolescence ; je leur faisais mal aussi, en les abandonnant pour errer dans ces couloirs. Et ne parlons pas de mon comportement aberrant, ni des semaines à rester allongée dans ma chambre, où la température pouvait monter jusqu'à cinquante degrés en été. Mes pensées entraient en ébullition, elles se transformaient en

une masse de chagrin refoulé. Là, devant mes enfants, devant leurs regards inquiets et leurs corps sur le qui-vive, je n'étais plus leur mère. Je devenais quelqu'un d'autre. Un personnage effrayant, indéchiffrable. Je leur faisais peur. Je faisais peur à mes enfants.

J'existais pourtant quelque part. Dans mes rêves je m'apercevais parfois, et j'entrevois le chemin à suivre.

Avec les enfants, je me trouvais à une époque différente, dans un bel appartement ancien. Ce devait être l'appartement où j'avais grandi. Je le connaissais mieux que n'importe quel autre endroit. Le séjour était rempli de petits lits en bois où des enfants dormaient, rêvant de la vie que j'allais leur faire découvrir. Ils étaient si nombreux, et j'étais seule. Ils n'allaient pas tarder à se réveiller, je serais obligée de courir à droite et à gauche pour les nourrir et leur apporter des vêtements, ils ne cessaient de se multiplier et ils étaient tous très beaux. Je les photographiais le soir quand ils regardaient la télévision, assis par terre. Des événements importants avaient lieu dans le monde, mais des choses plus importantes encore se passaient dans leur cœur ainsi que dans leur imagination, et je ne pouvais rien faire à part les regarder assez fort pour graver leurs rêves dans leur ADN et dans mes mains inquiètes. Je leur appartenais, ils étaient de plus en plus nombreux et je m'émerveillais devant leur beauté quand ils riaient. Je leur ai ouvert la porte, ils ont descendu l'escalier, traversé la rue et pénétré dans le jardin public, il y en avait partout, ils semblaient se réunir pour aller manifester, et leur cortège a quitté mon rêve. Au moment de me réveiller, j'ai voulu leur dire quelque chose, mais aucun son n'a franchi mes lèvres. Comme d'habitude. Maria m'a aidée à me lever, elle m'a appris que les convulsions s'étaient bien déroulées, que la séance avait été réussie. Et maintenant tu dois encore dormir un peu. Encore un peu. Dormir encore un peu. Dormir et ne plus te réveiller.

Tu vas mourir. Si tu ne meurs pas, tu vas quand même mourir un peu mais pas tout à fait. Tu vas perdre tout ce qui compte pour toi. Tu l'as déjà perdu. Tu es entièrement seule.

Vous ai-je dit que j'habite une ville horrible et une maison que je déteste ? Ça n'a pas d'importance. Mais c'était là que je devais retourner. J'avais acheté quelques meubles. Disposé quelques objets ici et là. Jamais je ne pourrais faire ce dont j'avais rêvé. Dans cette petite ville, je n'avais personne à qui parler. Aucun ami. Je baissais le regard pour passer inaperçue. Je haïssais cet endroit de toutes mes forces, j'aurais été capable d'engloutir la ville entière sous les eaux si seulement j'avais pu rassembler ma haine au lieu de la dilapider. Les plages se réduisaient d'année en année. Le vent soufflait en

permanence. Je refuse de prononcer le nom de cette petite ville.

Mais revenons aux toilettes du dehors et à cette soirée d'il y a si longtemps. Dans un des journaux, j'ai découvert la photo d'une petite fille participant à un camp de pionniers dans un village soviétique. Son regard m'a tout de suite attirée. Elle faisait partie d'un groupe, mais elle paraissait seule. Elle ressemblait à celle que j'aurais voulu être. Ses nattes aux rubans bleus, son foulard rouge, son chemisier blanc, sa jupe bleue et l'étoile rouge sur sa poitrine. C'était une enfant d'octobre. Elle venait de se distinguer en prononçant un discours devant les autres enfants et quelques pionniers plus âgés. Elle avait souligné l'importance de faire montre d'esprit soviétique dans toute sa manière d'agir. En pensant constamment au bien de l'Union soviétique, on pouvait oublier tout le reste. On n'était plus une enfant. On était déjà une camarade.

Enfant d'octobre. Pionnière. J'ai décidé d'adopter son allure, de me fondre dans le collectif. Voilà ce que j'ai découvert ce soir-là, après m'être désintéressée du chevreuil. Avant de me coucher par terre en faisant semblant de dormir. J'allais être transformée. Je m'étais vue en photo.

Ce n'était pas la peine de chercher des informations sur l'Union soviétique et le communisme : je savais que j'étais comme eux. Tout concordait. J'étais née au mois d'octobre. J'étais une enfant élue qui s'était égarée. Aucun être humain ne pouvait comprendre ce qui m'était arrivé, et mes camarades ne cessaient de m'appeler. C'étaient leurs voix que j'entendais au réveil.

Pendant plusieurs années j'ai porté l'uniforme des pionniers. Pour ma mère c'était gênant, mais je savais qui j'étais et ça me rendait plus forte. J'étais moins indécise. Moins fragile. Mais plus seule, car les autres élèves de mon école appartenaient à la grande bourgeoisie. Ils ignoraient la signification de mon uniforme. Certains parents avaient cependant expliqué à leurs enfants que j'étais fille de communistes et ils ont tous fini par m'appeler la Bolchevique. Quand on me demandait si je l'étais vraiment, je répondais toujours la même chose : non, je n'étais pas bolchevique, j'étais pionnière. Ça n'avait rien à voir. J'avais adopté une forme dans laquelle je pouvais me glisser. La forme nous rend libres. Je l'ai compris à cette époque, et ça m'a été bien utile plus tard. J'ai échangé ma famille contre un collectif qui n'existait pas, mais peu importe. Ma nouvelle vie me paraissait plus vraie que celle d'avant.

Jeune, je n'ai rien appris. Ni à l'école, ni plus tard, au début de ma

vie d'adulte. J'étais dans les couloirs de mon imagination, où il ne se passait pas grand-chose. Je n'écoutais pas de musique, je n'essayais pas de me trouver. Je ne menais pas la vie des autres adolescents. J'allais faire du cheval deux fois par semaine et je lisais beaucoup. Ma tête était vide et je ne pensais jamais à mon corps. J'étais sûre de moi, mais je n'étais personne. Dans mes rêves assez rudimentaires, j'étais une fille entourée d'autres filles. Il n'y avait ni parents ni garçons, nous faisions des randonnées en montagne, nous visitons de petites villes et participions à des parades militaires. Je vivais à une époque différente, tout en restant moi-même. Quand je résolvais des problèmes d'arithmétique dans mon école, j'étais une autre fille faisant la même chose dans l'établissement scolaire fréquenté par les membres du collectif. Cette opération de substitution pouvait s'appliquer à tout ce que je faisais. Je tenais à marcher en tête et à aller le plus loin possible sans m'arrêter pour me reposer : dans la vraie vie, je passais donc mes après-midi à parcourir les différents quartiers de la ville. Il était interdit d'avoir un petit ami et de jouer les intrigantes : c'est pourquoi je me désintéressais des garçons. Je croyais ainsi me donner un avantage sur les autres, puisqu'on ne pourrait rien me prendre. Je me suis inventé un personnage qui me convenait. Un personnage plus dur que je ne l'étais. Plus dur, plus fort et plus résistant, avec des qualités que je n'avais pas. Ce personnage a continué d'exister tant que j'ai eu besoin de lui. C'était sans doute la plus étrange de mes inventions. Je n'ai jamais cherché à comprendre ce que je faisais en étant l'autre fille.

Elle maîtrisait sa vie et je lui en étais reconnaissante. Même après avoir cessé de revêtir l'uniforme, j'ai continué à le porter intérieurement. En cas de nécessité, je pouvais toujours avoir recours à ce personnage. Il m'arrive peut-être d'y recourir encore.

Je suis restée enfant bien plus longtemps que je n'ai voulu l'admettre. À treize ans, mon corps n'avait pas encore commencé à se transformer. Je fumais déjà sur les quais du métro, mais je continuais à jouer à des jeux qui n'étaient plus de mon âge. Je ne pouvais me résoudre à abandonner certains livres ; je les connaissais par cœur et ils m'apportaient bien plus que les livres pour adultes. Quand le changement est venu, j'ai mis du temps à m'habituer à ce nouveau corps que je ne voulais pas découvrir. Je devenais agressive, je prenais des risques, je ne m'aimais pas. Les coups de foudre qui surgissaient soudain et me ravageaient intérieurement, je les prenais pour des signes de faiblesse. J'étais éperdument amoureuse du frère aîné de ma meilleure copine ; pour éviter de sombrer j'ai jeté mon dévolu sur son ami Erik. Erik m'impressionnait par ses talents. Il était champion d'escrime, on lui avait permis de sauter une classe et il était

particulièrement fort en maths, alors que je n'y comprenais rien. J'étais pleine d'admiration pour les matheux. Le frère de ma copine m'a raconté une anecdote : le professeur avait fait venir Erik au tableau pour résoudre une équation sur laquelle tout le monde s'était cassé le nez. Erik s'y est collé, mais il n'y est pas venu à bout non plus, et le professeur s'est exclamé d'un air déçu : *Tu quoque, Brutus !* Toi aussi, Brutus. Je ne sais pas pourquoi je me souviens encore de cette histoire. Sans doute parce qu'elle m'a beaucoup impressionnée. Avoir à la fois le don et la passion pour quelque chose, c'était grand. Prodigieux.

À l'époque, notre différence d'âge m'a posé un problème. Quand il a passé son bac, je terminais le collège. Certes, il avait sauté une classe, mais n'y avait-il vraiment que deux ans entre nous ? Ce n'était pas possible, il était bien plus adulte, bien plus mûr que moi.

Il me semble qu'Erik s'est débrouillé pour que cette différence d'âge ne me gêne pas trop.

Le jour où il m'a dit qu'il m'aimait, ma vie a changé. Erik m'aimait. C'était moi qu'il aimait.

Ça s'est passé dans la villa de Vallentuna, où il vivait. Quelques heures plus tard, j'étais assise au cimetière, en bas de l'église où nous avions si souvent fêté la fin de l'année scolaire. En fumant une cigarette, je n'ai cessé de répéter ses mots. Il m'aimait. C'était énorme. Important. Lourd de sens. Ma vie avait soudain pris un tournant sérieux.

Nous avons commencé à faire de la photo ensemble. Nous développons nos photos dans sa salle de bains. J'aimais le photographe. Je surexposais ses portraits de manière à rendre son visage presque invisible : on ne distinguait que les contours et la lumière. Mes photos me plaisaient. En sa compagnie je me sentais à l'aise. C'était quelqu'un d'ouvert. Avec lui, mon existence prenait une vraie consistance. Tout ce qui menaçait de s'écrouler, je parvenais à le maintenir debout. Mon père, qui se désintéressait en général de ce que je faisais, a rencontré Erik à deux ou trois reprises. Chaque fois il m'a dit :

Ne le quitte jamais, tu ne trouveras personne de mieux.

Ça m'a énervée. J'ai rompu avec Erik au bout d'un an et demi. Je crois que je m'étais réfugiée auprès de lui pour tenir en échec mesangoisses. J'y avais presque réussi.

C'est pendant un voyage Interrail à travers l'Europe, juste après la

fin du collège, que l'angoisse a envahi ma vie. Elle était sans doute là depuis longtemps, mais elle a soudain éclaté et a tout submergé. Nous étions en France, sur la côte atlantique, mes copines et moi. Nous avions fumé du hasch et je n'ai jamais pu me remettre de ce qui s'est passé ce soir-là. Tout à coup j'ai senti des vagues déferler en moi et j'ai couru comme une folle à travers la petite ville. Les vagues partaient de ma tête, descendaient jusque dans mes jambes, remontaient de nouveau et se brisaient contre mon os frontal. J'ai fini par retrouver la pension de famille où nous étions logées, je me suis précipitée dans notre chambre en refermant la porte derrière moi et je me suis allongée sur mon lit. J'avais beau m'agripper aux montants, il n'y avait rien à faire : les vagues continuaient à me frapper. Puis Nina est rentrée. Je lui ai demandé de se coucher sur moi, mais elle n'a pas réussi à me calmer.

Je n'ai pas retenté l'expérience, mais ma transgression un peu dérisoire a ouvert une brèche où l'angoisse a pu s'engouffrer. Dès que j'éprouvais la moindre inquiétude, elle revenait ; j'avais peur de revivre ce que j'avais vécu. Ça pourrait m'arriver n'importe où, à n'importe quel moment. Le déchaînement des vagues, leur déferlement violent qui se brise contre mon os frontal, je l'appréhende encore quand j'ai peur. Si je crains autant la solitude, c'est certainement à cause de la terreur qui s'est emparée de moi à cette époque. Car je la crains, aujourd'hui comme hier. L'angoisse m'a rapetissée, m'a rendue lâche et hypocrite. Je me suis adaptée à mon entourage avec une facilité surprenante. Je ne voulais pas rester seule. Je me fuyais, comme on fuit quelqu'un qu'on n'a pas envie de croiser dans les couloirs de l'école. Au lycée, je sortais avec des garçons minables, et je n'ai cessé de me rappeler les mots de mon père. Ne le quitte jamais. Comment avais-je pu quitter Erik pour ces fils à papa ? Certes, aucune de ces histoires n'a duré, mais elles ont été pénibles du début à la fin. Mon amie Nina sortait aussi avec un de ces types ; je ne le qualifierais pas d'idiot, mais presque. Nina était douée pour les maths ; un jour, alors qu'elle aidait son petit copain avec ses devoirs – elle lui trouvait peut-être des qualités, après tout –, la mère du garçon a déboulé dans la chambre de son fils en lui disant :

Tu te fais aider par une nana ?

Tout était de ce niveau. Quand mon professeur de suédois lisait à voix haute une de mes rédactions, ou quand j'étais la seule à oser me lancer dans une explication de texte, je récoltais souvent des sarcasmes. « Dans un vase brisé, les roses demeurent des roses. » Comment interpréter cette image ? Mes camarades en étaient incapables.

Les rédactions étaient la seule chose qui comptait à mes yeux. Avant d'en commencer une, j'avais un trac épouvantable, comme si ma vie en dépendait. C'était peut-être le cas, d'ailleurs. Et alors je n'hésitais pas à me montrer importune : je harcelais le professeur pour qu'il corrige les copies au plus vite. Il ne se pressait jamais.

Il fallait être bon élève. Et on avait le droit de briller.

Les élèves de ma classe portaient des noms qui sentaient la fortune ancienne. Celle qui vous donne de l'assurance et vous garantit le succès. On voyait à leur façon de se tenir qu'ils n'avaient rien à redouter. Je leur enviais sans doute leur aplomb, leur façon de traverser la cour du lycée, leur manière de s'asseoir sur leur chaise, cet air de prendre possession de la salle de classe. Et nos professeurs n'y étaient pas insensibles ; certains étaient même en admiration devant eux. C'était le cas de notre professeur d'histoire, Rolf Rendel. Il adorait s'adresser à eux en utilisant leur nom de famille. En quelle année a eu lieu la bataille de Lützen, mon jeune monsieur Adelswärd ? Comment a débuté la Révolution française, von Halle ? Leijonhuvud ? Fredrik Gyldenstolpe ? Ils connaissaient tous la réponse. Je m'appliquais à faire mes devoirs, mais mon intérêt pour l'histoire ne s'était pas encore éveillé. Je ne parvenais pas à faire vivre dans ma tête les différentes époques historiques, et j'étais souvent incapable de répondre quand M. Rendel m'interrogeait. Il avait une passion pour la France et l'histoire française. Le traité de Versailles – qu'est-ce qui l'a rendu possible, mademoiselle Boström ? Merde. Pourquoi devais-je me laisser humilier par ce crétin ? Je n'ai rien dit. Sauf une fois.

Au premier semestre, quand je sortais encore avec Erik, j'étais souvent absente. Ma mère était en tournée, elle parcourait la Suède en jouant une comédie stupide intitulée *Soir de marché*, où elle devait parler le dialecte du Småland. Elle faisait peine à écouter, les dialectes n'étaient vraiment pas son fort. Je vivais seule dans l'appartement. Heureusement, mon père était à l'hôpital ; sinon il n'aurait pas manqué de s'amener. Il ne l'a pas fait, mais il m'a téléphoné. Il s'était mis dans la tête d'avoir avec moi une vraie conversation, chose dont il avait toujours été frustré à cause de ma mère, d'après lui. Il était dans une phase maniaque et je n'ai pas pu placer un mot. C'était incroyable, tout ce qu'il avait à me dire.

Tu es comme Andrej.

Andrej était le meilleur ami de mon frère. Il était exceptionnellement brillant. Très doué pour les maths, il fréquentait un lycée scientifique où l'on pouvait aussi choisir des langues vivantes en option. Il avait appris le russe en un rien de temps. Il parlait déjà six langues. Certes, il était trilingue de naissance, puisqu'on parlait le

suédois, l'espagnol et le français chez lui, mais il a aussi appris l'italien et l'anglais en plus du russe. Quand j'étais au collège, il venait souvent chez nous le dimanche pour m'aider avec les devoirs de maths. Et il était copain avec mon frère.

J'ai protesté :

Je ne suis pas comme Andrej. Andrej est un prodige, je ne suis pas comme lui. Pourtant, mon père n'a pas voulu en démordre. Non seulement j'étais d'une intelligence supérieure, mais ça me venait de lui. Comme toutes mes qualités. Ta mère ne t'a rien apporté, a-t-il dit d'un ton sentencieux. Tout vient de moi.

Je ne crois pas, ai-je rétorqué. Je ne ressemble à aucun de vous deux. Qu'est-ce qui te prend tout à coup ? Depuis votre divorce, tu ne m'as pas offert un seul cadeau d'anniversaire et tu n'es même pas foutu de filer de l'argent à maman, alors que tu touches une énorme pension d'invalidité. Tu n'as qu'à comparer son salaire à ce qu'on te verse. En plus, elle subvient à nos besoins et ne cesse de travailler, alors que tu es incapable de faire quoi que ce soit. Tu es un nul, heureusement que tu es à l'hôpital, comme ça tu ne peux pas venir foutre le bordel ici. J'espère qu'on ne te laissera plus jamais sortir, et tu l'espères aussi ; pour une fois, on est d'accord tous les deux. Et si tu raccrochais et cessais de m'appeler ?

Je ne disais que des banalités, car c'était facile. Rien d'important ; j'étais trop lâche. Et ça se terminait toujours de la même façon : il fondait en larmes. Je suis l'homme le plus seul de la terre, disait-il en pleurnichant. Quand il était maniaque, il reprenait toujours son dialecte du Norrland, c'était un signe précurseur : il remontait la pente après avoir passé des mois au lit, il se mettait à chanter et à parler en dialecte, puis il allait en ville claquer du fric. Ce n'était pas bien méchant, mais ça me provoquait des maux d'estomac. Quand il vivait encore à la maison, je l'évitais de mon mieux. Je ne rentrais pas. Je dormais chez des amis, je mentais en disant que j'avais l'accord de mes parents. Je passais la nuit chez les uns ou chez les autres, car mon père avait conclu un pacte avec ma mère : malgré leur divorce il pouvait continuer à habiter chez nous. Elle avait pourtant d'autres hommes dans sa vie. La situation devait être extraordinairement humiliante pour lui, mais ça ne l'a pas empêché de continuer à venir. Même quand il a eu son propre appartement. Quand il allait bien, il débarquait à la maison, faisait à dîner, jouait aux cartes avec mon frère et moi et nous préparait des petits pains au lait. J'avais beau adorer ses petits pains, tout ça était insupportable. Pourtant, on ne s'en est jamais plaints à ma mère, je ne sais pas pourquoi. Peut-être mon frère a-t-il fini par dire quelque chose, car mon père a cessé de

venir et nous sommes restés seuls à la maison quand ma mère était au théâtre. Enfin, pas entièrement seuls : nous avions de jeunes filles au pair, mais je ne me plaisais pas en leur compagnie. J'avais le sentiment d'être seule. Dans notre famille, ce qu'on ressentait comptait plus que tout.

Mon père ne cessait de nous répéter qu'il avait perdu sa mère à l'âge de treize ans et qu'il avait dû s'occuper de ses petits frères et sœurs. Qu'il avait suivi des cours du soir pour devenir ingénieur, qu'il avait fait vingt kilomètres à ski tous les jours pour y assister.

Je sais, papa. Tu me l'as déjà raconté des centaines de fois.

Sa dernière phrase m'ébranlait toujours.

Puis venait sa remarque obligatoire : Votre mère a tout détruit en demandant le divorce. Nous étions une famille heureuse, disait-il en sanglotant.

Je ne lui ai jamais rappelé qu'il nous avait persécutés, qu'il avait failli nous tuer en ouvrant le gaz, qu'il avait frappé ma mère, qu'il nous avait terrorisés mon frère et moi. Je n'ai jamais parlé de ce qu'il nous avait fait quand nous étions seuls avec lui à la campagne, car je ne pouvais le dire à personne. Nous étions petits et je ne sais même pas si mon frère s'en souvient. C'est pourtant lui qui a réussi à y mettre fin. Mon père avait un certain respect pour mon frère.

Ta mère est une pute, s'est-il énervé.

Ça m'a mise hors de moi : C'est toi la pute. Qui c'est qui ramenait des prostituées, qui c'est qui les laissait se pavaner dans les robes de maman quand elle n'était pas là ? Qui c'est, la pute ?

Il avait horreur de se faire contredire. Il a explosé :

Qu'est-ce qui te prend ? Tu ne sais pas à quel point c'est difficile pour moi ? Personne ne me dit bonjour. Personne.

J'ai été obligée de raccrocher et de débrancher le téléphone. Mais ça m'embêtait, car je ne pouvais pas savoir si quelqu'un m'appelait. Quelqu'un d'important, le frère de Nina par exemple, dont j'étais amoureuse alors que je sortais avec son meilleur ami. On peut être amoureux de deux personnes en même temps : c'est malheureux, mais c'est ainsi. Mon amour pour Erik était là en permanence, évident et paisible ; mon amour pour Magnus était sous-jacent, il se rallumait de façon inopinée et me rendait désespérée.

Nina elle-même pouvait aussi me téléphoner. L'idée de ne pas pouvoir lui répondre me donnait mauvaise conscience, car j'allais chez elle dès que je pouvais, rien que pour rencontrer Magnus. C'était

humiliant ; nous jouions aux cartes, au rami, auquel mon père adorait jouer aussi, et je perdais toujours. Je n'étais pas douée pour les cartes, et ça m'ennuyait de paraître stupide aux yeux de Magnus.

J'étais seule dans l'appartement, je ne savais pas faire la cuisine et je me nourrissais de tartines de craque-pain au fromage. Mes pensées tournaient en rond, mes angoisses réapparaissaient et il ne me restait plus qu'à appeler des gens qui voudraient bien m'héberger pour la nuit. Ça me prenait mon énergie, ça me rongeaient, les vagues déferlaient de nouveau en moi. Erik ne comprenait rien, car j'hésitais à lui expliquer pourquoi je débarquais chez lui et me comportais si bizarrement. Tu ne pourrais pas te calmer un peu ? À force de sécher les cours, j'ai été convoquée par mon professeur principal. Ses collègues et lui s'inquiétaient pour moi ; si je n'assistais pas à tous mes cours jusqu'à Noël, on ne pourrait pas me donner mon bulletin trimestriel. Dommage, ai-je répondu : je serai absente pendant une semaine, car je pars en Égypte avec mon petit ami.

Vous avez tout pour réussir, a-t-il dit. Ce n'est vraiment pas le moment de partir.

Je vous promets d'être présente à tous les cours au trimestre prochain. Vous avez ma parole. Mais je tiens à ce voyage.

Vous vous droguez ? m'a-t-il demandé. Ça m'a plongée dans le désespoir, car je ne me droguais pas. À moins que... Il m'était quand même arrivé de fumer du hasch, et je m'en voulais toujours. Ça se voyait sur ma figure ? On se rendait compte que j'étais sur une mauvaise pente ? Je restais au lit jusqu'à midi, je me tournais et me retournais en transpirant, j'allais au lycée pour déjeuner à la cantine, puis je repartais. Je m'atablais dans les cafés pour écrire. Dans l'un des cafés que je fréquentais, une jeune romancière passait ses journées à noircir les pages d'un grand cahier. Elle écrivait en fumant, je l'admirais beaucoup et je lisais tous ses livres à mesure qu'ils paraissaient. En les lisant, je ne cessais de me dire que je l'avais vue. Que je l'avais vue écrire le livre que je lisais. Le reste du temps, je me baladais en ville pour me calmer les nerfs. En classe, j'avais du mal à suivre, je ne faisais pas mes devoirs, j'étais à la traîne et je ne connaissais personne. Est-ce que je me droguais ? Pourquoi cette question ? Était-ce à cause de mon allure ? Je me promenais dans une vieille veste en cuir marron et je m'étais teint les cheveux en rouge. Avais-je l'air d'une junkie ?

Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? ai-je demandé.

Vous n'êtes jamais là. Nous nous inquiétons pour vous. Nous avons essayé de téléphoner à votre mère, mais personne ne répond.

Je lui dirai de vous appeler. Je ne me drogue pas ! Je ne me suis jamais droguée ! C'est ce que vous pensez ? Donnez-moi mes notes. Peu importe qu'elles soient mauvaises. Au prochain trimestre vous allez voir ce que vous allez voir.

En rentrant, j'ai appelé Erik pour lui raconter mes malheurs. OK, a-t-il dit, tu peux venir chez moi. J'y suis allée, mais je ne me suis pas sentie mieux pour autant. Contrairement aux autres fois.

Quelques jours plus tard, nous avons pris l'avion pour Le Caire. Grâce à Erik, nous avons vu tout ce qu'il fallait voir. Il se promenait avec un plan de la ville, il avait le sens de l'orientation et je me contentais de le suivre. Il était si bien organisé, si beau ; j'avais le sentiment de me fondre dans sa manière d'être. Je devenais enthousiaste. Sincère. Audacieuse. Nous avons visité les pyramides, les musées. Nous nous sommes promenés dans les rues, et j'ai été prise d'une telle euphorie que j'ai dit à Erik que je l'aimais. Il a répondu qu'il m'aimait aussi. J'étais vraiment persuadée de l'aimer, je sentais bien que la vie avec lui était la vraie vie ; celle que je menais à la maison et au lycée n'était rien à côté. Nous avons pris un taxi jusqu'au canal de Suez, et Erik a posé toutes sortes de questions au chauffeur. Où habitait sa famille ? N'était-ce pas merveilleux de vivre dans un pays à l'histoire aussi riche ? Comment avait-on construit le canal ? Comment avait-on fait pour empêcher la mer de tout inonder ? Y avait-il eu des morts ? Erik était passionné d'architecture. Le chauffeur n'a pas cessé de klaxonner tout en commentant ce qu'on voyait à travers les vitres. Les quartiers, les cafés, les immeubles inachevés. Au Caire, les conducteurs klaxonnaient tout le temps ; les bruits nous réveillaient de bonne heure dans notre petit hôtel minable et cela nous excitait beaucoup. Erik me parlait avec passion de tout ce que nous découvriions et je me demandais pourquoi je n'éprouvais pas la même exaltation que lui. Pour moi, le plus important était de me trouver ailleurs. Avec lui. Dans un endroit qui n'avait rien à voir avec la vie que je menais d'habitude. Pourquoi n'avais-je pas eu le même choc que lui en découvrant les pyramides ? À moi, ce qui m'avait surtout plu, c'était de me promener dans le désert à dos de dromadaire. Erik y avait consenti pour me faire plaisir, mais il disait que c'était un truc de touristes. Ça n'avait pas autant d'intérêt que d'explorer Le Caire à pied.

Le souvenir le plus précis que je garde de cette excursion, c'est le spectacle d'un gros navire traversant le canal de Suez, à l'endroit précis où la Méditerranée rencontre la mer Rouge. Deux mondes qui se touchent. J'avais le sentiment de voir quelque chose de plus grand

que la vie. Il soufflait un vent chaud, le sable volait et on voyait à peine que le ciel était blanc. Pas couvert de nuages blancs : d'une blancheur absolue. Le chauffeur du taxi ne cessait de parler. Tout à coup il s'est tourné vers moi :

Vous avez un petit ami très sympa. Il faut être gentille avec lui. Je n'étais pas gentille ? Que savait-il de moi ? Rien. Il fallait que j'exprime mes pensées d'une manière ou d'une autre. Je ne pouvais pas continuer à me renfermer sur moi-même. Nous sommes rentrés en Suède, et le lendemain j'ai rompu avec Erik. J'allais me transformer, et il n'y avait pas de place pour lui dans ce processus. J'allais devenir une élève modèle. J'allais assister à tous mes cours. Même si j'étais malade. D'ailleurs, je ne l'étais jamais. J'allais mettre de l'ordre dans ma vie, ne plus rester dans le flou.

Rompre avec Erik serait terrible. Il n'avait que des qualités, il ne comprendrait jamais pourquoi je ne voulais plus sortir avec lui. J'ai passé la journée à rassembler mes forces. Je devais mettre ma décision à exécution. Ensuite, j'avais rendez-vous chez le coiffeur. J'allais me faire teindre en brun foncé et me faire couper les cheveux en bob. Assise à la fenêtre, je contemplais le parc, en proie à la nervosité. Quand Erik a sonné à la porte, je me suis levée d'un bond pour lui ouvrir. Il m'apportait un bouquet de roses d'une couleur très pâle. Jamais je n'avais vu de fleurs aussi belles. Je ne l'ai pas remercié, je n'ai rien dit. Je suis allée dans ma chambre. Erik m'a suivie. J'ai posé le bouquet sur mon lit, je me suis tournée vers lui et je lui ai annoncé que je voulais rompre. Il ne m'a pas crue.

Les fleurs, c'était peut-être un peu trop, je te l'accorde. Mais ce n'est pas une raison pour faire la tête.

Si. C'est fini entre nous.

Quoi ? Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

Je dis que c'est fini entre nous.

Arrête.

Erik m'a regardée avec un sourire ; il devait penser que je faisais une crise d'angoisse ou je ne sais quoi. En tout cas, il refusait de croire que je parlais sérieusement.

Je ne lui ai donné aucune explication. De toute façon, je n'aurais pas su quoi lui dire. Mais j'étais persuadée que je devais me reprendre en main et qu'il n'y avait plus de place pour lui dans ma vie. Sans doute parce que je n'étais personne en sa compagnie. Ou parce que Magnus m'avait dit que je me lasserai de lui. Je l'ai mis à la porte et

suis allée me faire couper les cheveux. En sortant de chez le coiffeur j'avais l'air de quelqu'un d'autre. J'ai repris les cours avec assiduité. Je n'en ai pas manqué un seul, le passé était terminé, ma mère est rentrée de sa tournée et tout est redevenu normal. Tout allait bien, m'a-t-il semblé. Je n'avais plus d'angoisses. J'avais trouvé un truc pour les éloigner. Quand je les sentais arriver, je me concentrais sur autre chose. Sur ce que je lisais, ou sur mon apparence. J'ai décidé de me maquiller et d'être bonne élève. Pas forcément la meilleure de la classe, mais bonne. J'allais briller encore plus dans les matières où j'étais déjà forte et je m'appliquerais autant que possible dans les autres. Seules les maths étaient irrattrapables, mais j'avais de la chance, car notre professeur était alcoolique. « Dans la salle des profs, on me court après avec une lampe à souder », disait-il toujours. Il était souvent absent et ne savait pas enseigner. Il en était conscient et me donnait toujours la moyenne, car il avait honte de lui. Dans les autres matières, je n'ai eu aucun mal à améliorer mon niveau plutôt médiocre, et puis les *comeback kids* plaisent toujours. Au second trimestre, mes notes se sont envolées.

Ma mère n'a pas cessé de m'embêter. Erik lui manquait, elle ne comprenait pas pourquoi je l'avais quitté. Un jour, elle a remué le couteau dans la plaie :

J'ai croisé Erik en ville. Il avait l'air triste.

Alors j'ai voulu l'appeler. Mais... J'allais mieux. J'étais devenue quelqu'un d'autre. Que mon professeur principal m'ait demandé si je me droguais m'avait beaucoup secouée, et j'ai pris du plaisir à effacer tous les points d'interrogation. Je ne m'habillais pas comme les autres filles, je ne portais pas des vestes Canada Goose rouges ou des fringues de ce genre, mais je croyais ne pas trop me faire remarquer. C'est pourquoi j'ai été si ébranlée quand mon professeur de sciences économiques et sociales m'a humiliée devant la classe entière. Ce connard de Gert Lienhart était membre du parti libéral conservateur ; avant les élections il faisait du porte-à-porte pour vanter les mérites des politiques libérales, et en classe il ne cessait de répandre son purin idéologique. En trois ans de lycée, je ne l'ai pas entendu mentionner Olof Palme une seule fois.

Ses interrogations commençaient inmanquablement par la même question : Qui est Margaret Thatcher ? Ça l'amusait. Thatcher était son idole. Il fallait répondre Premier Ministre, Grande Bretagne, Tory. J'ai répondu que j'ignorais totalement qui était cette dame. Lienhart ne l'a pas oublié et, à la première occasion, il ne m'a pas ratée. Réfléchissez. Réfléchissez. Vous ne connaissez vraiment pas la réponse ? Je me suis énervée et j'ai dit non. Alors il a eu cette réplique que je ne suis pas

près d'oublier :

Évidemment, puisque vous traînez dans la rue le soir, entre Sergels torg et le Dramaten.

Je suis restée interloquée. Le sang battait dans mes tempes. Que voulait-il dire ? Que j'achetais de la dope sur Sergels torg ? Tout le monde s'est esclaffé. Je ne me suis pas défendue. Je me suis contentée d'encaisser. Aujourd'hui encore je me reproche de ne pas lui avoir posé la question : Que voulez-vous dire ?

Ce salopard de Lienhart a compris qu'il était allé trop loin. Il a décidé que le cours était terminé. J'ai tout raconté à ma mère, qui a piqué une colère terrible. Pendant trois mois, elle lui a téléphoné tous les soirs à six heures. Invariablement, c'était sa femme qui répondait. Désolée, Gert n'est pas là. Je n'ai pas eu à lever le petit doigt pour décrocher la meilleure note jusqu'à la fin de l'année. Et je n'ai jamais dit qui était Margaret Thatcher.

Voilà nos professeurs : des colériques, des alcooliques, des crétins.

C'est pourquoi Lena Ragne, notre professeure de philosophie, me paraissait si merveilleuse. Les garçons la détestaient ; ils la traitaient de connasse sous prétexte qu'il n'y avait pas de programme à étudier dans la matière qu'elle enseignait. Il fallait simplement répondre à ses questions de façon à prouver qu'on avait compris un certain nombre de notions. Comment s'appelle le courant de pensée qui prétend changer le malheur en bonheur d'ici vingt ans ? Ils sont restés muets, et j'en étais ravie. Avant les devoirs sur table, Lena Ragne nous distribuait une photocopie avec les explications des concepts qu'il fallait connaître. Il suffisait d'une demi-heure pour les apprendre. Le reste était une question d'intelligence. Le plus drôle, c'était que des parents faisaient pression sur elle. Aux réunions de parents d'élèves, elle avait droit à des remarques :

Vous avez vu les résultats de Hasse ? Vous tenez absolument à être la seule à ne pas lui donner la moyenne ?

Il m'arrive encore de penser à son cours sur l'existentialisme. Elle nous a demandé de ne pas prendre de notes. Ce que je vais vous dire, vous ne l'oublierez jamais.

L'homme se définit par ses actions. Par ses actions et ses non-actions. Ce n'est donc pas seulement ce que vous faites, mais également ce que vous ne faites pas, qui vous constitue en tant qu'être humain.

Vous devez inventer votre propre morale. Vous êtes condamnés à la liberté.

Comment avais-je atterri là ? Dans les couloirs du lycée d'Östra Real, parmi les gosses de riches ? En réalité, j'étais comme eux. Je m'adaptais si bien à mon entourage que j'en avais honte. Je faisais partie du groupe, alors qu'en secret je me considérais comme quelqu'un de différent. Un jour je me suis retrouvée dans un sauna de Djursholm avec une bande de filles et de garçons qui me dégoûtaient, que je ne connaissais même pas et qui regardaient des films pornos en balançant leurs mégots dans le jacuzzi. Là, j'ai atteint une limite. Jusqu'où peut-on tomber ?

Pendant ces années-là j'ai mené deux vies parallèles. En apparence j'étais comme mes camarades. Non pas une fille de la grande bourgeoisie – on ne peut pas faire semblant de l'être, c'est quelque chose qui est inscrit dans votre moelle épinière, dans vos gènes. Mais j'obéissais aux règles non écrites d'Östra Real. Je n'ai jamais dit aux autres élèves que j'étais social-démocrate.

Que ma mère soit actrice au Dramaten devait leur paraître exotique dans le bon sens du terme. Parmi leurs parents, nombreux étaient ceux qui fréquentaient le théâtre pour se retrouver à l'entracte dans le foyer de marbre et boire du champagne. Un peu de l'éclat de ma mère rejaillissait sur moi. J'étais acceptée. Et qu'ai-je gagné en retour ? Mon malaise n'a fait que s'accroître quand j'ai commencé à sortir avec les garçons du lycée. Non pas Oscar – il était gentil et n'a jamais vraiment été mon copain. Mais Greger, qui a été mon petit ami pendant une semaine au moment du bac. Comparé à Erik... Avec Erik, j'avais vécu tant de choses ; avec Greger, rien. Nous avons tous les deux été soulagés quand nous avons rompu et qu'il a retrouvé son ancienne copine. Si j'ai tenu le coup, c'est parce que j'ai su m'endurcir. Finalement, j'ai émergé des trois années les plus difficiles de ma vie, non pas indemne, mais sans succomber à l'angoisse. Et avec de bonnes notes. Qui ne m'ont servi à rien : pour les formations universitaires auxquelles j'ai postulé, on ne m'a demandé que mes notes de suédois. Franchir la porte du lycée pour la dernière fois m'a ôté un poids. Mais que faire de ma nouvelle liberté ?

Ivre d'alcool et de joie, j'ai quitté la morne fête organisée en notre honneur pour rejoindre Magnus et ses copains chez Nina. Et pour retrouver Nina aussi, bien sûr ; sa présence me rassurait. Elle était toujours si gentille avec moi. J'avais envie d'aller au Hunky Dory, une nouvelle boîte, mais je voulais rentrer de bonne heure, car je ne tenais pas à me retrouver complètement rétamée. En même temps, j'avais peur de rentrer seule dans l'obscurité. On ne sait jamais sur qui on peut tomber. Je pouvais me faire agresser, on pouvait m'embarquer de

force dans une voiture. Nina n'ignorait rien de mes craintes, elle me connaissait mieux que quiconque, elle me raccompagnait toujours, puis elle retournait s'amuser. Et c'était si excitant de l'entendre tourner la clé dans la porte d'entrée vers trois ou quatre heures du matin. Avant de s'endormir, elle me racontait ce qui s'était passé, avec qui elle avait parlé, et je restais éveillée en essayant de me fondre dans son récit. Après une soirée au Hunky Dory je n'arrivais jamais à trouver le sommeil. Pourtant, je me limitais toujours à trois bières et m'interdisais les alcools forts. Je savais combien je pouvais boire sans faire de bêtises et me rendre ridicule aux yeux de Magnus. Au Hunky Dory on ne risquait pas de rencontrer mes camarades de classe ou leurs semblables. Nous, on nous laissait entrer parce qu'un des patrons de la boîte était un cousin éloigné de Nina. Nina et Magnus n'étaient pas des gosses de riches ; je les trouvais extraordinairement intelligents, chez eux on parlait de choses intéressantes et leur mère venait souvent se joindre à nous. Je me plaisais en sa compagnie, mais j'étais encore plus heureuse quand Magnus se montrait attentionné avec moi. Ce qui lui arrivait parfois quand il était d'humeur à ça. Je l'aimais si fort. Dès qu'il passait devant moi ou qu'il me frôlait, j'avais des frissons. Je l'aimais plus que je n'avais jamais aimé Erik. C'était stupide, mais c'était ainsi. Magnus, avec qui je ne sortais jamais, comptait plus pour moi que n'importe qui d'autre. Chez Nina et lui je pouvais laisser tomber mon personnage d'Östra Real. En même temps, ça me perturbait, car ils n'avaient que faire des sujets dont je pouvais parler à l'aise. Nous ne discussions jamais littérature ou théâtre. Ainsi j'échappais à l'obligation de briller, mais je me taisais beaucoup en leur compagnie. Pour vaincre ma timidité et participer à la conversation, j'avais besoin de boire.

Je prenais pourtant du plaisir à cultiver ma réserve, mais c'était aussi un bonheur d'y renoncer. De la laisser tomber comme un vêtement qu'on fait glisser le long de son corps. Pour atteindre une communion plus profonde. Plus authentique et significative.

Comparée au personnage tapageur que j'avais adopté à l'Östra Real, ma réserve avait quelque chose de vrai. Je n'étais moi-même qu'en la compagnie de Nina et Magnus. Je n'avais plus besoin de mentir, de me travestir, de bâtir des défenses si fragiles que je risquais de me retrouver toute nue au moindre coup de vent. Je reniais si facilement celle que j'étais. Pourquoi ? Pour paraître ? Pour briller avec ma culture littéraire, avec ma capacité à analyser n'importe quel poème, alors que je ne savais même pas épeler le mot intégrité ?

Pourquoi me faire du mal en évoquant les souvenirs de ces années-là ? Cette époque n'est-elle pas finie et enterrée ? Depuis, j'ai quand même fait du chemin. Tous les adolescents sont violents envers eux-

mêmes. Grandir n'est pas un jeu d'enfant.

Cette phrase, je l'ai déjà écrite. Ces phrases répétées, ça m'énerve. Mais ce sont peut-être les plus importantes.

Je n'aurais sans doute pas dû aller aussi loin. Mais jusqu'où étais-je allée ? J'étais restée moi-même, ma coupe bob n'était pas un travestissement. Il y avait pourtant une sévérité en moi, une peur de perdre quelque chose d'important. Et pire encore : j'étais consciente d'avoir participé à un jeu de pouvoir, sinon à un harcèlement. D'avoir contribué à édicter les règles, à décider qui avait le droit de jouer ou non.

À quoi tout cela peut-il me servir aujourd'hui ? Dans cette marge où j'évolue, où je m'accroche à ma douleur pour échapper à des choses plus cruelles encore ? La solitude, le sentiment de ne plus être aimée, de ne plus savoir aimer. Dans mes rêves, mes enfants m'appellent et je suis dans la merde jusqu'au cou. Moi qui ne peux plus me réfugier dans les bras de quelqu'un, qui n'ai personne à qui m'agripper. Vaincue par l'existence. Et qui tenait la hache ? Lui ou moi ? Ou personne ? Ai-je fui la vie ? Y a-t-il eu un appel que je n'ai pas entendu ? Quelque chose qui m'attirait, quelqu'un qui me parlait d'une voix plus claire, qui me voyait marcher sous les rafales de vent, terrorisée, et régresser vers ces confins de l'âme que je ne connaissais que trop ? Les chemises de nuit si douces, les repas à heures fixes, le lit, le lit, le lit.

Réveille-toi. Je te l'ordonne. Réveille-toi !

L'obscurité visqueuse de la dépression, son néant, sa mort éveillée, voilà ce qui m'attend quand je m'enfonce. Il n'y a plus de mots, plus de conscience, seulement ce lourd sommeil et cette angoisse qui enserre tout, matin, midi et soir.

Ton angoisse, chaque matin au réveil, quand tu comprends enfin avec chaque fibre de ton corps que tu dois affronter une nouvelle journée.

Tant de fois je me suis réveillée en croyant que tout était redevenu normal. La maison, les enfants, mon mari déjà au travail dans son bureau à l'étage.

Je pensais qu'il était écrit dans les astres que ce serait toi et moi. Je te l'ai dit quand tu as annoncé que tu voulais divorcer. J'avais cessé depuis longtemps de me comporter comme si c'était le cas, m'as-tu fait remarquer, puis nous avons pris la voiture et nous nous sommes promenés dans la campagne. Nous avons discuté, c'était le printemps,

tout était en fleurs, et je me suis dit que là, en ce moment précis, le monde allait s'effondrer autour de moi. Mais il y avait aussi la joie paradoxale de pouvoir communiquer avec toi, malgré cette ambiance de mort et de vie en sursis. Nous nous sommes parlé, il y avait belle lurette que tu ne t'étais pas adressé à moi de cette façon. Comme si tu avais quelque chose à me dire. C'était toi et moi. Pour la dernière fois.

Par la suite, ma joie m'a paru étrange. Qu'ai-je ressenti dans la voiture ? Une sorte de résurgence : la vie était là, intensément, dans les couleurs du printemps et entre nous. Dehors et dedans. Il m'a semblé que nous parlions trop lentement, comme si nous étions sous l'eau. Nos voix étaient à la fois proches et lointaines. Les mots prenaient une résonnance plus ample. Un poids plus grand. Et tout devenait clair. Je n'avais pas peur. Pas à l'époque. Je me sentais capable de tout supporter. C'était ainsi. Je suis capable de tout supporter. Tout. Je n'ai peur de rien.

J'ai toujours eu une haute opinion de moi-même. On n'avait pas besoin de me dire que j'écrivais bien. Je le savais, même pendant les périodes où je n'écrivais pas : il me suffirait de m'asseoir pour faire venir les mots. Je le savais, comme on sait qu'on peut tuer quelqu'un dans un combat. Donne-moi le couteau. Je vais te tuer. Contre toi, je gagnerai toujours. Les mots de mon père m'avaient fait croire que je pouvais tout réussir. Non, c'étaient mes propres mots, quand rien ne brouillait ma vue. Je rêvais parfois de guerres, rien que pour me sentir invincible. C'est sans doute la mégalomanie inscrite dans mes gènes qui se déploie de temps à autre.

J'ai toujours su que je pouvais écrire comme s'il y allait de ma vie.

Il y va de ma vie. La vie n'est pas absurde quand je n'écris pas, j'ai les mots en moi, j'attends seulement que la lutte commence, et j'ai une telle capacité de travail que tout chante. C'est si facile. Je suis le cours des mots, et ils tombent juste. Si ce n'est pas le cas, je le sens immédiatement. Je suis prise d'angoisse, je n'hésite pas à jeter cinquante pages si elles me conduisent au mauvais endroit. La plupart du temps, les mots me conduisent au bon endroit. Je sais que je devrais en être reconnaissante. Je me moque de ce que pensent les autres et je demande rarement conseil. J'ai parfois besoin de tes réflexions quand j'hésite, quand j'ai honte de ce que j'écris ; pendant les années où nous avons vécu ensemble tu m'as souvent aidée à avancer. Tu me connaissais si bien, quelques pages suffisaient pour te faire comprendre où je voulais en venir, tu me lançais le mot qui me manquait quand j'étais en panne. Écris plutôt, disais-tu quand je boudais ou perdais mon temps. Et je me disais la même chose, car je

n'écoutais que ma propre voix. J'appréciais ton oreille absolue, mais je tirais davantage profit de la mienne. J'avais le sentiment de lâcher les chevaux. De foncer dans la nuit, tirée par un attelage, tout en étant baignée de lumière. Je savais que les chevaux m'attendaient à l'écurie. Ils avaient mangé à leur faim, ils donnaient des coups de sabot dans les murs, ils s'impatientsaient. Enfin, te voilà. Ils étaient tout excités quand je les attelais ; les craintifs devant, pour que les sages puissent les réfréner. Mais les turbulents voyaient mieux dans l'obscurité. Il ne me restait plus qu'à monter sur le siège du cocher et leur lâcher la bride. Comme dans un film de Mauritz Stiller. Les chevaux de Selma, dans *La Saga de Gösta Berling*. Non, c'étaient les miens. Les miens uniquement. Avec des chevaux pareils, aucun danger d'embarquée. Ils étaient tous noirs. C'était un plaisir. C'était la liberté. La liberté.

Quand j'étais enfant, j'adorais le moment où nous lâchions les chevaux au galop après avoir pénétré dans la forêt. Ce n'était pas comme lorsqu'ils s'emballaient. C'était de la joie pure. Les forces qui se libéraient. Ne faire qu'un avec le cheval, prendre appui sur les étriers, se pencher en avant et laisser courir l'animal. Les chevaux aussi adoraient ça. Ce qui se passait dans la forêt était une sorte de secret. Nous n'en parlions jamais. Il nous arrivait de dire que nous avions fait un beau galop, mais nous n'évoquions jamais la sensation de toute-puissance que nous éprouvions en fonçant à toute allure.

Mais il était aussi très agréable de tenir les rênes serrées et de faire un galop rassemblé. Puis nous laissions les chevaux rentrer au pas. On sait instinctivement combien de temps on peut tout lâcher, profiter de la liberté et savourer la vitesse avant de reprendre le contrôle. Galoper dans la forêt, c'était presque mieux que d'écrire.

Au stage d'équitation, on nous a permis de nous baigner avec les chevaux. Nous pénétrions dans l'eau en les montant à cru. Quand le cheval se mettait à nager, nous nous accrochions à son encolure. Les chevaux nageaient sans faire attention à nous ; certains de mes camarades ont pris un coup de sabot dans la jambe, mais cela ne m'est jamais arrivé. Le corps complètement détendu, je me laissais aller. Comme à présent.

Ai-je protesté ? J'aurais pu refuser. Refuser de franchir la porte de l'usine.

Pas à l'époque où j'étais incapable de me défendre. À l'époque, je n'aurais rien pu faire.

Mais plus tard ? Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Parce que cela m'était égal ? Pas du tout. Je ne voyais pas d'issue, et je me suis laissé

entraîner. Quand l'heure était venue, je quittais mon lit et parcourais les vingt mètres sans dévier de mon chemin. Je ne pouvais pas leur dire que je n'avais pas besoin de leur traitement. Il ne m'a pourtant servi à rien.

Personne ne m'écoutait.

J'étais hospitalisée sous contrainte, j'étais un danger pour moi-même et pour autrui, je ne pouvais prendre aucune décision. C'étaient les règles. Sans me connaître, des gens parlaient de moi dans un dossier qui me suivait de médecin en médecin. Lois sur l'hospitalisation d'office. Perception altérée de la réalité. Instabilité émotionnelle. Latence de réponse dépassant une minute. Prescription de Haldol envisagée.

Des restrictions. Et quoi encore ? Il y avait toujours quelque chose à corriger, à appliquer, à régler. Intensité maximale de l'électricité. Si on diminuait l'intensité, les effets secondaires étaient moins nombreux, mais le traitement perdait en efficacité.

Comment se fait-il que je sois restée là, semaine après semaine, dans un temps sans commencement ni fin ? Qui décidait de ma vie ? Pourquoi avais-je capitulé ? Qui tirait les fils ?

Il n'y a aucune réponse. Aucune réponse précise, vraie. Je me contente des miettes de la table des maîtres. Je reconnais tout ce qu'on veut, je fais mes trois cents mètres dans le couloir, on m'a dit de marcher. On ne me propose que ce couloir et je ne proteste pas.

Je ne trouve pas mon chemin. Je n'ai rien appris.

Est-ce que je veux mourir ?

Je ne sais pas. Même ça, ce n'est pas clair dans mon esprit. Mourir réellement. Y a-t-il quelque chose de l'autre côté ? Me faudra-t-il répéter indéfiniment mes erreurs ? Je n'imagine pas d'enfer pire que cela. Qui tient à la vie ? Tout le monde tient à la vie. Tu dois la chérir, comme on dit. Pourquoi pas ? *Let's do it for the sake of my enemies.* Je me lève. Je fais un pas dans le couloir.

Mes erreurs m'ont appris à considérer la vie comme un devoir. Des enfants naissent, les uns après les autres. Je suis venue au monde pour m'occuper d'eux. Je le sais. Il m'a coûté cher de l'oublier. Bien trop cher. Cela ne se reproduira pas.

Des patients sous médicaments se serrent sur le canapé. Ils font semblant de regarder la télévision. On y diffuse une sorte de débat.

Je poursuis mon chemin, croise un médecin qui rentre chez lui. C'est un des pires. Alexander. Je décide de le transpercer du regard.

Son cœur bat fort. A-t-il peur de moi ? Aalif et Zahid me voient passer. Je ne sais pas ce que je fais. Je marche peut-être dans mon sommeil.

Qui êtes-vous, chevaliers de l'obscurité ? Qui d'entre vous ose fouler du pied ce terrain dangereux ? Venez ici, où tout se dissout et s'évanouit. Ne laissez pas votre chagrin alourdir votre lassitude. Déposez ici vos fardeaux et faites un pas vers l'usine. Cet état bienheureux. Entre lumière et obscurité. Dans tes rêves, un cri te réveille. Oui, tu t'en souviens. Leurs petits corps. Ta joie en les mettant au monde.

J'étais amoureuse de notre fille qui venait de naître, je ne cessais de la contempler. Ce temps merveilleux où j'étais à elle, où elle était à moi. Anna est curieuse et intrépide. Elle parcourt les sentiers de la vie sans tomber. Elle peut tout ce que tu ne peux pas. Aller de l'avant. Tes enfants savent le faire. Ils s'appartiennent, car ils n'ont jamais connu de dangers. Pourquoi est-ce que je mens ? Pour que nous puissions tous dormir sans faire ce rêve sans fin. Ce rêve qui ne sert plus à rien. Tu as toujours été si pessimiste. Tu n'as pas de but, tes mains sont remplies de larmes. Essuie-les, comme tout le monde. Redresse-toi. Voilà. Que vois-tu ?

Je vois Zahid distribuer des médicaments. Il porte des vêtements blancs et des sabots vert menthe en plastique. Tu ne vois rien d'autre ? Si, dans mes rêves. Fais un rêve, alors. Un rêve ? Si seulement je pouvais. Ces journées touchent à leur fin. Quelqu'un s'empare de ma vie et s'en va. D'accord. Nous apportons tout ce que nous avons. Tu nous vois à l'autre bout du couloir. Certes, nous ne sommes pas nombreux. Mais vous êtes forts, n'est-ce pas ? Nous sommes tes plus vifs désirs. Vraiment ? Tu nous épuises comme si nous étions tes amants. Éteins le feu. Laisse l'eau se répandre. Nous allons tous sombrer. C'est facile. Cesse de respirer. Cesse d'être celle que tu es. D'accord. J'obéis. Pourquoi pas ?

Parle distinctement, comme ta mère te l'a appris. Ce n'est pas difficile, malgré les médicaments. Nous étions assises près de la fenêtre du hall, et je m'efforçais de parler d'une voix qui ressemblait à la sienne. Vous parliez de quoi ? Nous parlions distinctement de couchers de soleil, et les couloirs de l'école s'étendaient devant moi. Ils me faisaient parcourir mon enfance. Il me suffisait de les suivre et de me mettre à genoux dans ma robe blanche. Je vois encore l'air horrifié de la pasteure quand je lui ai dit que j'avais communiqué sans être baptisée. J'avais lu attentivement la lettre. On n'y disait pas qu'il fallait être baptisé. Trois messes et une communion. Dans les papiers qu'on m'avait envoyés, on ne mentionnait rien d'autre. Je m'étais

sérieusement préparée. Personne ne m'avait parlé de baptême.

La confirmation, c'était mon idée. C'était moi qui avais trouvé l'adresse du manoir de Graninge, où avaient lieu les retraites. Deux semaines plus tard, mon frère était assis dans l'église, les bras croisés. À la réception qui a suivi, ma mère m'a offert avec réticence une croix en or. Et un exemplaire du *Livre de la beauté* publié par *Vogue*, pour faire contrepoids. Pendant la retraite, il a plu sans discontinuer. J'étais soulagée au moment de partir. Que Dieu me pardonne. La pasteur a alpagué ma mère, elle voulait apprendre à ouvrir les bras de façon plus sensuelle. Est-ce que ma mère pouvait l'aider ? Ma mère a dû faire un effort pour ne pas éclater de rire. Elle était roublarde, elle savait se débrouiller pour faire plaisir à tout le monde. Avec un sourire, elle a montré à la pasteur comment ouvrir les bras. Elle jouait encore un rôle, je le savais. Son sourire en était la preuve. La pasteur ne s'en est pas rendu compte. Elle n'a pas compris qu'on riait d'elle derrière son dos.

Je suis rentrée avec ma mère et mon frère. Mon frère n'a pas dit un mot pendant tout le trajet, mais j'étais heureuse de me retrouver à la maison. On m'avait assez reproché cette histoire de confirmation et c'était une délivrance de sentir ma mère me prendre dans ses bras. Voilà, tu es de retour, a-t-elle dit en me caressant le dos. C'était une erreur ; tu ne crois tout de même pas en Dieu, n'est-ce pas ? Bien sûr que non, ai-je répondu. On a tous ri, puis on est allés au cinéma.

N'y a-t-il aucun souvenir que tu évoques avec plaisir ? Quelque chose dans ta jeunesse ou au début de ta vie d'adulte dont tu te souviens avec fierté ? La voix de Maria, une voix que j'ai l'habitude d'entendre. Sommes-nous de la même famille ? Je ne sais pas quoi penser de Maria. Pourquoi est-elle toujours là ? C'est pénible. Elle ressemble à certains personnages de films d'horreur. Une petite femme douce qui s'introduit partout, se fait inviter aux déjeuners du dimanche et se rend indispensable grâce à sa bonté, ses encouragements et sa piété. Et puis, quand tout le monde dort : le couteau qui m'éventre du cou jusqu'au pubis. Sang, mort, chagrin putride. Aux obsèques, elle est assise au dernier rang de la petite église de campagne, un sourire aux lèvres.

Pardon, Maria. Pourquoi suis-je devenue si docile ? Plus d'accès de colère. Rien que les repas, le couloir, le traitement. Aucune visite. Je ne connais pas cette ville. Je ne m'y suis jamais promenée.

Sa voix gutturale cède la place à la mienne. Des paysages, un air limpide. Mon excitation se mêle à un sentiment d'irrationalité. Je suis dans un petit avion à hélices. Il y a une tempête de neige, du brouillard, nous allons atterrir. Quand les roues sont sur le point de heurter la piste, nous nous élevons de nouveau. L'avion est secoué. Olivia a peur. Je lui explique que c'est le quotidien des pilotes. Survoler les montagnes, ils font ça tout le temps. Ce sont les meilleurs pilotes du monde. Il n'y a aucun danger. Vraiment aucun. Nous allons rendre visite à ta mère, dans l'ouest de la Norvège. Je ne m'en réjouis pas. Nous sommes coincés dans ce petit avion à hélices, entre Bergen et Førde. Les moteurs vrombissent, l'avion redescend, s'apprête à se poser, semble plonger en piqué. Nous allons atterrir, dis-je à Olivia. La neige, les mâts d'éclairage, l'obscurité noire. Ça y est. Nous atterrissons.

Encore une fois les moteurs nous soulèvent. La neige à l'extérieur, nous à l'intérieur. À la troisième tentative infructueuse je me dis que nous allons tourner en rond jusqu'à tomber en panne de carburant. On ne peut atterrir nulle part, la terre n'existe plus.

Je vais te réciter un poème, Maria. Il est pour toi. Tu le reconnaîtras.

Allein

*Es führen über die Erde
Straßen und Wege viel,
Aber alle haben
Dasselbe Ziel.*

*Du kannst reiten und fahren
Zu zwein und zu drein,
Den letzten Schritt
Muß du gehen allein.*

*Drum ist kein Wissen
Noch Könne so gut
Als daß man alles Schwere
Alleine tut.*

Herman Hesse, dit Maria. Un beau poème. Effrayant, mais juste.

Pourtant, quand j'y réfléchis, la solitude n'est pas si terrible. Elle est là. Pour tout le monde. Ce poème te plaît ?

C'était notre première leçon d'allemand, au lycée. On nous a dit de l'apprendre par cœur.

Et tu t'en souviens toujours ?

Bien sûr.

Maria me sourit :

Tu as une bonne mémoire.

Oui, j'apprends facilement par cœur.

Je reviens, je dois distribuer des médicaments. C'est bientôt l'heure du goûter, il faut que tu manges quelque chose, tu es bien trop maigre. Si tu ne manges pas, nous serons obligés de te donner des boissons nutritives. Et quand on se reverra, je voudrais bien entendre la réponse à ma question.

J'ai mangé un morceau de pain de Gênes et je me suis immédiatement sentie mal. Je ne tolérais pas le sucre. Mon père était diabétique. Il faisait pipi dans un récipient en verre ; puis il y jetait un comprimé pour contrôler sa glycémie. Bleu foncé, c'était parfait ; vert, c'était correct ; rouge, c'était passable, puis venait l'orange et enfin le jaune, qui était un très mauvais signe. Chaque matin je regardais la couleur. Quand mon père m'a emmenée en voiture chez mes cousins de Vännäs, un petit village près d'Umeå, ma mère m'a dit de lui donner du Dextrosol toutes les deux heures. C'étaient des comprimés de glucose qui faisaient rapidement monter le taux de sucre dans le sang. Tout s'est bien passé, on a fait un voyage agréable, mon père était de bonne humeur. Il m'a appris à faire du ski de fond sur les pistes éclairées. On en faisait tous les soirs. J'adorais ça. Mona, la sœur de mon père, le regardait d'un air exaspéré. J'aimais beaucoup mes cousins Peter et Petrus.

Ils étaient si différents. Peter avait un caractère placide. Il est devenu policier, et il a repris la maison de ses parents, où il vit toujours. Petrus est un poète de talent. Je suis fière de lui. Jamais je ne rate l'occasion de préciser que nous sommes cousins. C'est quelqu'un à part. Il mène sa vie comme il l'entend. Il a une famille merveilleuse, il va à la pêche et écrit des poèmes.

Peter et Petrus. Ainsi que Urban et Ulf, mes cousins de Luleå. Ils étaient bien plus âgés que moi et je les admirais beaucoup. Aller dans le Norrland, que je persiste à appeler le Norrbotten, me manque

énormément. Depuis la mort de ma grand-mère adorée, je me sens étrangère là-haut. Ulf, si joyeux, et Urban, plus retors, ont leur famille, leur travail, la pêche, la chasse. Inga-Britt et Stig sont devenus vieux.

C'était une digression, Maria. Je répondrai à ta question. Quand tu auras le temps de m'écouter.

J'ai le temps maintenant. Je vais aller chercher du thé.

Je viens avec toi.

Devant le chariot, j'ai hésité entre le thé et le café. Le café était un excitant, il faisait battre le cœur, je devrais arrêter d'en boire, mais j'en ai quand même pris une petite tasse. J'avais peut-être le trac, sans vouloir l'admettre. Nous sommes retournées dans ma chambre, Maria s'est installée sur la chaise, elle m'a adressé un regard d'encouragement. Je devais cesser de tourner autour du pot, mais j'avais peur de ce que j'allais dire. J'ai fini par me lancer.

J'ai fait un stage de réinsertion dans une école. J'étais en arrêt-maladie depuis des années, les personnes qui s'occupaient de moi ont fini par se décourager : Il n'y a vraiment rien que vous puissiez faire ?

Grâce à mon amie, on m'a acceptée dans l'école de sa fille. J'y allais tous les matins. Au début, j'étais complètement désorientée. J'étais assise à côté d'élèves de quatrième année du primaire, je les aidais dans toutes sortes de matières. Le suédois, l'anglais dont ils venaient de commencer l'étude. Et même les maths. Je constatais avec satisfaction que je comprenais les problèmes pas trop compliqués et que je parvenais à leur expliquer comment les résoudre. À la fin de la journée je me plongeais dans les manuels de collège que j'avais trouvés dans la salle des profs. Tout ce que je n'avais pas compris, enfant. Ma rage, quand je rentrais de l'école et que mon père me lançait le défi qu'il avait imaginé en m'entendant ouvrir la porte d'entrée.

Pelle a treize oranges et en donne trois à Nora. Puis ils achètent un kilo et demi de pommes au marché. Un kilo coûte sept couronnes et comprend sept pommes. Ils donnent la moitié des fruits à Lisa qui, à son tour, en donne trois à Eva. Combien de fruits ont-ils au total, et combien en a chacun ? Pelle a payé les pommes avec un billet de cinquante couronnes. On lui a rendu la monnaie, qu'il a donnée à Nora pour qu'elle achète des glaces. Combien d'argent lui reste-t-il ?

Pas un sou, bien sûr ! a rigolé mon père pendant que mon frère s'empressait de calculer le nombre de fruits qu'avait chaque enfant.

Je n'arrive pas à suivre, ai-je dit. Pendant que je me beurrerais une tartine, mon père m'a expliqué comment raisonner, mais je ne l'ai pas

écouté. Puis il a voulu jouer aux cartes, et ensuite aux échecs. Quand j'en ai eu marre il m'a proposé de rejouer une des parties de son manuel pour débutants. Tu veux gagner ou perdre ? Tu veux être Karpov ou Kasparov ?

Je passais donc mes journées avec les élèves, et j'étais étonnée de voir à quel point ils étaient différents. Une des filles faisait des scènes terribles ; après les activités périscolaires elle était fatiguée, elle ne se sentait pas bien, ou alors elle voulait peut-être me tester : elle criait qu'elle voulait mourir. J'en ai parlé à son père.

Dans ce cas, on sait à quoi s'attendre ce soir, a-t-il répliqué. Puis il a poussé un soupir : encore une nouvelle assistante éducative ! J'étais qui ? Qu'est-ce que je faisais là ? Un stage de réinsertion ? Ça ne lui inspirait aucune confiance.

D'autres élèves ne disaient jamais rien. Surtout les garçons. Ils ne s'intéressaient guère à leurs études, certains avaient beaucoup de retard. Les filles étaient bien plus éveillées ; elles jouaient déjà les intrigantes de manière très sophistiquée. Qui était admis dans le groupe ? Qui était exclu ? Qui décidait pour les autres ? Ça pouvait vite basculer, il suffisait d'un faux pas.

Après un changement d'affectation, un garçon ayant de gros problèmes scolaires et relationnels s'est retrouvé dans la classe que je me plaisais à considérer comme la mienne. L'instituteur était un homme âgé et expérimenté, le garçon a rapidement fait des progrès. J'étais ravie de m'installer à ses côtés pour l'aider. Il parlait peu et ne prononçait que des monosyllabes. Parfois il quittait sans raison la salle de classe. Dans ce cas, j'allais le rejoindre dans le couloir, je m'asseyais auprès de lui et je ne disais rien pendant un long moment. Je me contentais de lui tenir compagnie. Souvent nous y restions jusqu'à la fin du cours, et même pendant la récréation. Et je parvenais à le faire parler. Il me racontait sa passion : la batterie. Il connaissait les batteurs de tout un tas de groupes dont j'ignorais l'existence, et je l'interrogeais sur ses études de musique, qu'il venait de commencer. Je l'accompagnais à ses leçons au conservatoire, à côté de l'école. Là, il n'avait aucun problème. À l'école aussi, ça allait mieux. Certes, il lui arrivait encore de quitter la salle de classe sans crier gare, mais je le suivais toujours et comprenais vite s'il avait envie de parler ou préférait garder le silence. Une sorte de complicité s'est installée entre nous et j'ai été très touchée le jour où il s'est tourné vers moi pour m'adresser un sourire.

Mon stage était censé durer un semestre et il n'a jamais été question

d'un poste fixe. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si on me l'avait proposé. Je n'avais aucune formation pédagogique et ne comptais pas faire des études pour devenir institutrice, mais je me plaisais à l'école. Me lever chaque matin, travailler toute la journée et retourner à la maison. Aider ce garçon et passer mes soirées à résoudre des problèmes de maths. Reprendre tout ce que j'avais négligé enfant. Je ne l'ai dit à personne. Que je révisais le programme de maths du collège. Ça m'amusait. À la fin je m'en sortais très bien.

Quelques années plus tôt, j'avais publié un recueil de poèmes et travaillé comme dramaturge dans un théâtre important. Faire un stage de réinsertion dans une école pouvait paraître une déchéance. Mais entre-temps j'avais connu les premières manifestations de ma maladie, et je n'étais plus aussi forte quand je me suis retrouvée dans mon appartement à me demander ce que j'allais faire.

Mon travail d'assistante éducative me convenait tout à fait. Chaque journée se déroulait sans incidents. Je n'étais pas heureuse, mais je n'avais plus d'angoisses. Je faisais quelque chose. Le temps passait. À la fin de l'année scolaire on a organisé une fête ; on m'a demandé de servir des glaces, et j'ai chanté des chansons avec les enfants. Nous nous étions bien amusés pendant les répétitions, mais je n'avais pas songé à la présence de leurs familles. J'étais à peine plus jeune que leurs parents, et je me retrouvais à chanter avec leurs gosses, comme une imbécile.

En servant les glaces, je fixais le sol du regard. J'avais hâte que la fête se termine. Quand les gens ont commencé à partir, j'ai poussé un soupir de soulagement. J'ai nettoyé la glace qui avait coulé sur les bancs, j'ai balayé les vermicelles de sucre tombés par terre. J'étais encore en proie à la honte quand la mère de Ville, le garçon dont je m'étais occupée, s'est approchée.

Je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour mon fils. Vous avez été formidable.

Nous nous sommes dévisagées, les larmes aux yeux. J'ai eu peur d'éclater en sanglots et j'ai continué de fixer le sol. Merci à vous, ai-je répondu.

Voilà un bon souvenir, ai-je dit à Maria. Puis j'ai quitté ma chambre, car j'ai senti mes larmes revenir en parlant de Ville. Maria s'en est rendu compte et elle ne m'a pas retenue.

N'avais-je vraiment pas d'autres souvenirs ? Je voyais le commencement, mais pas la fin. Les enfants qui se succédaient : j'étais de nouveau enceinte au premier anniversaire du précédent. Je me

rappelle tous les films que nous regardions, l'ambiance dans l'appartement, les compotes, le collectif de parents que j'appréciais tant. Les enfants avaient chacun leur personnalité, ils étaient si différents. Même physiquement. C'était une joie. Un sujet d'émerveillement. Nous en parlions sans cesse, nous riions, nous étions enchantés. Leurs lits, qu'ils n'occupaient jamais. La proximité de leurs corps, la nuit. Quand l'un d'entre eux se réveillait, je ne savais jamais d'où venaient les petits bruits. Je me souviens des parcs, des plages. Ils ont parlé très jeunes, très vite ils ont su former de longues phrases. Et ils ont rapidement appris à nager. Tous les jours j'étais heureuse. Tu disais que ce n'était pas vrai : chaque mois, je passais une semaine au lit. Oui, mais le reste du temps j'étais heureuse. Et je m'occupais de tout. Même si ma mère venait souvent m'aider. Sa présence te dérangeait, mais tu faisais contre mauvaise fortune bon cœur. Et ça te permettait d'être tranquille pour écrire. Tu écrivais, tu écrivais, tu passais quelques moments avec les enfants, puis tu retournais écrire.

J'écrivais aussi. Quand Josef, notre petit dernier, était à la crèche, j'écrivais des nouvelles. Des amis m'ont permis de m'installer dans leur jolie maison. J'occupais une chambre à l'étage, avec vue sur le jardin. De temps à autre, mes amis étaient là dans la journée ; alors nous bavardions un peu et ils me faisaient parfois à manger.

Je me suis assise à mon bureau, j'ai allumé l'ordinateur et j'ai écrit ma première nouvelle d'un seul trait. Je n'ai rien corrigé. J'ai compris qu'il fallait simplement se lancer. Mon recueil de poèmes, il avait fallu le faire naître aux forceps. Là, c'était différent. Je n'aurais jamais dû abandonner cette jolie chambre chez mes nouveaux amis. Qu'est-ce qui m'a pris de louer un bureau dans un espace de travail partagé, quelques rues plus loin ? M'y rendre me semblait de plus en plus pénible. Mon angoisse ne cessait de s'aggraver. Mes mauvaises semaines empiraient.

Un jour, nous sommes allés consulter une psychiatre. Une jeune femme blonde. Je lui ai expliqué ma situation et elle m'a proposé des médicaments. Puis elle a mentionné le traitement à l'électricité. Ça m'a fait peur. Nous avons tous les deux répondu qu'il n'en était pas question. Elle a pourtant insisté : c'était un traitement efficace et sans danger. Ce n'était pas comme dans les vieux films.

One Flew Over the Cuckoo's Nest, ai-je dit.

Je pensais plutôt à *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Celui-là, il a fait peur à beaucoup de gens.

J'ai renoncé à lui faire remarquer que nous parlions du même film.

Mais alors, on fait comment ? ai-je demandé. On n'envoie plus

d'électricité dans le cerveau ? Elle a dû admettre que si. Mais on en contrôlait mieux l'intensité. C'est comme la réinitialisation d'un ordinateur. Et si on a oublié de tout sauvegarder, que se passe-t-il ? Ma question était surtout destinée à la perturber, mais elle a reconnu qu'il y avait des effets secondaires. Des pertes de mémoire, notamment. En général, les souvenirs finissaient pourtant par revenir. De toute manière, il n'en est pas question, avons-nous déclaré en nous levant pour partir. Quelle joie de franchir la porte en ta compagnie ! Quelques années plus tard, alors que j'étais hospitalisée au service psychiatrique de la même ville, un salopard de médecin norvégien m'a expliqué en ta présence qu'il avait longuement réfléchi à ce qu'il allait me dire. Il avait lu tes livres, il avait envie de s'y replonger et il nous a parlé d'une façon qui nous a énervés tous les deux. Il s'adressait à toi, comme si j'étais une débile mentale. Tu t'es levé. Maintenant, ça suffit, as-tu dit.

Il se passait des choses horribles dans ce service, mais à l'époque je pouvais encore refuser ce fameux traitement à l'électricité. Je n'étais pas hospitalisée sous contrainte et ils ne pouvaient pas agir à leur guise, comme ils l'ont fait plus tard dans la ville au bord de la mer.

À ma première hospitalisation là-bas, j'ai été interrogée par le médecin de garde. Une amie et son mari avaient accepté de m'y conduire, car tu devais rester à la maison avec les enfants. Le médecin n'a pas cessé de parler. Quand j'ai enfin pu placer un mot, je lui ai expliqué que mes amis avaient laissé leurs enfants en compagnie d'un grand-père âgé et qu'ils devaient retourner chez eux. Il leur a pris les mains, et j'ai cru qu'il n'allait jamais les lâcher. Après leur départ il s'est tourné vers moi :

Je vais vous accompagner.

Dans l'ascenseur il m'a offert une cigarette :

Profitez de vos derniers instants de liberté.

Ce service était une horreur. Quand j'ai pu le quitter, c'était comme dans un film. Tu t'es levé, tu as regardé le médecin dans les yeux, puis tu t'es tourné vers moi :

Viens, Linda. Tu ne mettras plus jamais les pieds dans cet endroit.

Nous sommes sortis. Personne ne nous a empêchés de regagner le couloir. J'ai eu le sentiment qu'un incendie faisait rage à la périphérie de mon champ de vision. Comme si, en partant, nous avions mis le feu à l'hôpital tout entier.

Des années plus tard j'ai lu dans un journal qu'un jeune homme s'y était pendu à l'aide d'une écharpe. Une écharpe ? N'importe quel

étudiant en médecine sait qu'il faut fouiller les patients à leur arrivée et leur confisquer tout objet présentant un danger. Chaque fois, on m'a tout pris : ciseaux à ongles, pincettes, stylos, lacets. Jamais on ne m'aurait laissé une écharpe. L'histoire de ce garçon m'a accablée. Je me suis dit que j'allais réaliser un documentaire radiophonique sur son cas ; j'avais tout pour mettre les choses en perspective, puisque j'avais été hospitalisée dans le même service. En plus, j'avais une formation de réalisatrice et j'avais déjà deux documentaires à mon actif. Être internée d'office et vouloir mourir, je savais ce que c'était.

J'ai échafaudé mon plan dès ma première nuit au service psychiatrique de Stockholm. J'étais jeune, je ne connaissais pas encore ce genre d'endroit, mais je l'ai immédiatement compris : en pénétrant dans Katarinahuset, il fallait laisser toute espérance. J'ai obtenu la permission de retourner chez moi le lendemain pour prendre des vêtements. Ma mère devait m'accompagner. Voici mon plan : arrivée à telle marche de l'escalier je me mettrais à courir, puis j'ouvrirais la porte de l'appartement, me précipiterais à la fenêtre et me jetterais dans le vide. Si je m'y prenais bien, ma mère n'aurait pas le temps de m'en empêcher. Nous sommes allées à pied jusqu'à mon immeuble. Marchant d'un pas vif, j'ai traversé les rues sans regarder ni à gauche ni à droite. Ma mère a tenu à faire halte dans un supermarché pour m'acheter du raisin et d'autres bonnes choses. Je savais qu'il fallait attendre d'être chez moi pour lui fausser compagnie. Dans le magasin elle aurait poussé des cris pour qu'on m'arrête. Elle était capable de crier très fort. J'ai gardé ma clé à la main pendant tout le trajet. Mon appartement était au troisième étage. Au premier étage je me suis lancée. Je pensais avoir pris suffisamment d'avance, seuls quelques mètres me séparaient de la fenêtre. Je l'ai ouverte à l'arraché et j'ai grimpé sur le rebord, prête à sauter. Mais j'ai dû hésiter quelques secondes, car ma mère a réussi à attraper la ceinture de mon jean et à me faire retomber par terre. Elle devait avoir des forces surnaturelles. C'était une affaire de vie ou de mort. Je me suis redressée et nous nous sommes battues. Elle m'a frappée, je l'ai frappée, j'ai pu me dégager, j'ai couru jusqu'à la cuisine et j'ai renversé le réfrigérateur pour lui barrer la route. J'ai réussi à ouvrir la fenêtre, mais je n'ai pas eu le temps de monter sur le rebord : ma mère m'a encore attrapée et nous avons continué de nous battre. Nous nous sommes retrouvées dans le séjour, elle m'a plaquée au sol, elle s'est assise à califourchon sur moi et elle a appelé la police. Ensuite je ne me souviens plus de rien jusqu'à l'arrivée des flics. J'avais capitulé. Les flics étaient deux, un homme et une femme. L'homme a essayé de calmer ma mère. Je me suis redressée en position assise. La femme

m'a dévisagée. Et voici ce qu'elle a dit : Vous qui avez votre propre appartement et tout ! Il y a plein de gens de votre âge qui sont à la rue, il ne faudrait peut-être pas l'oublier !

Je me rappelle qu'elle m'a mise debout et poussée jusque sur palier. Ma mère et l'homme nous ont suivies. Ma mère pleurait. Nous sommes retournées à l'hôpital dans la voiture de police. À vous de vous occuper d'elle maintenant, a dit ma mère aux gens qui nous ont accueillies. Vous voyez bien qu'elle est gravement malade. Je ne sais plus comment j'ai réagi, mais je me souviens qu'on m'a fait une piqûre et que ma mère a réclamé un comprimé contre les maux de tête. Puis elle est partie.

Elle savait qu'elle n'avait pas le droit de me prendre dans ses bras. Et j'entends encore ses mots :

Ça va s'arranger, Linda. Reste ici. Ça va s'arranger.

Ça ne s'est pas arrangé. Mais au bout de quelques années, j'ai cessé mes allers et retours à l'hôpital et mon état s'est lentement amélioré. Plusieurs fois je suis allée me reposer dans la maison de campagne de ma mère. Je lisais des livres pour enfants, allongée dans mon lit. Ma mère avait peur à cause de la ligne de chemin de fer qui passait entre la maison et la mer. Elle avait tort de s'inquiéter : je n'ai jamais envisagé de me jeter sous le train. J'avais raté mon suicide. Seize ans allaient s'écouler avant que je fasse une nouvelle tentative.

Je me suis réinstallée dans mon appartement. Et peu de temps après j'ai commencé mon stage de réinsertion à l'école.

Il était au-dessus de mes forces de retourner dans l'enfer de Malmö et d'interviewer les gens qui avaient eu affaire au jeune suicidé. Pour mon diplôme à l'Institut des arts du spectacle j'avais réalisé un documentaire sur mes années à Katarinahuset, et je me suis dit qu'il fallait s'en tenir là. Je n'ai pas eu le courage de me plonger dans le cas du jeune garçon. Je haïssais pourtant cet hôpital plus que tout au monde.

Les gens qui voulaient mourir avaient toujours un plan, je le savais. Ce garçon avait peut-être menti. Il avait peut-être affirmé qu'il lui fallait seulement quelques jours de repos. Il s'était peut-être fait hospitaliser de son plein gré. J'ignorais les détails, mais celui qui a un plan parvient généralement à ses fins. À moins qu'on l'en empêche. Ça, je le sais. Une écharpe. Merde. J'avais autre chose à faire. À mon grand soulagement, un programme d'investigation a finalement consacré une émission à l'affaire.

Un été nous avons loué une maison dans l'Österlen. Je sais que nous y avons passé une semaine, mais je n'en garde aucun souvenir. Nous nous sommes sans doute baignés à la plage de Knäbäckshusen, et nous avons dû circuler sur les routes bordées de champs de colza parsemé de frêles coquelicots rouges. Nous nous sommes certainement extasiés devant la beauté de la région. J'imagine que nous étions heureux. Tu étais probablement plus émerveillé que moi.

Je me rappelle que nous avons visité une propriété à vendre. Trois bâtiments disposés autour d'une cour. Un beau jardin bien entretenu. J'ignorais ce que c'était d'habiter la campagne. Je n'y avais jamais vécu. Je n'avais pas le permis de conduire. Mais je sais que j'ai été séduite. Il y régnait une ambiance calme et constructive. À l'extrémité de la maison d'habitation il y avait quelques marches. C'était un bon endroit. Un endroit pour moi. J'ai toujours aimé m'asseoir sur les marches. Pour lire et pour contempler le jardin, qui a fini par être envahi de broussailles. Je ne m'en suis jamais occupée, c'était ton domaine. Dans ma naïveté, je m'étais imaginé qu'il serait toujours aussi beau que lors de notre première visite. J'ignorais que c'était un travail à temps plein.

Quand j'ai tondu la pelouse, tu as déclaré que ce n'était ni fait ni à faire.

Tiens. Je te laisse la tondeuse.

De temps à autre tu étais pris d'une frénésie de jardinage. Moi, je ne faisais rien. Que je n'aie même pas essayé a dû t'énerver. Jardiner aurait peut-être eu un effet apaisant, mais ça m'ennuyait et je craignais de ne pas savoir m'y prendre. Je taillais parfois une branche ici ou là, cueillais quelques prunes ou groseilles et me désintéressais du reste.

Un couple très organisé avait occupé la maison avant nous. D'après nos voisins, la femme n'avait cessé de s'activer dans le jardin. À l'époque, c'était un véritable paradis.

Je n'en étais pas si sûre, car elle avait laissé des messages au crayon dans plusieurs endroits de la maison.

Sous le rebord de la fenêtre de la chambre à coucher elle avait écrit :

« Les jours qui se ressemblent sont les plus heureux ».

Et : « Je ne te vois plus. Tu es un autre, alors que je suis restée la même ».

Nous nous sommes demandé s'il fallait effacer ses petits mots. Finalement nous avons décidé de les conserver.

Nous étions chez ta mère, dans l'ouest de la Norvège, quand tu as fait une offre pour la propriété. Notre offre a été acceptée et nous étions ravis. Dans la rue où se trouvait notre future maison, il y avait une école où iraient nos enfants. Mais elle a fermé deux ans plus tard, et les enfants ont dû prendre le car scolaire jusqu'à Löderup. Ce n'était pas une solution satisfaisante, et nous avons fini par les inscrire à l'école Montessori d'Ystad, une excellente école installée dans un beau bâtiment ocre de l'ancien camp militaire. Tu les y conduisais tous les jours. Pendant quelques années, les choses se sont bien passées.

Une résolution doit pouvoir survivre à deux états d'âme différents. C'est un vieux dicton juif, sans doute le proverbe qui m'a le plus aidée dans la vie. Il suffisait d'attendre la période sombre du mois pour voir la moitié de mes brillants projets se volatiliser. Ceux qui étaient viables, j'ai fini par les reconnaître à l'avance. En même temps, il ne faut pas être lâche. Agir dans l'urgence est aussi un talent.

J'étais brouillonne. Je manquais de persévérance, l'inquiétude me gagnait et mon incapacité à comprendre ce qui était bon pour moi me compliquait la vie. J'ai toujours admiré les gens qui savaient ce qu'ils voulaient, quelle que soit la situation. C'est une chose que je n'ai jamais apprise. À tout moment, j'ai le sentiment de recommencer à zéro. J'aime sortir avec les enfants, les emmener au cinéma. Ça, je le sais. Je suis devenue quelqu'un d'asocial, mais j'ai un grand besoin de contact humain. Les chercheurs se demandent aujourd'hui si la solitude est génétique.

J'aime les proverbes et les vieilles maximes. Ils ont survécu au temps. Je les collectionnais, je les notais dans un petit cahier. La parole est d'argent, le silence est d'or. Je conservais les vieux almanachs. Réfléchis avant de parler, n'obéis pas à tes pulsions, demande conseil à ceux qui te connaissent. Respecte tes amis, ne fréquente que ceux qui te veulent du bien. Sois prévenant, évite de te faire des ennemis. Sois aimable, car tu ignores ce qu'a pu faire l'homme que tu croises. Sois toujours gentil, car chacun porte en soi des choses qu'il ne comprend pas. Sois attentif aux autres, mais fuis les gens qui te volent ton énergie. Prends soin de tes enfants, sois patient avec eux, aime-les sans relâche, ne les laisse pas s'aventurer seuls dans un monde qu'ils ne peuvent comprendre. Intéresse-toi à ce qu'ils font,

encourage-les, mais veille à ne pas étouffer leur curiosité sous ton propre enthousiasme. Comme je l'ai fait avec Anna. Nous nous étions inscrites à un cours de karaté. Les parents accompagnaient leurs enfants, car c'était le premier jour. Nous formions un carré. Il y avait une première règle : le karaté commence et s'achève avec le respect. Et une seconde : personne ne doit rester spectateur, tout le monde doit participer. Un peu déconcertée, j'ai enlevé mes chaussures, comme les autres parents. Le cours m'a beaucoup plu. Des exercices faciles mais efficaces. Une sorte de beauté dans les mouvements, un équilibre du corps. J'ai dû manifester mon enthousiasme avec trop de fougue.

C'est toi qui veux faire du karaté, m'a dit Anna en sortant du cours. J'ai tout de suite compris mon erreur.

Depuis que nous vivions à la campagne, j'avais l'impression d'être cernée par le silence. J'allais pourtant mieux. J'écrivais beaucoup, mais nous nous parlions de moins en moins. Je t'ai quand même demandé si tu voulais qu'on fasse un autre enfant. Tu as dit non. Pas question. Trois enfants, c'était assez. Malgré tout, tu as dû t'habituer à l'idée sans même t'en rendre compte. Quand nous avons pris l'avion pour l'Australie, où on t'avait invité, nous étions tous les deux optimistes. Et à notre retour j'étais enceinte de Sara.

Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé pendant les mois qui ont précédé sa naissance. Je cherche peut-être à me défendre. Mes grossesses s'étaient toujours bien passées. Je ne prenais pas de médicaments, j'étais en pleine forme, d'une force tellurique. J'étais mère. Jamais je n'avais connu un tel sentiment de puissance. Une telle motivation, un tel amour.

Pendant que j'étais enceinte de Sara, je suis tombée malade. Je restais allongée dans la chambre trop chaude, avec ma vie invivable pour seule compagnie. L'angoisse était partout. Je respirais de plus en plus mal. Je m'enfonçais si profondément en moi-même que je ne voyais plus d'avenir. La certitude que c'était fini. C'est tout ce dont je me souviens. Je n'ai pas pu renoncer aux médicaments. Mon corps s'y était peut-être accoutumé. Ou alors il y avait d'autres raisons, que je ne comprenais pas.

La suite, je la connais, a dit Maria. Je suis restée auprès de toi pendant tout le temps que tu as passé ici. Tu n'as pas besoin de me raconter davantage.

Je n'arrivais plus à parler. Je n'arrivais à rien faire. Après plusieurs semaines sans autres manifestations de vie qu'une violente angoisse, je n'en pouvais plus. J'ai capitulé.

J'ignore pourquoi j'ai sombré dans une dépression sans fond à ce moment précis.

Un matin, j'ai mis tous mes médicaments dans un bocal. Le soir, je les ai avalés et je me suis allongée à tes côtés. Tu étais en train de lire. Tu as éteint la lumière et tu m'as souhaité bonne nuit. Je t'ai souhaité bonne nuit, à mon corps défendant. Je savais qu'il ne fallait rien te dire. Si je parlais, je ne pourrais pas aller jusqu'au bout. Je m'en voulais de t'avoir souhaité bonne nuit. Je n'ignorais pas que ce seraient les derniers mots que je t'adresserais. J'alignais des chiffres dans ma tête pour ne rien entendre.

Comment ai-je pu faire une chose pareille, Maria ? J'étais enceinte. Les enfants dormaient dans la chambre d'à côté.

Tu étais très malade, a dit Maria. Tu aurais dû venir ici bien avant.

Nous avons consulté un médecin quelques semaines plus tôt. Il m'a diagnostiqué une dépression sévère. Il m'a demandé si j'avais des idées suicidaires. J'ai répondu que non. Mais la vérité était que je ne pensais qu'à la mort.

Tu as téléphoné à nos amis Mia et Henrik, qui sont venus s'occuper des enfants. Ils sont arrivés immédiatement, ils ont compris la gravité de la situation. Ils aimaient tous les deux l'adrénaline, ils emmenaient des touristes sauter en parachute et donnaient des cours de pilotage. Henrik a pris la jeep, m'a expliqué Mia plus tard. Elle m'a aussi appris que les enfants étaient chez eux quand l'ambulance est passée devant leur maison. Je n'ose imaginer ce qu'ils ont pensé ou ressenti. Heureusement, l'ambulance n'a pas mis la sirène.

D'après Mia, les ambulanciers ont tout de suite pu établir un contact avec moi. Il paraît que je leur ai demandé de se calmer. C'est toi qui lui as raconté ça. D'une voix pleine d'amour, m'a-t-elle dit.

Elle m'a assuré que les enfants ont passé un été agréable. Tu les emmenais à la plage tous les jours. Tu faisais tout pour qu'ils aient une vie aussi normale que possible. J'aurais voulu être avec eux cet été-là. J'aurais voulu revenir sur mon geste impardonnable. J'aurais voulu être une autre.

À sa naissance, elle était aussi saine et belle et vive que les autres. J'ai prié Dieu de me donner la force de m'occuper d'elle comme il le fallait. Et j'ai pu le faire.

Nous étions si soulagés. J'avais avalé une telle quantité de médicaments. Je sais, a dit Maria. Mais rien de ce qu'on t'a donné ne pouvait nuire à l'enfant.

Je sais ce que tu prenais. Avec le médecin, j'ai également préparé

ton suivi médicamenteux. Tu te souviens du médecin ? C'était une femme, une ancienne gynécologue. Très expérimentée. Rien de ce qu'on t'a donné ne pouvait nuire à l'enfant, je te l'assure.

Je n'ai jamais eu peur de ça, Maria. J'ai toujours su qu'elle était en bonne santé. Je l'ai su dès que je l'ai tenue dans mes bras. J'en étais certaine.

Elle est si drôle, Maria. Si belle, si vive. Elle a des frères et sœurs plus âgés, elle apprend tout plus vite que les autres. Elle a un regard si espiègle. C'est une joie d'être avec elle. Elle m'aide aussi, à sa manière. Cela ne cesse de m'étonner.

Mon geste a érigé un mur en toi, je le sais. Tu me le reprocheras toujours. Tu ne me le pardonneras jamais. Je le comprends. Mais il y a quelque chose que je ne m'explique pas. Comment as-tu pu me laisser dans mon lit pendant des semaines ? Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée à l'hôpital, comme tu le faisais d'habitude ? Tu me connaissais pourtant. Qu'est-ce qui se passait dans ma tête, à ton avis ? Tu croyais que je faisais ma paresseuse, là-haut ? Des questions que je ne t'ai jamais posées.

La première année de la vie de Sara s'est bien passée. Comme pour les autres enfants. Nous étions émerveillés devant la petite, elle était le centre d'attention de tout le monde. La nuit, tu t'occupais d'elle pour me permettre de dormir. Mon sommeil était de la plus haute importance, nous a-t-on expliqué. Cela m'a contrariée. Aux autres enfants, j'avais donné le sein pendant la nuit. Et jamais je n'avais aussi bien dormi.

Nous faisons plein de choses avec les enfants. Nous allions à la plage, où le vent s'emparait des longs cheveux des filles. Josef courait sur le sable. Cela ressemblait à du bonheur. Le temps passait et j'oubliais presque que nous n'avions plus partagé un seul moment d'intimité depuis notre voyage en Australie. Je n'ignorais pas ce que ça signifiait, mais j'essayais de me persuader que c'était normal. Sara était petite, me suis-je dit. Elle n'était pourtant plus si petite. Ça finirait par s'arranger, ai-je pensé. Je savais pourtant que ce n'était pas vrai.

Je dois m'en aller, a dit Maria. Tu devrais quitter ta chambre. Je vais demander à Aalif de te tenir compagnie. Je ne veux pas que tu restes seule. Vous pourriez vous promener dans le couloir.

Maria est partie distribuer des médicaments. Je m'en suis à peine

rendu compte. La petite pièce n'était jamais aérée et je me sentais mal à cause de la chaleur. À moins que ma sensation d'étouffement ne soit provoquée par ce que je venais de raconter. J'avais besoin d'air. Pas question de respirer au carré : j'ai commencé à noircir les pages du carnet qui était toujours posé sur ma table.

Je m'étais installée dans la maison d'été pour écrire. J'étais pourtant dans une période où les mots ne venaient pas. Je regardais bêtement l'ordinateur. J'ai aligné quelques phrases qui m'ont fait honte. Du langage qui ne menait nulle part. Aucune efflorescence. Aucune vision. Rien que des mots écoeurants, comme dans les journaux intimes que je m'obstinais à tenir quand j'étais enfant. Dix pages remplies de radotages, d'égoïsme et d'autosatisfaction infantile. Et ensuite, plus rien. J'ai dû entreprendre une centaine de journaux que j'ai laissés en plan après avoir rempli quelques pages. Je ne terminais jamais rien. Je ne savais pas écrire. C'était ainsi. Je n'y arrivais pas, je n'y arrivais pas, puis un jour ça venait. J'écrivais comme une aveugle. Je marchais dans mon sommeil. Non ; j'étais parfaitement éveillée. Je ne pouvais plus m'arrêter d'écrire.

Je n'ai jamais rien écrit de bien en étant seule. Quand j'écrivais vraiment, je me comportais toujours comme une petite fille trop vite grandie. On me dorlotait, on me faisait à manger. Les enfants étaient quelque part à l'arrière-plan, leurs bruits constituaient une sorte de musique de fond qui me calmait. Je n'étais pas seule avec moi-même dans l'obscurité. Ma mère venait m'aider, elle s'occupait des enfants, de tout le reste. Quand j'écrivais, tu étais plus souvent en voyage qu'à la maison.

Parfois j'avais l'ambition d'avancer le plus possible pour t'impressionner quand tu serais de retour.

Je n'étais pas contente de moi. Je ruminais mon dégoût. Un jour, au lieu de m'installer devant l'ordinateur, je me suis allongée sur le lit. Je me suis tout de suite endormie. J'ai fini par me réveiller au bout de plusieurs heures, car on frappait à la porte. Je transpirais, j'étais en colère contre moi-même, le soleil m'avait rôtie à travers la fenêtre. Je me sentais poisseuse, engourdie. L'été ne me réussissait pas. La lumière était trop violente, je ne supportais pas la chaleur. Les enfants passaient des vacances moins excitantes que je ne l'aurais voulu. Quels souvenirs en garderaient-ils ? Auraient-ils malgré tout le sentiment d'avoir vécu quelque chose de magique ? Ou finiraient-ils par recréer une magie après coup ? Que pouvais-je savoir de leurs futurs

souvenirs d'enfance ? De toute manière, ils préféraient la piscine découverte aux baignades en mer. La piscine se trouvait à un arrêt d'autobus de chez nous, et j'étais sans doute la seule à rêver de longues balades dans les magnifiques paysages de la région. La belle saison était une recherche incessante d'ombre. Je prenais des coups de soleil dès le mois d'avril. Des serviettes mouillées pleines de sable. Contempler la mer ne me plaisait qu'à moitié. Les espaces infinis m'effrayaient. La mer n'avait rien à voir avec les lacs où je me baignais enfant. Les lagons du Södermanland. L'étang du diable, près de Bergnäset, chez ma grand-mère. Le petit plan d'eau de l'île d'Ingarö. Je n'étais pas habituée à la mer, il m'a fallu plusieurs années pour apprendre à l'aimer.

En ouvrant la porte, j'étais furieuse. Je me suis retrouvée nez à nez avec un couple âgé qui voulait te rendre visite. Sans doute des retraités. D'un geste énervé je leur ai montré la maison où tu écrivais. Ils m'ont gentiment remerciée et ont fini par s'en aller. Je les imaginais franchir la porte de ton antre. L'air y était irrespirable. Partout il y avait des livres, du tabac à priser et des cigarettes. Une bonne cinquantaine de tasses débordaient de mégots. Toute la maison puait le tabac. Je n'ai jamais compris comment tu pouvais rester là-dedans du matin au soir, et je vivais dans la crainte que tu meures soudain d'un infarctus, m'obligeant à élever seule les enfants. J'étais persuadée d'en être incapable.

Nous nous disputions sans cesse à propos de ton tabagisme. Je te rappelais tes responsabilités envers les enfants, mais tu avais fait examiner tes poumons. Des poumons d'adolescent, avait dit le pneumologue. Tu avais même fait prélever ton ADN, tu voulais tout savoir sur toi-même. On t'avait prédit une longue vie en bonne santé. Et un infarctus ? ai-je objecté. Ta mère en a bien fait un, et elle fumait beaucoup. Certes, ma mère en avait également fait un, et mon grand-père maternel aussi. Il est mort dans notre maison de campagne. Écroulé sur la terrasse. L'ambulance n'est pas arrivée à temps.

Dans ma famille, les fumeuses souffraient d'emphysème. Raison de plus, pour moi, de ne pas fumer. J'étais paniquée par mes gènes et prédispositions. Je me suis souvent dit que tu étais le père idéal pour mes enfants. Ils hériteraient de ta constitution robuste. Ta force contrebalancerait ma faiblesse congénitale. La folie, l'emphysème, l'alcoolisme.

Je buvais peu. Pas plus de quatre ou cinq fois par an et uniquement à certaines occasions. Dans ma jeunesse, je m'étais enivrée pour le reste de ma vie. Tu ne touchais guère à l'alcool non plus et je me disais parfois que c'était dommage, car tu étais si merveilleux après

quelques verres. Si ouvert, si exubérant. Comme au début de notre relation.

Pendant notre premier été, nous étions ivres d'amour et d'alcool. Mais nous sommes redevenus sobres avec l'arrivée de l'automne. Bien des années plus tard, j'ai écrit une nouvelle sur cet atterrissage dans une réalité qui nous a paru étrangère. À l'époque nous avions déjà trois enfants et nous venions d'emménager dans une ville que je n'ai jamais su apprivoiser. Nous y étions plus libres, mais je ne m'y sentais pas chez moi.

« Nous nous sommes refermés sur nous-mêmes comme on ferme une maison de campagne. Avec efficacité, le dos droit, en y jetant un dernier coup d'œil pour vérifier qu'on n'a rien oublié. »

J'ai de nouveau eu froid. J'ai payé les factures. Tu as recommencé à écrire, et ça t'a rendu plus heureux encore que l'amour. Après ton premier livre tu avais eu du mal à t'y remettre, et ces retrouvailles avec toi-même t'ont valu une joie et une énergie qui dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer. Je l'ai compris. Plus tard, j'allais connaître le même bonheur.

J'ai entrepris des études de réalisatrice radiophonique à l'Institut des arts du spectacle et je suis tombée enceinte. Tout était nouveau et excitant. Nous étions pleins d'enthousiasme. C'était une époque mémorable. Une époque extraordinaire. Être perpétuellement en activité. Aucun passage à vide, aucune période d'ennui et d'agitation stérile, comme il s'en produit souvent après un coup de foudre. Pas seulement après un coup de foudre, d'ailleurs : j'avais de bonnes périodes où j'arrivais sans peine à créer, mais je pouvais tout aussi facilement sombrer dans la dépression.

Plus tard, une sorte de colère nous a envahis : c'était fini, nous étions redevenus ordinaires. Mes études prenaient tout mon temps et ma grossesse m'occupait l'esprit. Ce miracle, ce bonheur presque gênant, cet étonnement devant ce qui se passait en moi. Je devenais incroyablement solennelle, je ne pensais qu'à moi et à l'enfant qui grandissait dans mon corps. Et encore, ce n'était rien à côté de ce qui nous est arrivé quand elle est née. Nous ne parvenions pas à détacher nos yeux d'elle. Je n'avais qu'une seule envie : contempler cette enfant. Notre Anna, la personne la plus admirable que le monde ait connue. Elle reposait si confiante dans mes bras. Que je puisse inspirer confiance était une véritable révolution.

Après m'être débarrassée des retraités, je me suis rendormie. En me réveillant de nouveau, je m'en suis voulu d'avoir gâché ma journée.

Au lieu d'essayer d'écrire un peu, je suis allée te rejoindre. J'ignore pourquoi ; sans doute pour me plaindre. Je ne savais pas m'organiser et ne supportais pas la solitude. Pénétrant dans ta maison, je me suis installée sur le canapé orange.

Qu'est-ce qu'ils voulaient, les deux retraités ? ai-je demandé.

Ne me dérange pas.

Incapable de contenir ma frustration, d'admettre que j'étais en colère contre moi-même, je m'en suis prise à toi. C'était toujours la même histoire. Je détestais vivre à la campagne. Nous devrions retourner à Stockholm. Ça n'irait pas mieux ailleurs, as-tu objecté. J'avais quand même écrit deux livres en peu de temps, tout en habitant ici. Ça signifiait bien quelque chose. Quant à toi, tu n'écirais pas aussi facilement là-bas. Et puis merde : j'étais adulte. Je sais, ai-je dit. Je ne crois pas, as-tu répondu. En réalité, c'est bon pour toi de vivre ici. Et tu en es consciente. J'ai compris que tu n'avais pas entièrement tort. J'avais souvent pensé la même chose : je n'étais pas sûre de pouvoir écrire dans un autre lieu. Je cédaï à la distraction dès que j'en avais l'occasion. J'ai pourtant continué mes jérémiades : mes amis me manquaient, je n'étais pas faite pour vivre à la campagne, je ne savais pas conduire, j'avais peur en voiture et il fallait un an sans rechute pour qu'on donne le permis à quelqu'un comme moi. Le jardin m'angoissait, je craignais que tu me méprises et j'ai conclu en proclamant qu'il fallait divorcer. Je disais souvent des choses qui dépassaient ma pensée. Pour provoquer une dispute. Pour donner libre cours à mes émotions. Pour pouvoir pleurer. Je me sentais toujours mieux après avoir pleuré. En réalité, tout allait bien. Je ne désirais pas vivre autrement.

Tu m'as longuement dévisagée. Puis tu as dit :

Oui, tu as raison.

Tu m'as expliqué que tu y pensais depuis un moment. Je veux divorcer, as-tu dit en me regardant droit dans les yeux. Je veux divorcer.

Comme toujours lorsque mon existence est menacée, je me suis immédiatement ressaisie. Devant les catastrophes je me mets spontanément en état d'alerte. Tu affirmais souvent que je n'étais jamais aussi forte que dans l'adversité. C'était pour ça que tu avais osé me faire ton annonce. Non, tu n'avais fait que dire la vérité. Tu en avais assez.

J'ai tout de suite retrouvé un semblant de calme. Pourtant, mon cœur cognait comme si j'étais au seuil de la mort. J'étais au seuil de la mort. Je voyais ma vie future se dérouler en accéléré devant mes

yeux.

Cela n'a duré qu'un instant. Ma tête résonnait comme si j'étais au bord d'une autoroute. Tout bougeait trop vite, je devenais hypersensible au bruit, j'avais hâte de fuir ce vrombissement. C'était au-dessus de mes forces. Je pouvais faire face à tout, mais pas à ça.

L'instant d'après a été encore plus terrifiant. Je voyais les enfants, les uns à côté des autres. Ils étaient bien plus petits. Leurs bras maigres, leurs yeux qui ne clignaient jamais. Puis nos mots qui se couleraient en eux. Cela aussi, il faudrait que je le supporte.

Quand tu parlais sérieusement, tes paroles restaient gravées dans le marbre. Je le savais. Un glas sonnait à mes oreilles. Oui, c'était exactement ça. Un glas sonnait à mes oreilles.

La promenade en voiture. La floraison précoce, avant la véritable éclosion de l'été.

Ce sentiment de bonheur malgré la peur. Nous nous parlions enfin. Une conversation sans faux-fuyants.

Les mensonges sont arrivés plus tard. En fait, ce n'étaient peut-être pas des mensonges. Mais il y avait un gouffre entre la réalité et la façon dont nous allions présenter les choses aux enfants.

Pas question de dire que c'était toi qui voulais divorcer. Il ne devait y avoir ni victime ni bourreau. Tu l'avais décidé ainsi.

Avec le temps, nous nous étions éloignés l'un de l'autre : voilà ce que nous dirions. En fin de compte, c'était peut-être vrai, mais je l'ignorais quand nous avons réuni les enfants autour de la table pour leur expliquer que nous allions cesser de vivre ensemble. Les enfants ont cru que nous nous apprêtions à leur annoncer la venue d'un bébé ; ils nous l'ont dit plus tard. Chacun a réagi différemment. Pour l'un, c'était dramatique. Pour tel autre, c'était le début de nouvelles aventures : il s'imaginait déjà dans le pavillon moderne que nous avions acheté en douce pour moi.

Je me voyais errer sans but en essayant de donner le change. Abandonnée dans un lieu inconnu où rien n'aurait de sens. Dans un no man's land. Comme je ne voulais pas imposer ça aux enfants, j'ai insisté pour m'installer dans ma ville natale. Les enfants viendraient avec moi dans un endroit que je connaissais par cœur. Ils vivraient parmi des gens qui comptaient pour moi. Et qui compteraient pour eux. Quand ils ne seraient pas là, j'irais au cinéma, au théâtre, je verrais les amis qui m'avaient tant manqué, mais que je ne m'étais jamais résolue à appeler au téléphone.

J'y ai vite renoncé. Après le choc du divorce, je ne pouvais pas obliger les enfants à quitter leur environnement familial. Il fallait bien que je le comprenne. Oui, c'était peut-être vrai. Bien sûr que c'était vrai. Un jour j'ai pris l'autobus jusqu'à cette ville peuplée de retraités, et je suis allée nager à la piscine des thermes. J'ai toujours aimé nager. Dans la piscine j'ai décidé de but en blanc que je pourrais vivre dans cette ville balnéaire, qui m'avait pourtant semblé un enfer. Les thermes étaient tout près de ma nouvelle maison, où je n'avais encore pas mis les pieds. Puis il y a eu la malédiction. Ce n'était sans doute pas ton intention, mais elle m'est tombée dessus. Tu le répétais sans cesse, et je craignais au fond de moi que tu n'aies raison : Tu ne pourras pas écrire dans cette ville.

Pourrais-je écrire dans cette ville ? Je n'en savais rien. Pourquoi pas, après tout ? Bien sûr que je le pourrais.

Les enfants habiteraient à un quart d'heure de route du village où nous avons vécu ensemble. Je ne sais pas si je regrette mon choix. Si. Je le regrette.

J'allais leur montrer ma ville natale. Nous allions prendre le métro et nous promener partout. Je serais plus joyeuse. Une meilleure mère. Je serais enfin moi-même. Non pas une mère paralysée par l'angoisse, se retrouvant sans permis dans une ville abhorrée. En fait, je n'étais pas véritablement convaincue par mon projet. Je me consolais en me disant que je pourrais toujours aller là-bas quand les enfants ne seraient pas chez moi. Mais où habiter ? Pas chez ma mère. Chez des amis ? Ils étaient trop à l'étroit. Ma meilleure amie m'accueillerait volontiers, mais elle avait sa famille. On ne peut pas s'imposer comme ça chez les gens.

Et puis merde. Je suis écrivain. Mon éditeur peut bien me payer l'hôtel.

Je ne pouvais pas lui demander ça, je l'ai compris. Sauf pour des événements qui nous concerneraient tous les deux. Et ils n'étaient pas si fréquents.

Ce voyage cauchemardesque en Crète. C'était ton idée. Nous allions annoncer notre divorce, puis partir en Grèce tous ensemble. J'ai compris ton intention. Il fallait montrer aux enfants que nous resterions amis, qu'il n'y avait aucun danger. D'ailleurs, j'étais contente d'obtenir une sorte de sursis. C'était une fiction, mais elle me paraissait juste. Et j'ai toujours aimé la Grèce. Enfant, j'étais souvent allée à Hydra avec la famille de mon amie. Une île sans voitures, à part celles des pompiers et des éboueurs. On circulait à dos d'âne ; il y

en avait partout dans les rues. La première fois, j'avais six ans ; j'y ai passé un mois avec mon amie Michaela et ses parents. Jamais je n'ai eu le mal du pays ni la moindre inquiétude. Tous les matins, Michaela et moi courions à la boulangerie acheter du pain et des gâteaux saupoudrés de sucre que nous appelions « gâteaux de lune ». Je lui ai appris à nager. Pour nous récompenser, on nous a permis à chacune de choisir une glace. Nous en avons toutes les deux pris une avec la tête de Charlot dessinée au chocolat et à la vanille.

Enfant, j'avais peur de Charlot. Avec ses yeux noirs et sa démarche, je le trouvais vilain. Aujourd'hui j'adore Charlie Chaplin ; de tous les artistes, c'est celui que je place le plus haut. En histoire du cinéma, nous avons vu tous ses films muets sur grand écran. Son numéro dans *Les Temps modernes*, quand il glisse lors de son entrée, voit s'envoler la manchette sur laquelle il a écrit les paroles de sa chanson, esquisse quelques pas de danse et se lance à la recherche de son pense-bête : quelle merveille !

Tout aussi merveilleuse est la séquence où il se retrouve malgré lui à la tête d'une manifestation : arrêté, il purge sa peine et refuse de quitter la prison !

Je me suis soudain mise à fantasmer sur l'idée de vivre dans un autre pays. Loin d'ici. Au-delà de l'océan.

Je me voyais, une clé à la main. J'avais acheté un appartement sans le visiter. Ici, je vais passer le reste de ma vie, ai-je pensé en poussant la porte d'entrée.

L'appartement comprenait deux pièces et une cuisine. Les enfants n'étaient pas là, peut-être n'étaient-ils pas encore nés. J'étais seule avec mon sac de voyage dans cet appartement meublé. Les vieilles chaises entourant la petite table de la cuisine, la cuisinière à gaz, les rideaux en dentelle de la fenêtre donnant sur la cour.

La pièce de séjour avait quelque chose d'apaisant. Une pièce comme j'en avais toujours rêvé, mais que j'aurais été incapable d'aménager. Je n'avais aucun talent pour rendre les lieux habitables. Ici, on ne m'obligeait même pas à essayer.

On ne me demandait pas d'assumer la responsabilité de cet appartement. Pourtant, il était à moi.

Un petit bureau devant la fenêtre. Je m'y assiérais chaque jour pour écrire, jusqu'à la fin de ma vie. Dans cet appartement je mènerais une existence sans désirs, si tant est qu'une telle chose soit possible. Je n'avais besoin de personne, personne n'avait besoin de moi.

Cet appartement était un don du Ciel.

Dieu n'exigeait rien en contrepartie. Pourtant, je Le priais cinq fois par jour. Je Lui demandais pardon. Pardonnez-moi de ne pas vouloir vivre.

Je vous aurais volontiers donné du LSD. Le LSD agit très bien sur le mal de vivre. Ça, on ne s'en est pas encore rendu compte dans ce pays.

Je m'appelle Attila. Je suis le nouveau médecin-chef. Votre système, ce n'est vraiment pas ça. Vous êtes trop rigides dans ce pays.

Je ne pouvais que lui donner raison.

L'appartement vous a plu ?

Vous connaissez l'appartement ?

Disons que j'ai eu accès à vos rêves et à vos fantasmes. Pendant notre séance.

Je vous recommanderais de vous installer dans un autre pays.

C'est impossible. Je suis mère de quatre enfants.

Vous n'êtes pas une bonne mère pour eux.

Détrompez-vous.

Vos enfants, ce n'est pas un problème. Ils peuvent venir avec vous. Vous ne pouvez pas rester dans ce pays.

Qui êtes-vous ?

Je suis le nouveau médecin-chef.

Je vous reconnais.

Entre âmes sensibles, on se reconnaît.

Il m'a fait un clin d'œil.

Vous êtes venu m'enlever ?

Vous avez envie de vous faire enlever par un inconnu ?

Il a souri.

Non, mais j'ai pensé...

Vous avez pensé quoi ?

Que vous étiez venu m'enlever.

Venez-vous asseoir ici.

Je me suis assise sur ses genoux.

Vous me plaisez.

Qu'est-ce que je fais ici ? Dites-le.

Je ne sais pas. Vous pensez quoi ?

Attila. Ça sonnait bien. Ça sonnait très bien. Cet homme allait me libérer de mes peines. Il fallait quelqu'un de solide pour résister à ma faiblesse. À ma force.

N'oubliez pas pourquoi vous êtes là ! ai-je dit, tout étonnée de ma hardiesse.

Je sais pourquoi je suis là. Je dois mettre ce service sens dessus dessous.

Je vous aiderai. Faites-moi signe.

Je vous laisserai sortir d'ici une semaine. Nous avons sept jours et sept nuits devant nous.

Qu'allons-nous faire ?

L'érotisme pourrait avantageusement remplacer leur bricolage électrique. Je tiens à ce que vous le sachiez.

C'était vrai. J'étais en train de me transformer en bonne sœur.

Vous plaisantez ?

Pas du tout. Mais je n'ai pas l'intention d'enfreindre les règles. Loin de moi cette idée.

Il s'est volatilisé devant mes yeux.

J'étais de nouveau à Hydra. J'avais douze ans. C'était à Pâques.

Au printemps, ce n'était pas du tout comme en été. Le rythme de vie était différent : en été, après le petit déjeuner, nous prenions le bateau pour aller nous baigner, et il fallait faire attention aux vagues provoquées par les gros ferries. Le *Midnight Express*, l'*Apollon*, le *Flying Dolphin*.

Je me plaisais beaucoup à Hydra. Le père de ma meilleure amie y avait une jolie maison en haut d'une ruelle.

Le jour de Pâques nous nous sommes retrouvés sur la place du marché, comme tous les habitants de l'île.

Il y avait foule et je craignais de perdre Michaela de vue. Au milieu de la place, une poupée en paille était pendue à une potence. C'était Judas, m'a expliqué le père de Michaela.

Dans un grand silence, les jeunes hommes du village se sont avancés. Ils portaient un fusil en bandoulière et des vêtements identiques : pantalon noir, chemise blanche, bretelles, casquette noire. Le pope leur a fait un signe avant de s'écarter et les jeunes hommes ont tiré sur Judas. Prise de frayeur, je suis restée bouche bée. Jamais je n'avais vu un spectacle semblable. La fumée de la poudre, les ovations. La place s'est vidée et la fête a commencé. Une procession s'est rendue au port, où des bateaux étaient amarrés. On y a mis le feu avant de les lancer à la mer, et nous les avons vus brûler jusqu'à la fin de la soirée, de plus en plus loin.

Le lendemain j'ai demandé à la grand-mère de Michaela de me parler de Jésus.

Nous sommes restées seules pendant plusieurs heures, et son récit m'a fait peur. Je n'ai pas osé l'interrompre. J'avais faim, j'avais envie de faire pipi, mais je n'ai pas bougé.

Ensuite, Michaela m'a dit d'une voix où perçait un sentiment de supériorité :

J'ai appris que tu voulais tout savoir sur Jésus.

C'était humiliant. Nos rapports s'étaient inversés.

Toujours se serrer la main. Se présenter. Aller au-devant des gens. C'est important. Les regarder dans les yeux.

Je ne regardais personne dans les yeux. On l'a remarqué, on a voulu y trouver une explication. J'ai écouté leurs observations. On m'a dit qu'il fallait regarder les gens dans les yeux en leur parlant. J'ai compris. Je regarde tout le monde dans les yeux. Parfois j'y vois quelqu'un. Parfois je n'y vois personne.

Vous vous sentez mieux ?

Je me sens mieux.

Vous voulez bien répondre à ce questionnaire ?

Je veux bien.

Un test d'autoévaluation. Pour chaque question il faut cocher une réponse sur une échelle allant de « supportable » à « insupportable ». Je coche celles qui me paraissent les plus justes. C'est moins facile que ça en a l'air. J'hésite à plusieurs reprises.

Je tends le papier au médecin, qui calcule le nombre de points. Une nette amélioration, dit-il.

Oui.

Vous souhaitez obtenir des permissions de sortie ?

Oui.

Si on commence par une heure dès demain, ça vous va ?

Oui.

Vous comptez faire quoi ?

Acheter une guitare.

Ça représente une somme importante.

On a longuement discuté. Aurais-je le droit d'acheter une guitare ? Était-ce une lubie ? Une provocation ? Une manifestation sournoise de ma maladie ?

Vous jouez de la guitare ?

Non.

Pourquoi voulez-vous acheter une guitare ?

Parce qu'il n'y a pas de piano ici. Je vais apprendre. Quelques accords. Je vais acheter une méthode pour débutants. Je veux apprendre une chanson.

Laquelle ?

Ça ne vous regarde pas.

Simple curiosité. Vous écrivez toujours ?

Oui.

Vous ne mangez pas bien. Pourquoi ?

J'ai des problèmes de thyroïde. À cause des médicaments. J'ai du mal à avaler.

Ah, la thyroïde. On va vous faire des analyses. Vous pourrez acheter une guitare. Vous savez où se trouve le magasin de musique ?

Oui.

La consultation est terminée. Les présents se lèvent tous, se regardent dans les yeux et se serrent la main.

Notre ultime voyage. En Crète, tout nous a paru morne et pénible. Les enfants étaient censés s'ébattre dans la piscine, mais l'eau était glaciale. Nos conversations tournaient court, tu ne cachais pas ton ennui et j'étais paralysée par l'angoisse. Les enfants, les enfants, mes

merveilleux enfants.

Les trajets en voiture de location pour nous rendre à des plages bien trop éloignées. Le silence, mes questions. Malgré tout, les enfants ont trouvé le moyen de jouer ; je n'en revenais pas.

Notre aînée s'était lassée des jeux d'enfants, sa puberté approchait. Un âge fragile. Ils étaient tous joyeux à leur manière. Et curieux. Sauf Sara. Elle était si petite. Elle avait à peine plus d'un an.

Je passais souvent l'après-midi sur le lit, profitant d'un souffle d'air. Sara était allongée à côté de moi et je lisais en regardant les beaux lézards qui couraient sur les murs.

C'est l'heure du repas, a dit Aalif. Je n'ai pas réagi. Est-ce que je voulais qu'il m'apporte le plateau ? Oui, ai-je répondu sans m'arrêter d'écrire.

Je me souviens du moment où j'ai compris que tu ne voulais plus rester avec moi.

C'était dans un aéroport. Toujours ces aéroports. Toujours ces voyages à travers le monde.

À Kastrup, c'était le chaos. Nous étions arrivés deux heures avant le départ. Les queues n'avançaient pas et il y avait des vigiles partout. Que s'est-il passé ? leur ai-je demandé. Ils ne m'ont pas répondu. C'est une attaque terroriste ?

Tu m'as jeté un regard furieux.

Je plaisantais, ai-je dit.

J'étais à bout de nerfs, je ne supportais pas de faire la queue, j'avais peur en avion et je t'en voulais de te montrer si enthousiaste : on va retrouver l'appartement de Venise, le bel appartement que mon éditeur met à ma disposition. On va explorer Venise, se baigner sur le Lido quand il fera trop chaud.

On avait déjà monté et descendu les nombreux escaliers de Venise en portant les enfants et les poussettes, mais cette fois-ci serait la dernière. Bien entendu, je l'ignorais en faisant la queue à Kastrup. J'avais pourtant un pressentiment, un mauvais goût dans la bouche. Déjà maussade, l'ambiance n'allait pas s'améliorer, mais je fermais les yeux. Comme on le fait toujours devant les vérités qu'on n'est pas prêt à accepter.

Nous nous sommes enfin retrouvés face à l'hôtesse.

L'enregistrement est clos, nous a-t-elle annoncé. Vous arrivez trop

tard.

Trop tard ?

J'ai cru recevoir une décharge électrique.

Vous allez nous laisser passer ! ai-je hurlé. Nous étions là deux heures avant le départ, comme on nous l'a demandé. Si c'est le bordel ici, ce n'est pas de notre faute. Vous allez nous laisser passer !

Je suis capable de ne plus rien voir, de me foutre de tout. J'ai continué à lui crier dessus.

Voici nos billets. Vous allez nous laisser embarquer !

Elle a fini par obtempérer. Nous nous sommes dirigés vers le contrôle de sécurité, et je me suis tournée vers toi : Pas mal, hein ? Je m'attendais à un sourire, ou du moins à une forme de reconnaissance.

Elle avait le doigt sur le bouton d'alarme, as-tu dit. Et je ne veux pas que tu cries devant les enfants. D'accord, mais on va pouvoir embarquer. C'est quand même une bonne chose. Non, as-tu répondu. Non ? Si je n'avais pas réagi, on serait déjà en train de traverser le pont d'Öresund dans l'autre sens. Tu as fait oui de la tête. Et je l'ai vu dans tes yeux : tu ne voulais pas aller à Venise. C'était une obligation, tu aurais préféré rester à la maison et écrire. Tu ne voulais pas partir. Que l'hôtesse refuse de nous enregistrer t'aurait plutôt arrangé, en fin de compte.

Je n'ai aucun souvenir de ce voyage. Je suppose que nous avons passé notre temps à pleurer notre liberté. À regretter ce que nous étions devenus. Des personnages à qui nous n'aurions pas voulu avoir affaire. C'est peut-être à ce moment-là que tu as commencé à jouer avec l'idée de descendre du train. Dans la foule du pont des Soupirs, tu savourais peut-être déjà ta future indépendance.

Peu après notre rencontre, nous avons visité Venise pour la première fois, tous les deux.

Après le lycée, j'avais passé six mois à Florence avec une amie, mais nous n'en avons pas profité pour aller à Venise. Nous avons parcouru la Toscane dans la voiture de Stefano, le petit copain de mon amie. Nous nous étions renseignés sur les choses à voir – églises, ruines et musées – et je m'étais docilement laissé entraîner partout. Je ne comprenais pas un mot de ce que disaient mon amie et Stefano, mais ça m'était égal. J'avais appris une expression italienne dans un livre que je déchiffrais à l'aide d'un dictionnaire :

Tra il dire e il fare c'è di mezzo il mare.

Une expression qui s'appliquait parfaitement à mon cas : je ne menais jamais rien à terme. Je me lassais rapidement de tout, cette vie me paraissait belle mais absurde, j'avais le mal du pays et ignorais ce que je voulais.

Je n'ai rencontré personne avec qui j'ai eu envie de coucher. Ça me contrariait. J'étais en Italie et j'avais dix-neuf ans. J'avais embrassé un garçon. Michele. Il était mignon, mais arrogant. Ses baisers étaient mouillés ; j'avais l'impression qu'il voulait m'obliger à avaler sa salive plutôt que de m'embrasser. Et mon amie m'avait engueulée comme si Michele était sa propriété personnelle. C'était avant qu'elle ne rencontre Stefano, le copain de Michele. À ce moment-là, j'ai rompu. Finalement, je ne voulais pas de lui.

D'après notre professeur d'italien, le meilleur moyen d'apprendre la langue était de se trouver un petit ami italien. On avait donc l'approbation des autorités, mais j'étais toujours prise d'angoisse quand je me réveillais aux côtés d'un garçon qui ne me plaisait pas. Pour éviter ce type de mésaventures, j'enfilais les sous-vêtements les plus moches possibles – des dessous que ma mère avait portés dans une pièce quelconque. Que n'étais-je capable d'inventer pour résister aux tentatives de drague ! Ou pour ne pas coucher dès le premier soir, même si j'en avais envie. C'était une sorte de ceinture de chasteté. Je me disais que je n'oserais jamais me montrer dans des sous-vêtements pareils. En général, ça fonctionnait.

J'ai voulu embellir ma dépression, la qualifier de mélancolie. Il y avait peut-être une part de vérité dans cet euphémisme, mais le fait est que je me comportais comme un personnage de vieux film italien. Je mettais en scène ma jeunesse. Dépressive et mélancolique, je me laissais porter par la foule de touristes jusqu'à Santa Maria Croce, où je mangeais des glaces sous la pluie. Nous occupions un petit appartement en sous-sol, Via del Pellegrino, avec un escalier en pierre permettant d'accéder au jardin. Il a plu sans discontinuer cet automne-là, et nous avons passé nos matinées à éponger l'eau sur le sol de la cuisine.

Toute cette beauté. L'ennui et la mélancolie qui ont fini par se muer en une véritable dépression. Je dormais de plus en plus ; je ne me levais que le soir pour aller manger quelque chose à La Casalinga avant de faire la fête.

Je me suis passionnée pour l'inondation qui a submergé une grande partie de la ville en 1966. Les pluies torrentielles ont fait monter l'Arno de six mètres en une heure, soixante-six personnes ont trouvé la mort et des trésors artistiques ont été perdus.

L'Arno est monté aussi haut qu'en 1966, mais entretemps on avait construit des canaux pour dériver les eaux de pluie. J'ai cessé de fréquenter l'Università per Stranieri au bout de quelques semaines. Je me promenais sans but et me sentais de plus en plus mal, comme toujours lorsque je ne faisais rien de sérieux. Je gâchais ma jeunesse, et je m'en voulais. Tous les jours on doit faire de son mieux. Je passais mon temps à dormir. En proie à l'angoisse, je transpirais dans les draps moites où traînaient des restes d'amandes.

Avant de partir en Italie, je m'étais inscrite à l'université. Je devais commencer mes études d'italien après les fêtes de fin d'année, mais je n'en avais plus envie. Je ne comprenais rien à cette langue, je n'avais pas le même niveau que mon amie. Je ne suis pas douée pour les langues romanes. Après le collège, j'avais laissé tomber le français, car je voulais faire de l'italien. En même temps j'ai commencé l'allemand, qui m'a paru bien plus facile. En italien j'avais des notes moyennes, alors que j'en ai toujours eu d'excellentes en allemand. En prévision d'un examen important, ma prof d'allemand, Barbara, m'a d'ailleurs demandé d'aider un garçon particulièrement nul. Je le lui ai promis, mais je n'ai pas tenu parole.

Éreintée par mes efforts pour apprendre l'italien, j'ai passé plusieurs coups de fil à l'université de Stockholm. On a fini par m'autoriser à changer de cursus, et j'ai pu m'inscrire en première année de littérature comparée.

Je comptais les jours avant le voyage de retour. L'Arno ne cessait de monter. En fin de compte, Florence était la ville idéale pour sombrer dans la dépression.

C'est avec soulagement que j'ai pris l'avion. Je me suis installée chez ma mère et j'ai commencé mes études. Ma dépression s'est envolée d'un coup de baguette magique. J'ai travaillé dur pour compenser le semestre perdu. J'ai retrouvé ma désinvolture et ma bonne humeur.

Une dépression en Italie ? Comment en étais-je arrivée là ? À notre premier voyage à Venise, il ne s'est rien passé de tel. Mon sac de voyage s'est perdu, je ne l'ai pas vu apparaître sur le tapis à bagages. J'ai dû donner mon numéro de téléphone et notre adresse à un agent des Carabinieri, au guichet d'informations. Un livreur m'a apporté le sac la veille de notre voyage de retour. Je me souviens que ça nous a beaucoup fait rire. En revanche, je ne me rappelle pas du tout comment je me suis habillée pendant notre séjour. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, et je n'ai sans doute pas pu m'acheter des vêtements. Tu m'as probablement prêté une de tes chemises, et j'ai dû me promener dans le pantalon que j'avais porté pendant le vol. C'était un voyage d'amoureux, ponctué de déclarations enflammées. Tout

était passionnant et désiré. Un rêve. Aucune dispute, rien qu'une succession d'instants merveilleux. Nous ne parlions pas de l'avenir, et le présent était là, dans chaque battement de nos cœurs. L'art ; la peinture que nous considérions tous deux comme sa manifestation suprême. Savoir peindre, ce devait être le bonheur. Je me souviens d'avoir dit que j'apprendrais à jouer correctement du piano si je pouvais recommencer ma vie. Il n'est pas trop tard, m'as-tu fait remarquer. Non. Il n'était pas trop tard. J'ai décidé de contacter un professeur de piano dès notre retour, et tu m'as promis de te mettre à la peinture. Tu l'as d'ailleurs fait juste avant notre divorce. Quand j'ai commencé mes études de réalisatrice radiophonique je n'ai plus pensé au piano, et peu de temps après je suis tombée enceinte.

C'est à Venise que j'ai compris ce que tu voulais dire en parlant du sentiment de honte. Plusieurs fois tu m'avais expliqué ce que c'était. Je m'étais reconnue dans ton discours, mais c'était une chose dont je n'avais pas encore fait l'expérience avec toi. Sauf à notre première rencontre dévastatrice. Dans l'appartement il y avait un livre d'or que nous avions souvent feuilleté en nous amusant des mots pompeux mais enchanteurs de certains écrivains.

« Aujourd'hui, sur l'incomparable Lido, j'ai plongé mon corps dans l'Adriatique. Ce fut un ravissement pour moi et une grande délectation pour les personnes qui m'entouraient. Une fois rafraîchi par les eaux, je n'ai plus voulu en sortir. Malgré moi, j'ai pensé à mon frère mort, dont je n'ai pas pu voir la dépouille. Lors de son décès subit, je me trouvais en effet dans les bras d'une généreuse et compréhensive aubergiste, si bien que je n'étais pas joignable. La mauvaise conscience enveloppe toujours mon corps, noircit mes rêves et m'empêche de dormir. En ouvrant les yeux, j'ai aussitôt été ébloui par le soleil. J'ai pourtant eu le temps d'apercevoir le pigeon qui m'observait depuis le sable. Et son roucoulement sonore... Enfin, ce n'était peut-être pas exactement un roucoulement, et puis merde ; chacun sait quel est le son émis par un pigeon. En contemplant le messenger travesti, je me suis soudain rappelé mon ventre sensible et affamé. L'instant s'est prolongé, et de la bouche du pigeon j'ai reçu une exhortation : Retourne auprès de ton frère, qui t'attend au bureau de poste de Tromsø. Le pigeon n'a cessé de me fixer du regard – je dis bien “fixer” – et il a fini par gâcher mes vacances. Comment continuer à écrire dans ce bel appartement lorsque mon frère m'appelait ? C'était impossible. Debout dans l'eau, je pleurais. Je me sentais pourtant honoré par l'apparition de l'oiseau. Sonja est maintenant en train de faire nos bagages ; elle se hâte car nous ne voulons pas rater l'avion. Je ne laisserai pas ici une bouteille de vin, comme on est censé le faire. Je vais finir par rater l'avion. Tant pis ; je prendrai le prochain.

Puisque c'est comme ça, ma femme pourra aller acheter cette bouteille que trouvera mon successeur inconnu dans ce splendide appartement. On vient de m'apprendre qu'il nous reste assez de temps. Pour aller à l'aéroport. Merci et pardon. Tant mieux ; de toute manière, je ne peux pas écrire dans un pays étranger. J'y souffre toujours de problèmes intestinaux. La vérité est que je ne sais pas me débrouiller seul. Je suis incapable de faire un pas sans ma pauvre Sonja, et elle a des douleurs à la jambe depuis un bon moment. Bon, il faut y aller. Merci et au revoir. »

À la fin de notre séjour, ton tour est venu d'écrire quelques lignes dans le livre d'or. Tu as rédigé un long texte qui m'a paru excellent, puis nous avons quitté Venise.

Ensuite tu n'as cessé de te faire du mauvais sang à cause de ce que tu avais écrit. Tu voulais retourner à Venise et arracher les pages du livre d'or. Je savais que ton texte était bon et je te l'ai encore dit, mais tu n'as rien voulu entendre. Tu as eu honte pendant plusieurs semaines.

Un écrivain doit entretenir ses fascinations. Enfant, je me suis plongée dans la mythologie grecque après avoir vu une série télévisée consacrée aux héros et dieux grecs. C'était en décembre, on diffusait un épisode chaque soir jusqu'au réveillon. La série m'a passionnée, et ma mère m'a offert un livre sur le sujet pour Noël. J'ai adoré le livre et je m'en veux de l'avoir égaré. Sur sa couverture orange, il y avait un dessin de Méduse, qui m'effrayait jusqu'à l'obsession avec sa chevelure de serpents. Persée se tenait devant elle. Pour éviter son regard et pouvoir la décapiter, il se mirait dans son bouclier.

Ruse, destin, vocation.

Je suis tombée amoureuse d'Athéna. Plus que tout, j'aimais les dessins qui la représentaient avec son casque et ses yeux verts. Son regard. Elle n'avait peur de rien. Moi qui étais perpétuellement effrayée, j'étais réconfortée par ce qu'elle représentait. La déesse de la guerre et de la sagesse. Elle faisait souffler le vent pour gonfler les voiles des guerriers. Rien ne l'y obligeait. Tout dépendait de son bon vouloir. J'aurais aimé lui ressembler.

Christian a ouvert la porte de ma chambre.

Tu veux jouer aux échecs ?

Sans même réfléchir, j'ai dit oui. Christian m'a précédée jusqu'à la salle commune. Il a répandu les pièces sur la table. C'étaient des

pièces provenant de deux jeux différents, certaines étaient plus grosses que les autres.

Ceci est un cavalier, a-t-il dit en montrant du doigt un fou sur lequel on avait collé un bout de papier marqué d'une croix rouge.

D'accord.

Ceci est une tour, a-t-il continué en soulevant un pion sur lequel on avait gravé un o.

Oui.

Et ça, c'est la dame.

Il m'a montré une vraie dame à la tête coupée.

Cela m'a paru logique. Quand je jouais avec mon père, il lui arrivait souvent de sacrifier sa dame. Là, il avait dû se passer quelque chose d'analogue.

Il n'y a rien d'autre d'anormal ? ai-je demandé pour retarder le moment où nous commencerions à jouer.

Blancs ou noirs ?

Noirs ai-je répondu. J'étais plus douée pour la défense que pour entamer la partie.

Christian a poussé un pion. J'ai joué mon cavalier. Il a de nouveau poussé un pion. Je l'ai imité.

Des coups joués rapidement, sans réfléchir. Je voulais débayer le terrain pour faire un petit roque. Avancer la tour est toujours rassurant.

J'ai pris mon fou et j'ai fait une diagonale.

C'est un cavalier, a dit Christian en montrant du doigt le bout de papier à la croix rouge.

J'ai poussé un pion à la place.

Nous avons continué ainsi. Je ne me faisais aucune illusion. J'étais nulle aux échecs. Christian n'était pas brillant non plus, mais il était meilleur que moi.

Échec, ai-je dit.

Christian a déplacé son roi, qu'il avait avancé sans s'apercevoir du danger.

J'ai avancé ma tour. Apparemment, Christian ne s'est pas rendu compte de mes intentions.

Il a joué un coup absurde. J'ai bloqué son roi avec ma deuxième tour.

Échec et mat.

Félicitations, a dit Christian. Ça a été rapide.

J'étais aux anges. J'avais gagné.

C'était la deuxième fois de ma vie que je gagnais une partie d'échecs.

Je n'étais peut-être pas si nulle, après tout. C'était une hypothèse nouvelle, mais je n'ai pas pu y réfléchir davantage, car ma victoire s'est muée en défaite. Je jouais aux échecs dans un service fermé, exactement comme mon père l'avait fait, des années plus tôt.

Mon père était-il content ? M'observait-il depuis le ciel ? Que pensait-il en me regardant ? Était-il heureux ou triste de me voir répéter ses faits et gestes ? J'étais persuadée que Dieu lui avait accordé un coupe-file pour lui éviter de faire la queue à l'entrée du Paradis.

Dieu lui avait certainement pardonné les ravages qu'il avait causés de son vivant. Mon père avait le regard innocent. C'était du moins ce qu'on pensait quand on ne le connaissait pas. Ce qui devait être le cas de Dieu. Mon père savait se débrouiller pour agir sans témoins.

L'alarme a sonné. C'était peut-être mon père qui avait appuyé sur le bouton, pour interrompre mes pensées.

Christian s'est précipité dans le couloir. Les surveillants, que d'habitude on ne voyait jamais, accouraient de toute part.

On pouvait profiter de ces moments où leur attention était détournée. C'était une faiblesse inhérente au système. J'échappais à leur vigilance, mais je me suis contentée de ranger sagement les pièces d'échecs dans leur boîte.

Une femme poussait des hurlements en donnant des coups. Je ne la voyais pas, mais j'entendais à ses cris qu'elle était désespérée. Un groupe de personnes en blanc la plaquait au sol. Elle ne savait pas où elle était. Elle a réussi à se dégager. Le désespoir décuple les forces. Un bruit sourd, puis les cris se sont tus. Elle dormait sans doute déjà, allongée par terre. La piqûre avait fait son effet. Un incident banal.

Bientôt elle s'habituerait à rester ici. Et quand elle en aurait pris le pli au point de ne rien imaginer d'autre, on la laisserait partir.

Business as usual.

Il n'y avait rien de spécial. Je n'avais pas peur, mais j'étais inquiète. Des images floues. Un été brûlant, un hiver indifférent. L'étang s'était asséché. Sur le sentier, des reliefs de nourriture laissés par les corneilles. Des aliments pourris. La haine se tenait immobile pour passer inaperçue. C'était le sentier le plus dangereux. Je ne le prenais jamais.

Toujours ces pieds blancs, ce sang. Un spectacle que j'ai vu toute ma vie.

J'étire ma colonne vertébrale. C'est mon seul rêve. Je suis le centre d'intérêt de certaines personnes qui ne cessent de sourire. Qu'ai-je fait ? Je me suis pliée à leur volonté. Et puis ? Rien. Un jour, je refuse de répondre à leurs questions. Alors elles ne sourient plus. Un coup dans la nuque. C'est douloureux, mais je ne proteste pas.

Et en plus, tu t'en vas ?

En plus ? Qu'ai-je fait ?

Nous ne pouvons rien te dire.

Ça m'est égal.

J'ai regardé autour de moi.

Tu nous déçois.

Ça ne doit pas être si grave.

Lentement, je me suis reculée.

Vous n'avez pas besoin de moi. Je dénonce notre accord.

Je ne suis pas là. Vous ne me voyez plus. Je déploie un rideau de fumée.

Je me réveille dans ma chambre. Je n'ai pas mal. Je ne demande rien. J'insiste là-dessus : je veux simplement abandonner mon poste.

Je vous remercie pour tout.

Attila éclate de rire. Comment est-il arrivé là ? Tout à coup il est couché dans mon lit. Suis-je la seule à le voir ? C'est sa présence qui rend mes pensées si saccadées ?

Attila, dis-je.

Que veux-tu, mon enfant ?

Pourquoi m'as-tu dit que je devais aller vivre au-delà de l'océan ?

Je ne sais pas, mon enfant. Sur le coup, ça m'a paru important.

Rien de ce qui est permanent n'est donc important ?

Tu commences à être fatiguée. C'est bien.

Allonge-toi sur le lit. Étends-toi de tout ton long. Comme ça.

Imagine que tu es au pied d'une montagne. Tu montes par un sentier, jusqu'à une plate-forme. Tu es seule. Tu es entièrement seule, ce soir à la montagne.

Tu souffles contre la montagne. Tu lui demandes conseil.

Que dit la montagne ?

Suis le sentier. Tout finira bien. Grimpe jusqu'en haut, comme une petite chèvre.

Je marche sur le sentier. Le ciel est dégagé, mes jambes m'obéissent. Je me sens forte.

As-tu atteint le sommet ?

Qu'est-ce que tu imagines ? Que je vais me jeter dans le vide ?

Calme-toi. Tu es du bon côté de la réalité.

C'est une séance, de nouveau ?

Juste un exercice de décontraction.

Ah bon. Je vois. Je m'endors. Dans mon rêve, Attila prend une tasse de thé et s'assied auprès de moi. Il me fait la lecture d'un livre. Il parle une langue que je ne comprends pas. Je dors depuis combien de temps dans cette chambre ?

Comment Attila est-il arrivé là ? Suis-je la seule à l'avoir rencontré ? Je n'obtiens aucune réponse. Sans doute parce que je dors.

Tu n'es pas si mal en point que tu en as l'air, dit-il soudain. Dans mon rêve, il paraît très loin. Il s'approche petit à petit : Ça va bien se passer. Le ciel te regarde dormir. Quand tu te réveilleras, il sera temps de retourner chez toi.

Je t'ordonne de te réveiller. Un. Deux. Trois.

Je me réveille.

Que m'as-tu dit dans mon rêve ?

Je regarde autour de moi. Il n'est nulle part. Je ne peux pas demander où il est. Si je le fais, ils croiront vraiment que j'ai perdu la tête.

Je tremble de tout mon corps. Il m'a dit quelque chose dans mon rêve. Je ferme les yeux, mais je ne m'en souviens pas.

Je m'assieds sur le lit. Pour me changer les idées, je prends ma

guitare. Je joue alternativement trois accords, et je finis par me calmer. Je commence à chanter une mélodie populaire. Petit à petit, je chante plus fort. Je sais encore chanter. La chaleur m'envahit. Ma découverte me rend solennelle. Je change de projet tout à coup. Je pourrais recommencer à chanter dans la chorale. Ils ont toujours besoin de contraltos. Il faut peut-être savoir lire les notes ? Pourquoi n'ai-je pas appris une chose aussi importante ?

Autre question : Pourrai-je de nouveau écrire ? En suis-je encore capable ?

Je feuillette mes cahiers. Ce que j'ai écrit est à peine lisible.

Assise au bureau, je tente de déchiffrer mon écriture.

J'arrive à comprendre deux phrases. Voici la première : Tu es ici depuis trop longtemps.

Et la seconde : Mangia bene, ridi spesso, ama molto. Mange bien, ris souvent, aime beaucoup. Nous y sommes. À quel moment ai-je ri pour la dernière fois ? Ça doit remonter à des années. Quant à manger et aimer, n'en parlons même pas.

Est-ce que je t'aime toujours ? Je réfléchis. Non. Vivre séparés me convient tout à fait. Nous ne pouvions plus nous supporter.

Je me rappelle soudain le chaton que j'ai écrasé en lui marchant dessus. Il faisait nuit, je portais des sabots et je me dirigeais vers la maison d'été. J'y allais pour quoi faire ? Je marchais dans mon sommeil. En ouvrant la porte, je l'ai écrasé sous mon pied. J'ai brisé sa colonne vertébrale. Je l'ai tué. J'ai entendu un bruit d'os broyés. En l'espace d'une seconde je suis devenue une meurtrière. Les autres chatons gambadaient autour de moi, se frottaient contre mes jambes. Je suis ressortie en courant, j'ai monté l'escalier quatre à quatre et je t'ai réveillé :

J'ai tué un chaton.

Tu t'es levé, tu es allé t'en occuper, tu es revenu te coucher et tu t'es rendormi aussitôt. Pouvoir dormir aussi facilement. À peine la tête posée sur l'oreiller, tu étais déjà plongé dans le sommeil. Ta faculté de récupération m'a toujours étonnée.

Les présidents, les chefs d'État ne doivent pas avoir de problèmes de sommeil. C'est sans doute une condition pour accéder à ces fonctions. Je pense que l'humanité se divise en deux : ceux qui dorment bien et ceux qui n'arrivent pas à dormir.

J'ai passé la nuit à attendre ton réveil.

Qu'en as-tu fait ? ai-je demandé quand tu as enfin ouvert les yeux.

Je l'ai jeté à la poubelle, as-tu répondu en te redressant.

À la poubelle ?

Si tu voulais lui faire un bel enterrement, il fallait lui creuser une tombe, y déposer quelques fleurs et chanter une chanson, as-tu dit.

Ce qu'on fait et ne fait pas. Personne ne vous rend grâce de votre bonne volonté. Ce que nous appelons notre vie, nous le créons nous-même, seconde après seconde.

J'étais une meurtrière. J'avais écrasé un chaton. Je l'avais fait involontairement, mais je l'avais fait.

À l'enterrement de mon père, nous étions douze. C'était en hiver. J'ai lu un poème de Fröding : « Qui prend un feu follet pour le flambeau d'une âme ? »

J'étais la seule à savoir ce que nous nous étions dit, mon père et moi, peu de temps avant qu'il ne meure seul dans son nouvel appartement, la veille du Jour de l'an.

Étaient-ce mes paroles qui l'avaient tué ?

On frappe à la porte. Je me lève. Christian dit : Cinq minutes.

J'ignorais ce qui m'attendait. L'électricité ou autre chose ? Je devais faire quoi dans cinq minutes ?

Debout dans le couloir, j'ai essayé d'échapper à une appréhension. J'ai fouillé dans ma poche. Il y avait un papier où j'avais écrit quelque chose. Mais quoi ? Je ne l'ai pas trouvé.

La veille, j'avais joué aux échecs. Et j'avais gagné.

J'avais gagné contre Christian. Pourquoi était-il là, en train de me sourire ? N'avais-je pas gagné ? Comment aurais-je pu gagner contre Christian ? Je m'apprêtais à lui demander qui avait gagné la partie d'hier quand on a ouvert une porte au bout du couloir. C'était moi ; je sortais de ma chambre en compagnie de Maria. J'ai refermé la porte derrière moi et je suis sortie dans le couloir. Je me suis regardée comme on regarde une personne que l'on croise, sans la fixer des yeux. Je me suis vue quitter le service.

J'ouvre la porte, je pénètre dans l'entrée.

Il y règne l'odeur caractéristique des maisons où l'on n'a pas mis les pieds depuis longtemps. J'ouvre la fenêtre de la cuisine et m'assieds à la table.

Je ne bouge pas, le crépuscule descend.

Je me force à aller dans le séjour. Mes pas résonnent entre les murs. Je ne peux pas rester là.

Je monte l'escalier. J'ouvre les petites chambres où les enfants vont dormir. Il y a des lits dans les chambres. Qui les a apportés ? Des lits, des tables de nuit, des tapis. Des plafonniers. Quelqu'un aurait-il meublé la maison ? On s'y est pris comment ? Je suis la seule à avoir la clé. Est-ce moi qui l'ai fait ?

Je regarde par la fenêtre de la chambre d'Olivia. Je vois le port. Un navire donne un coup de sirène avant d'appareiller. Je m'assieds sur le lit et passe la main sur la couverture. Je reste là jusqu'au tomber de la nuit. J'allume la lampe de chevet. Je vais dans la chambre d'à côté. J'arrange le lit d'Anna et ouvre la fenêtre. L'air nocturne pénètre dans la pièce. Un air limpide, froid. Je continue jusqu'à la chambre de Josef. Un lit en mezzanine avec un petit bureau en dessous. Un tapis coloré. Une petite fenêtre.

Je me dirige vers la chambre que je partagerai avec Sara. Je pose la main sur la poignée de la porte. Je m'ordonne de l'ouvrir. Je ne le fais pas. Je reste là sans bouger. Des phares de voiture balaient le mur. Des larmes me brûlent les yeux. J'ouvre la porte et pénètre dans la pièce plongée dans le noir.

Je me déshabille en laissant tomber mes vêtements sur le sol.

Je m'allonge sur le lit. Je pleure pour la première fois depuis des années. Je pleure sur tout. Sur les enfants qui viendront goûter demain. Ils apporteront les affaires qu'ils veulent laisser ici. Je pleure sur nous deux.

Allongée dans la chambre, je prononce les noms des enfants. Anna, Olivia, Josef et Sara.

DU MÊME AUTEUR

Bienvenue en Amérique, Grasset, 2018.

*L'édition originale de ce texte a été publiée
par Modernista en 2019, sous le titre :*

OKTOBERBARN

Photo de la jaquette : © Plainpicture.

© *Linda Boström Knausgård, 2019.*

Publié avec l'accord de Copenhagen Literary Agency, Copenhagen.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2022,*
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-246-82482-4

Table

Couverture

Page de titre

J'aurais voulu tout raconter sur...

J'ouvre la porte, je pénètre...

Du même auteur

Page de copyright